

LILIANNE LACROIX

Sylvie
Fréchette

**SANS
FAUSSE
NOTE**



LES ÉDITIONS DE
h L'HOMME

Sylvie
Fréchette

Coordonnatrice de l'édition: Linda Nantel
Conception graphique de la couverture: Gaétan Venne
Photo: Allen McInnis
Photo de la couverture arrière: Pierre Guzzo
Infographie: Luc Lapierre

DISTRIBUTEURS EXCLUSIFS:

- Pour le Canada et les États-Unis:
LES MESSAGERIES ADP*
955, rue Amherst, Montréal H2L 3K4
Tél.: (514) 523-1182
Télécopieur: (514) 939-0406
* Filiale de Sogides ltée
- Pour la Belgique et le Luxembourg:
PRESSES DE BELGIQUE S.A.
Boulevard de l'Europe 117
B-1301 Wavre
Tél.: (10) 41-59-66
(10) 41-78-50
Télécopieur: (10) 41-20-24
- Pour la Suisse:
TRANSAT S.A.
Route des Jeunes, 4 Ter
C.P. 125
1211 Genève 26
Tél.: (41-22) 342-77-40
Télécopieur: (41-22) 343-46-46
- Pour la France et les autres pays:
INTER FORUM
Immeuble ORSUD, 3-5, avenue Galliéni, 94251 Gentilly Cédex
Tél.: (1) 47.40.66.07
Télécopieur: (1) 47.40.63.66
Commandes: Tél.: (16) 38.32.71.00
Télécopieur: (16) 38.32.71.28
Télex: 780372

LILIANNE LACROIX

Sylvie
Fréchette

**SANS
FAUSSE
NOTE**

 LES ÉDITIONS DE
L'HOMME

Données de catalogage avant publication (Canada)

Lacroix, Lilianne

Sylvie Fréchette: sans fausse note

ISBN 2-7619-1118-0

1. Fréchette, Sylvie. 2. Nage synchronisée.
3. Jeux olympique (25^e: 1992: Barcelone, Espagne).
4. Nageurs - Québec (Province) - Biographies. I. Titre.

GV838.F73L32 1993 797.2'1'092 C93-096902-2

© 1993, Les Éditions de l'Homme,
une division du groupe Sogides

Tous droits réservés

Dépôt légal: 4^e trimestre 1993
Bibliothèque nationale du Québec

ISBN 2-7619-1118-0

À Julie

*Celle qui a cru en moi dès le début
Celle qui s'est donnée corps et âme pour ses athlètes
Celle avec qui j'ai atteint les plus hauts sommets
Celle à qui je dois un million de mercis.*

Merci coach!

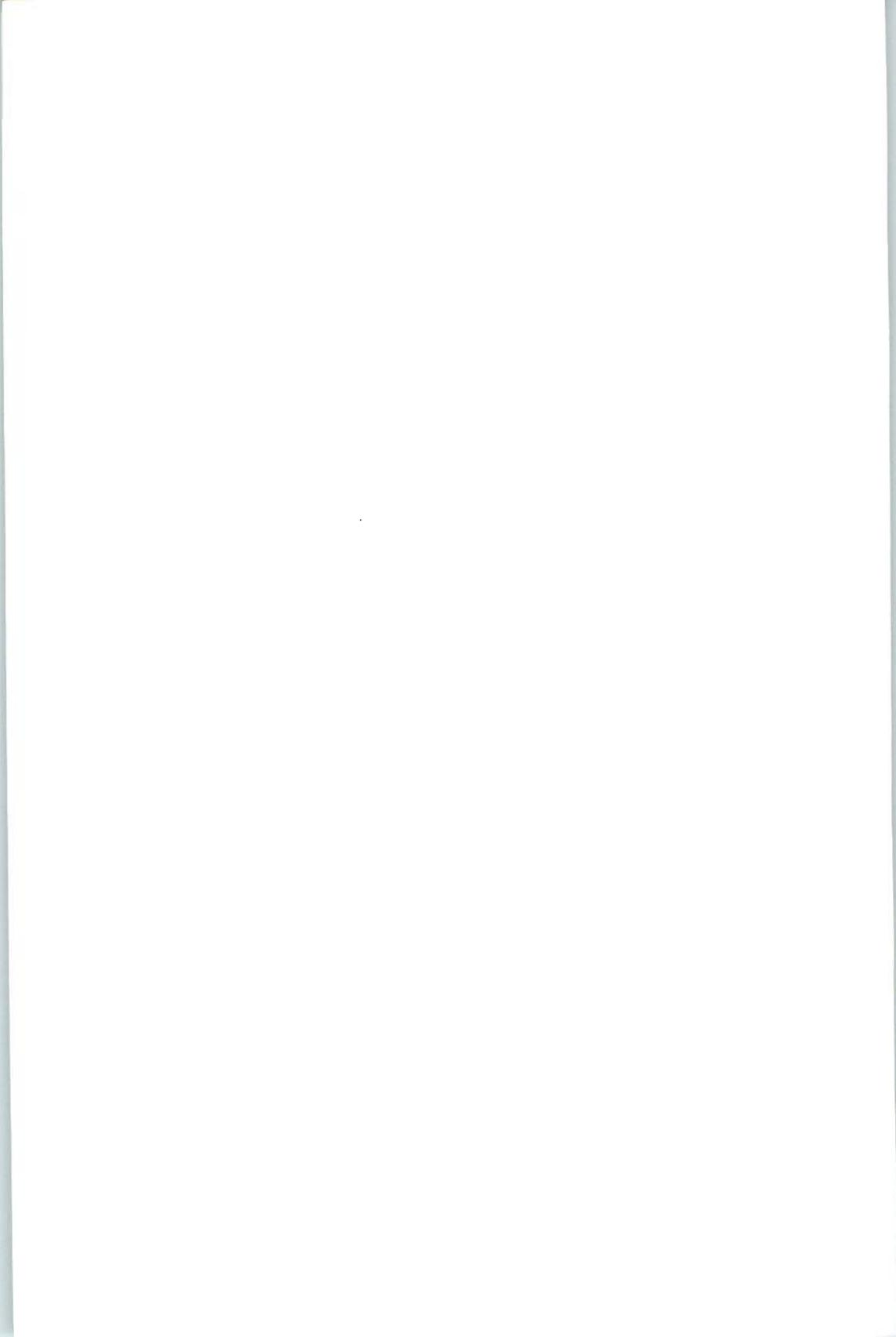
Karine

À Daniel

*Quoi dire de plus de celui à qui je dois l'orientation de ma nouvelle vie,
de mes nouveaux défis, de ma nouvelle carrière,
à celui qui m'a redonné confiance en moi.*

Merci Daniel!

Sylvie



Karine Fréchette

Vas-y, ma grande! Avec les 11 000 personnes présentes dans les estrades, c'est le monde entier qui te regarde. Ces milliers de gens, impressionne-les tous! Même ceux qui n'ont pas voulu te redonner les points qui t'étaient dus en figures imposées et qui pourraient te coûter la médaille d'or olympique. Surtout eux. Arrange-toi pour qu'ils s'en mordent les doigts! Montre-leur à quoi ressemble une championne du monde...

C'est drôle, depuis des années je me répète que je suis la meilleure, depuis des années j'essaie d'y croire dur comme fer. Mais en fait, la nageuse, la championne de nage synchronisée, c'est Karine. Je le sais mieux que quiconque.

Elle s'appelle Karine. Karine Fréchette. Depuis le début, elle est là, comme une sœur jumelle que je porterais en moi. Officiellement, Karine est apparue parce qu'il y avait trop de filles prénommées Sylvie dans la piscine Georges-Vernot, où s'entraînent les élèves de CAMO, mon école de nage synchronisée. Avec le micro sous-marin, cela créait des imbroglios.

«Tourne à droite, Sylvie», criait Julie Sauvé, mon entraîneur de toujours. Et nous étions trois ou quatre, la tête en bas, à tourner à droite.

On a donc décidé de rebaptiser certaines nageuses. Grand-mère Fréchette, ma marraine, s'appelait Corinne. Les autres filles trouvant le nom un peu vieillot, on l'a rafraîchi et je suis devenue Karine. D'un côté, la jeune fille douce, un peu gênée, somme toute bien ordinaire, de l'autre Karine, la tête dure,

l'athlète. Sans elle, personne n'aurait jamais entendu parler de moi. Sans elle, Sylvie Fréchette n'aurait peut-être existé que pour ses proches.

Une âme de compétiteur, un *alter ego* plus fort que soi et qui ressort dans les moments difficiles et pousse chacun à aller au-delà de ce qu'il aurait cru capable, j'imagine que tous les champions en recèlent. Or à CAMO, à cause d'un petit problème technique, on va plus loin: on les baptise. Catherine Paradis, une de mes premières partenaires de duo, c'est Annie. Nathalie Guay, ma dernière compagne de duo, c'est Natou. Et moi, c'est Karine. Dans l'eau... et même sur terre, quand j'en ai besoin.

Encore aujourd'hui, quand j'ai l'impression de me dépasser, c'est Karine qui me pousse. L'idée de ce livre, c'est elle qui l'a moussée. Une autobiographie, à vingt-cinq ans, je trouvais cela ridicule. Pourquoi ne pas raconter mon histoire, alors? m'a soufflé la petite voix de Karine.

Quand je me suis mise à rire, j'ai su que Karine avait gagné. Encore une fois.

J'ai toujours aimé rire. Des fous rires gratuits, comme ça, pour rien, juste parce que je suis bien, parce que je suis heureuse, juste pour compenser toutes les fois où je pleure pour la moindre bagatelle. Avec les Jeux olympiques de Barcelone, 1992 devait être l'année de bonheur par excellence, MON année. Mais cette erreur de bouton de la juge brésilienne qui m'a coûté la médaille d'or, c'était vraiment le comble. Que pouvait-il m'arriver de plus?

1992. Maudite année. Il y a d'abord eu la mort de grand-père, puis celle de Sylvain... Mais il ne me faut surtout pas penser à cela.

Nage ma grande! Prochain mouvement... Wow, super! On verra plus tard, sur vidéo, si on a pu voir un peu d'air entre tes jambes, comme tu le voulais! Pousse encore un peu. Bientôt, très bientôt, tu vas pouvoir avaler une gorgée d'air.

Jusque-là, tout allait plutôt bien. Le début, sur le bord de la piscine, qui me faisait si peur s'est déroulé sans bavures. Couchée à plat ventre, en équilibre seulement sur une côte et un genou tandis que mes bras touchent l'eau, voilà qui n'est vraiment pas la position idéale pour se sentir en contrôle. Mais dans un sport aussi esthétique, il faut ce qu'il faut. Tout de même,

Dieu que j'avais peur! Malgré les heures d'entraînement, je demeurais persuadée que, la pression aidant, j'allais m'effondrer et me couvrir de ridicule devant tout le monde.

Enfin! Ce petit moment d'éternité s'est bien passé. Et dès que j'ai senti l'eau autour de moi, j'ai retrouvé mon monde. Je pense que, dans une autre vie, j'ai dû être un dauphin. Sur terre, je me suis toujours sentie trop grande, trop grosse ou bien trop maigre, sans élégance et un peu insignifiante alors que dans l'eau, j'ai toujours eu le sentiment que personne ne pouvait être aussi à l'aise que moi, enfin aussi à l'aise que Karine.

J'avais prévu que, pour cette finale olympique, mes cheveux seraient différents. Pas de ce petit chignon habituel; cette fois, je voulais une tresse française. L'idée, pour dire la vérité, était complètement casse-cou. Encore si on l'avait essayé avant Barcelone, mais non! L'idée toutefois tranchait avec le conformisme et plaisait autant à Julie qu'à moi. Quant à Karine, la question ne se posait même pas: «Allons-y, a-t-elle approuvé. C'est le tout pour le tout!» À dire vrai, la tresse collait bien à cette musique de Vangelis sur laquelle je nageais le solo final, à l'impression de culte religieux que je voulais donner, comme le sacrifice d'une vierge qui s'offre à son dieu.

Comme personne dans l'équipe ne savait faire de tresses françaises, je me suis retrouvée chez la coiffeuse du village olympique, une brave dame qui ne parlait qu'espagnol et ne savait rien de la nage synchronisée. On a essayé de lui expliquer. Une fille qui se démène dans l'eau, ça n'a rien à voir avec un défilé de mode ou une soirée mondaine: les cheveux doivent absolument tenir. Eh bien! le message n'a pas passé. À la fin des préliminaires, le savant travail était tellement lâche qu'il était sur le point de céder. Si une telle chose se produisait en compétition, si une telle chose devait arriver en finale, ce serait la tragédie. Les pénalités en esthétique, souvent impitoyables pour une seule petite mèche de travers, ne pardonneraient pas.

Juste avant la compétition, Denise, sœur de Julie et entraîneur-chef de CAMO, a décidé de prendre les grands moyens. Elle a défait la tresse réalisée de façon encore plus relâchée par une deuxième coiffeuse sollicitée le matin même, puis l'a refaite avec soin sur le même modèle, mais beaucoup plus serrée et en ne ménageant pas la gélatine.

Je n'aurais pu demander à Julie de me recoiffer. Depuis cette erreur dans les points aux figures imposées, elle courait un peu partout pour trouver des explications, pour défendre le protêt, puis l'appel que nous venions de déposer, pour obtenir justice. Elle travaillait pour moi et je devais lui en laisser tout le loisir. De toute façon, Denise est fiable et sait, quand il le faut, avoir la main ferme malgré la fébrilité qui peut régner. Effectivement, la tresse a tenu le coup.

Rentre ton dos. Pousse les jambes à droite. Rentre tes fesses...

Le maillot aussi devait être différent et coller au scénario. Je voulais ressembler à une jeune mariée. Le haut était fait de dentelle. Jamais aucune nageuse n'avait porté de dentelle. On ne savait pas trop comment les officiels réagiraient, mais rien dans le règlement ne le défend. Si une championne mondiale n'ose pas innover, qui l'osera?

Comme d'habitude, Pauline, une amie de la famille, avait été chargée d'orner le maillot blanc. Mais, à mon premier saut dans l'eau, pour une dernière séance de photos à Toronto quelques jours avant le départ pour les Jeux, les étincelantes pierres du Rhin se sont mises à décoller. La scène était risible. Sous les clins d'œil des *flashes*, les pierres tombaient une à une sur le bord de la piscine avec un drôle de petit bruit. «Cling-cling-cling...» Voici la championne mondiale en train de se décomposer sous vos yeux!

La veille du départ pour Barcelone, elles étaient toutes là, maman et mes tantes, dans la cuisine familiale, à coudre des pierres et des perles sur le lycra et la dentelle. Quand ce fut fini, mes oncles ont voulu assister au défilé de mode. Pour me mettre dans l'ambiance et créer une sorte d'atmosphère disco pendant que je défilais sous leurs yeux, ils s'amusaient à allumer et à éteindre à répétition les lumières de la maison. Puis, ils ont applaudi et on s'est tous esclaffés.

Maman, mon frère Martin, la famille, ils ont toujours été là pour moi...

CHAPITRE PREMIER

Le vieux sage

Maman. Je sais que tu es assise quelque part parmi tout ce monde. Mais où? Ça m'aurait fait tellement de bien de te voir...

C'est bizarre. Comme si ce fait ajoutait du vernis à mes médailles, chaque journaliste qui a tracé mon portrait a toujours tenu à dire que j'étais orpheline. En réalité, ce qu'il aurait fallu dire, c'est que maman était veuve et qu'elle s'est toujours évertuée, malgré la souffrance qu'elle n'a jamais laissé paraître, à être à la fois le père et la mère.

Pauvre maman. Je n'avais même pas quatre ans et Martin n'était qu'un tout petit bébé quand papa est mort.

Un accident d'auto à l'aube. René Fréchette allait entreprendre son quart comme chauffeur d'autobus quand un conducteur en état d'ébriété a embouti sa voiture dans le «tunnel de la mort», angle Saint-Joseph et Iberville. Quand on a sonné à la porte, toute fière, je me suis précipitée, car depuis quelque temps, j'étais assez grande pour atteindre le bouton qui ouvrait, un étage plus bas, la porte menant à notre logement. J'avais eu peur en apercevant les policiers, car, dans mon esprit, les policiers arrêtaient les voleurs, rien d'autre.

Pour donner un répit à maman, ses frères m'ont emmenée avec eux quand ils sont allés voir l'auto. Ils ne réalisaient pas alors qu'une enfant de trois ans, c'est comme un buvard: ça boit les paroles.

Pendant des années, j'ai «raconté» l'accident à maman, avec tous les détails que mes oncles avaient pu imaginer, avec les images qui m'étaient restées du véhicule tordu. De temps à autre, avec mes petites autos miniatures et mes poupées, je reconstituais le drame.

C'est par le journal que le conducteur fautif a appris l'accident. Lui, il s'en est tiré avec un pouce foulé. Quant au «tunnel de la mort», il est toujours là et continue à faire sa bonne part de victimes.

De papa, il ne me reste plus guère de souvenirs vivaces. Que des *flashes*, comme cette vision de lui debout dans l'escabeau pour installer une affiche de Bobino que j'avais voulue au plafond, juste au-dessus de mon lit. Mes autres souvenirs me viennent de maman qui, tous les 24 avril, nous rappelait que c'était l'anniversaire de papa, qu'il aurait eu tel âge.

Au moment où je partais en compétition, maman disait que papa m'aiderait à respirer. C'est la seule chose que je demandais en partant: «Respirez pour moi.» Comme si cela atténuait un peu cette hantise qui torture toutes les compétitrices de nage synchronisée. Du haut du ciel, le souffle de papa était peut-être plus fort que tous les autres.

Maman a entretenu le souvenir de papa, empêchant que le vide qu'aurait pu causer son départ ne s'installe. La mort de papa avait pourtant laissé notre famille quasi démunie, mais maman avait déménagé dans un logement au-dessus de celui de ses parents, ce qui réduisait sensiblement les coûts. D'un rien, elle savait nous amuser. D'un Jello, elle faisait une véritable fête.

On approchait de Noël. L'été précédent, j'étais tombée amoureuse. C'était au magasin. Je l'avais vu avec les autres toutous et je l'avais baptisé Chiquita. Un petit singe tout brun exactement semblable à la dizaine d'autres qui l'entouraient. Pendant que nous faisons les courses, maman me permettait de le prendre mais, avant de passer à la caisse, je devais le replacer bien sagement sur son étagère. Chaque semaine, l'un d'eux disparaissait. Un jour, ce fut la fin. D'autres animaux en peluche étaient venus prendre la place des singes. Je n'ai rien dit, je n'ai même pas pleuré comme j'ai encore l'habitude de le faire pour tout et pour rien.

À Noël, après avoir ouvert des boîtes pleines de petits riens si amusants, j'ai découvert Chiquita. Le dernier, c'est moi qui l'avais eu.

Mon Chiquita! Car c'était bien le mien, pas de doute. Maman, qui avait toujours été une excellente couturière, fabriquant même mes couvre-lits et mes rideaux en plus de mes vêtements, l'avait vêtu d'un t-shirt rouge portant l'inscription CAMO dans le dos, en l'honneur de mon club. Depuis ce jour, Chiquita est devenu mon porte-bonheur lors des compétitions.

Tous les étés, on s'installait au chalet, à Notre-Dame-de-la-Merci. Grand-père et mes oncles l'avaient construit alors que j'apprenais à marcher. Torse nu, les hommes clouaient, sciaient, suaient pendant que maman me suivait comme mon ombre pour m'empêcher de trébucher un peu partout sur ce chantier. Ce chalet au bord du lac était le royaume de ce grand-père que j'adorais, son royaume et notre refuge à tous.

Quand on me demandait, plus vieille, si j'avais eu une idole, je répondais toujours en riant: Flipper, le dauphin de l'émission télévisée. Mais si j'avais été franche, j'aurais répondu: grand-père.

Jamais je ne l'ai entendu parler fort ni jurer. Quand il parlait, tout doucement, tout le monde s'arrêtait et écoutait. Sa capacité contagieuse de s'émerveiller, de faire d'une simple séance de magasinage un moment intense, maman la tient sûrement de son père.

À maman je demandais: «Flatte-moi.» Et, couchée sur mon lit, elle me caressait doucement les cheveux en me parlant de sa voix douce.

À grand-père je demandais: «Grand-père, raconte...» Et, marchant sur le chemin de terre, en pleine noirceur, il me racontait les étoiles, me faisait remarquer que la lune ne se levait jamais au même endroit.

Tout l'été, nous courions après les grenouilles, nous leur construisions des maisons. Tout ce qui grouillait et grenouillait nous rendait heureux. Cet été-là, Nadia Comaneci brillait de tous ses feux aux Jeux olympiques de Montréal. Mais je n'en savais rien. Je demeurais dans une béate ignorance de toute cette ferveur olympique, occupée par mes grenouilles...

Même l'hiver, le chalet était une source continuelle d'aventures. Avec mon oncle Jean-Marie, nous avons fabriqué une cabane en sapin. Un vieux sapin moribond que nous avons trouvé dans le bois et qui était devenu NOTRE maison. Un trou dans la neige faisait office de cuisine; nous y allumions un feu au-dessus duquel nous faisons rôtir des saucisses. Déguisé en soldat, Martin montait parfois la garde sur notre domaine.

Tout au chalet tenait du merveilleux... Depuis quatre jours, cet été-là, la pluie nous confinait à l'intérieur et nous ne savions plus quoi faire. Finalement, quand les averses ont cessé, nous avons inventé un jeu, calqué sur l'émission *Le petit castor*. Chaussés de nos bottes de caoutchouc et vêtus d'un K-way, nous avons «piqué» à travers bois sans suivre les sentiers. Comme le petit castor, nous partions à la découverte de la nature. Soudainement, nous l'avons trouvée: la plus belle clairière du monde. Le soleil, en se frayant un chemin à travers les branches, faisait scintiller l'eau qui s'attardait sur les feuilles. Des rigoles couraient entre les troncs et sur la mousse. Cela ruisselait de partout et cela brillait, cela brillait.

En revenant au chalet, nous étions catégoriques: nous venions de découvrir le paradis.

Le lendemain, nous avons voulu revoir notre paradis. Oh, elle était bien là, notre clairière, mais elle n'avait plus rien de magique; elle était devenue terne, ordinaire. Rien ne brillait plus. Notre paradis n'avait duré qu'une seule journée.

Pour nous amuser, grand-père avait aménagé un parcours de golf à huit trous autour du chalet. Le perdant essayait la vaisselle. Comme je n'avais aucun talent pour le golf, j'essayais souvent tandis que grand-père la lavait en fredonnant une vieille ballade. Car le plongeur officiel, c'était lui. C'était lui aussi qui, très souvent, préparait les repas.

Sa spécialité était le «chiard», comme il disait, une sorte de ragoût d'abats à l'apparence et au goût plutôt douteux mais que nous engouffrions tous deux avec délices. Lui et moi étions les seuls à apprécier le chiard. Grand-mère, qui trouvait épouvantable qu'on donne une telle ratatouille à des enfants et qui n'en aurait pas mangé pour tout l'or du monde, lui avait défendu de nous en servir. Il profitait donc de son absence et de celle de ma-

man, parties le plus souvent faire des courses au village, pour me chuchoter d'un air de conspirateur: «Et si on se faisait un chiard?» Maintenant que j'y pense, je ne serais pas autrement surprise que grand-mère, qui adorait son homme, n'ait pas parfois décidé de sortir pour nous permettre de nous livrer à nos petits plaisirs défendus mais si innocents. Car tout le monde voulait faire plaisir à grand-père.

Moi la première! Et si j'adorais le chiard, il y avait toutefois une autre des spécialités de grand-père que j'aurais souhaité voir disparaître du menu à tout jamais. C'est drôle, j'ai l'impression que chacun de ses plats avait son cadre. Le chiard, c'était au chalet. Les saucisses à la poêle accompagnées de maïs en conserve, c'était à la maison, quand il montait chez nous pour nous garder, Martin et moi. Ce que j'ai pu détester ce plat! Mais j'avalais les saucisses toujours de bon cœur et avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles car, pour rien au monde, je n'aurais voulu le peiner. Maintenant qu'il est parti, il n'est plus question que j'avale une seule saucisse.

De temps à autre, pour que mes séjours au chalet n'empiètent pas trop sur mon temps d'entraînement, il m'encourageait: «Allez la grande, va traverser le lac», ou m'incitait à courir un peu.

C'est en faisant du jogging que j'ai vu le petit renard. Au début, je n'ai pas bougé, persuadée qu'il s'enfuirait. Mais non, il est resté là sans montrer le moindre signe de peur. Il était petit, mais je suis tout de même revenue au chalet comme si j'avais le diable à mes trousses. Quand je l'ai vu rôder, ce soir-là, autour du chalet, j'ai paniqué. Il me suivait, c'est sûr, il voulait me mordre, me manger.

«Regarde comme il est maigre», m'a tout simplement dit grand-père en passant son bras autour de mes épaules. «On va l'aider, veux-tu?»

Chaque jour, j'avais une mission: aller pêcher un poisson pour mon renard. Nous enveloppons le poisson dans une feuille d'aluminium et le crissement du papier froissé nous avertissait que nous avons un visiteur. Le renard venait d'ailleurs de plus en plus souvent.

Juillet est arrivé et, avec lui, les vacances des travailleurs de la construction. Les chalets se sont remplis, mais le petit renard

nous restait fidèle. Un jour qu'il s'était aventuré sur le terrain d'un chalet voisin, quelqu'un a pris sa carabine et a tiré. Lui aussi, il avait sans doute peur des renards... et sans doute pas de grand-père pour lui expliquer...

En novembre 1991, grand-père a reçu une lettre du gouvernement. On lui retirait son permis de conduire. Trois semaines plus tôt, son médecin, après un examen, lui avait recommandé de ne pas conduire le soir. Mais là, on lui enlevait complètement son permis. Plus de permis, cela signifiait plus de chalet. Et le chalet, c'était sa vie.

Grand-père, mon gros grand-père, lui si bon vivant, ne mangeait même plus. Et moi, depuis le début de l'année, j'étais championne mondiale, j'étais connue.

Si je ne pouvais même pas aider grand-père, à quoi me servait tout cela? Décidée à agir, j'ai endossé mon manteau de l'équipe Canada et nous avons foncé, grand-père, grand-mère et moi, chez l'ophtalmologiste. Il y avait sûrement une erreur; après tout, le médecin avait seulement parlé de limiter la conduite le soir, rien de plus...

Qu'est-ce qui a fait pencher la balance? Est-ce le nouvel examen? Est-ce l'état de grand-père, complètement effondré, est-ce le manteau aux couleurs de l'équipe, je ne sais pas... Toujours est-il que grand-père a récupéré son permis, mais une petite étincelle en lui s'était éteinte, comme s'il venait de découvrir qu'il était vieux.

Quelques mois avant les Jeux, alors qu'il était au chalet, grand-père a décidé d'aller se promener en raquettes dans le petit sentier. Les deux mains dans l'eau de vaisselle, grand-mère lui a dit de partir, qu'elle irait bientôt le rejoindre.

Quand grand-père a ouvert la porte, Blandy s'est élancé sans crier gare. Blandy, c'était le chien de grand-père, un chow-chow impressionnant qui lui mangeait dans la main, qui n'acceptait aucun autre maître. Conscient que le chien risquait d'apeurer les voisins, grand-père a voulu le rattraper, sans même prendre le temps de chausser ses raquettes. Le chien était déjà parvenu au lac gelé. Il fallait se presser...

Un peu plus tard, en ouvrant la porte pour aller le rejoindre, grand-mère a découvert grand-père. Il était là, juste au bas des marches, et Blandy léchait son visage complètement bleui.

Ma petite grand-maman, si menue, incapable même de bouger son homme...

Toute la famille s'est rassemblée dans le logement de grand-père. Dans le bonheur comme dans le malheur, nous avons toujours été ainsi: collés les uns sur les autres.

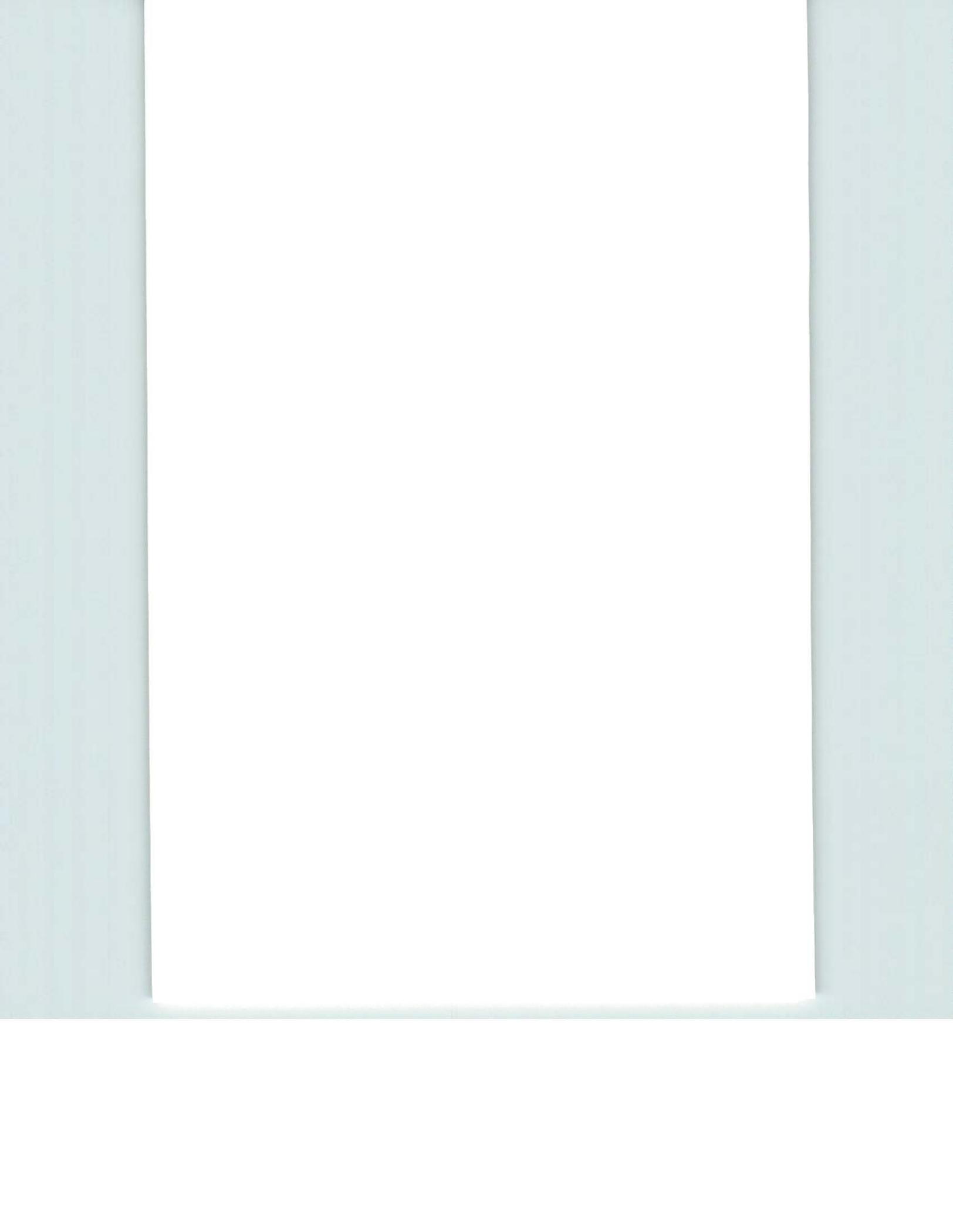
Déjà, plusieurs années auparavant, on s'était retrouvés à pleurer ensemble. Jean-François, mon petit cousin, venait de mourir. Les grands soupiraient ou pleuraient. Nous, les enfants, nous restions figés. Nous savions tous que Jean-François avait une santé fragile, qu'il était un peu délicat, mais comment pouvait-il mourir? Un enfant, ça ne meurt pas!

Avec la mort de grand-père, les questions, ces questions qui restent sans réponse, me revenaient. J'allais me réveiller. Ce n'était pas possible, une chose aussi horrible ne pouvait pas s'être passée au chalet. Pas au chalet! Il n'arrive rien de mal au paradis, et le chalet, c'était mon paradis, notre paradis à tous. D'ailleurs, malgré ses soixante-dix-huit ans, grand-père était en pleine forme. Comment pouvait-il mourir ainsi? Au-delà de tout cela, une question me torturait. On approchait des Jeux olympiques. Pourquoi maintenant? Grand-père, pourquoi n'as-tu pas attendu? Tu aurais été si fier de m'y voir.

Pendant des années, accompagné de grand-mère, il s'était promené d'une piscine à l'autre pour me voir nager, mon gros grand-père qui avait si chaud mais qui refusait d'aller prendre l'air, ne serait-ce que quelques minutes, de peur de me rater. Et il allait rater le plus grand moment de ma carrière. Grand-père!

Au salon funéraire, j'ai craqué. Pour fermer la tombe, on a dû m'arracher de ses bras. Où était donc Karine, la fille forte qui savait être digne en toutes circonstances?

Ne se connaissant plus de maître, Blandy s'est mis à faire des mauvais coups et refusait toute nourriture. Finalement, il a fallu le faire tuer. Il n'avait pas voulu survivre à son maître. Mais nous, comment allions-nous vivre sans grand-père?



CHAPITRE II

La grande perche

Vas-y, ma grande. Quelques minutes encore et ça sera fini... Tu n'as jamais si bien nagé, on dirait que tu marches sur l'eau.

Juste avant de sauter dans la piscine pour cette finale olympique, j'ai regardé Julie dans les yeux: «Je déteste être nerveuse de même. J'ai toujours détesté cela. Mais tu sais quoi? Quand ça sera fini, après ce dernier solo, c'est ça qui va me manquer le plus.»

J'avais pourtant l'impression d'avoir réussi à neutraliser la nervosité. L'Américaine Kristen Babb, qui me précédait, avait choisi une musique western. Jamais au grand jamais, je n'aurais pu nager sur une musique comme celle-là. Mais pour le moment, alors que je me préparais à mon tour à sauter à l'eau, cet air sautillant me convenait parfaitement. Depuis des années, on me surnommait «la sauterelle», à cause de cette manie que j'avais de sautiller avant une compétition. C'était ma façon à moi de me réchauffer. Là, émoustillée par la musique western, je dansais, sautant sur une jambe et sur l'autre en envoyant mes pieds dans tous les sens. Jamais je n'avais été aussi folle. Denise et Julie prenaient des photos de moi, de mes pieds et nous riions aux larmes.

Malgré ma danse, malgré les photos, malgré nos fous rires, la nervosité, cette horrible nervosité qui tord les tripes, allait toutefois me rattraper l'espace d'un moment.

Dès que je me suis retrouvée dans l'eau, comme toujours, la peur a disparu. Ah, que c'est bon de sentir l'eau ainsi autour de soi.

Depuis le début, l'eau m'a toujours permis de laver mes peines, de faire le vide quand la douleur est trop forte. Dans l'eau, Karine prend le dessus. Partie, la petite fille à maman; c'est la fille de Julie qui s'installe, plus forte, plus froide.

C'est à cause du chalet, à cause du lac tout proche que maman avait décidé de m'inscrire à des cours de natation.

J'avais du talent. Cependant je ne plongeais pas, j'avais peur; les autres riaient de moi. Il reste que dans l'eau, j'étais imbattable si bien qu'ils m'avaient surnommée «le moteur». Sylvain, qui suivait alors la carrière de sa sœur Josée, championne mondiale de natation chez les amputés et qui venait parfois à la piscine, m'a déjà dit qu'il se souvenait de moi: «T'étais la grande perche qui ne savait pas plonger mais qui gagnait quand même toutes les courses...» On avait bien ri. Mais je ne veux pas penser à lui, je ne veux pas penser à cela.

De toute façon, la natation me convenait mieux que bien d'autres activités. Par exemple, j'aurais aimé être majorette. En fait, je l'ai été, pendant quelques mois avec les *Olympiques de Montréal*. Malgré leur nom pompeux, elles n'étaient pas très fortes, ces *Olympiques*, qui collectionnaient les avant-dernières et les dernières places en compétition officielle. Or moi, j'étais encore pire; j'étais tellement mauvaise que je m'assommais constamment avec le bâton. Cette année-là, contre toute attente, notre troupe a été invitée au carnaval de Québec. Le nombre limite avait été fixé à cinquante et nous étions cinquante-trois. On m'a laissée à la maison... Définitivement, j'avais plus d'avenir comme nageuse.

Un jour, dans un coin de la piscine, j'ai remarqué des filles qui réussissaient à garder les bras hors de l'eau, sans caler. Pour moi, cela tenait du miracle. On m'a appris que c'était de la nage synchro.

Quand j'ai su qu'on avait besoin de filles pour monter un spectacle, je me suis inscrite. Puis sont venues les compétitions. Nous ne gagnions pas toujours. Une équipe en particulier nous inspirait une certaine crainte. Ces filles-là, nous ne les aimions

guère car, quand elles participaient aux compétitions, nous pouvions dire adieu aux médailles. Ce n'était pas très original, mais je les avais surnommées «les costumes de bain noirs».

Bientôt, notre club a cessé ses activités. Quelqu'un m'a suggéré de continuer avec CAMO qui offrait aussi des cours de natation et de nage synchro. Après quelques semaines en natation, je suis passée définitivement à la nage synchronisée. Je m'entraînais déjà depuis plusieurs semaines avec mon nouveau club à la piscine Georges-Vernot quand j'ai participé à une première compétition avec mes nouvelles compagnes. C'est à ce moment que j'ai réalisé que je faisais maintenant partie du club des «costumes de bain noirs».

Tous les après-midi, après l'école, je partais prendre l'autobus avec mon énorme sac à fleurs bleues, si laid et presque aussi gros que moi. Sur le balcon, maman et Martin m'envoyaient la main.

À cette époque, il n'y avait pas neuf entraîneurs comme maintenant, mais seulement deux. C'était Julie qui était responsable des petites puces comme moi.

Petite, c'est une façon de parler. Mes amies ne m'arrivaient même pas à l'épaule. J'étais tellement grande pour mon âge que ma mère, même si cela l'insultait au plus haut point, devait apporter mon baptistère pour clouer le bec à ceux qui, plus ou moins subtilement, la traitaient de menteuse. Quant à moi, je ne savais plus où me mettre. Sur les photos, je me cachais derrière tout le monde, le dos rond et les genoux pliés tâchant de ne pas me démarquer des autres. Ce que je pouvais me haïr!

La nage synchro, j'en mangeais. Je ne sais plus trop comment, peu à peu, j'ai cessé de pratiquer la natation de compétition pour me consacrer à la synchro. J'ai toutefois su que les frères Tom et Dave Johnson, alors entraîneurs à Pointe-Claire, avaient essayé de m'enrôler dans leur équipe de compétition. Mais je pense que Julie veillait au grain. Dans le vilain grand caneton que j'étais, elle avait dû entrevoir quelque chose de prometteur, peut-être justement dans ces grandes jambes qui m'embarrassaient tellement.

J'avais eu le coup de foudre pour Julie. Elle était tellement belle, tellement drôle, elle nous faisait toujours rire. Dans ce

temps-là, elle portait ses fameux souliers, très hauts, avec leurs talons argent qui ne semblaient reliés à rien. Au-dessus, la petite sandale avait l'air de flotter. Elle ne l'a jamais su, mais nous les avions surnommés les souliers «Cosmos». Comment tout cela pouvait tenir ensemble, nous ne l'avons jamais compris. Mais ce que nous pouvions être impressionnées!

Grand fouet comme je l'étais, jamais je ne pourrais être aussi élégante.

Une fois, elle a dû se fâcher. Depuis quelque temps, certaines filles me regardaient de travers. Dans le vestiaire, elles m'avaient reléguée dans un coin qu'elles avaient même nommé à mon intention «le coin des grandes jambes».

«Si Sylvie gagne, c'est parce qu'elle a des grandes jambes...»

Le jour où elle a entendu cela, Julie a éclaté: «Elle a le même âge que vous. Vous allez toutes grandir, vous aussi. Si elle gagne, c'est parce qu'elle travaille très fort.»

Elle appelait cela travailler. Si elle avait su... Je m'amusais tant. Je voulais tellement bien faire. Timide jusqu'au ridicule hors de la piscine, dans l'eau, j'aurais voulu monopoliser l'attention de Julie:

«Julie, Julie, regarde, je pense que je l'ai!»

«Julie, c'est comme ceci ou comme cela?»

«Julie! Julie!»

La petite fatigante, un peu «têteuse», c'était moi. Ce n'était pas seulement contre mes grandes jambes que mes amies en avaient...

Après la colère de Julie, tout s'est tassé. La tension a disparu, j'ai repris ma place dans le vestiaire à côté des autres.

Nous avons imaginé un jeu. Chaque soir, nous lançons nos vêtements pêle-mêle au milieu du vestiaire et nous les empilions les uns sur les autres. Nous appelions cela faire un gâteau. Puis, au signal donné, chacune se précipitait sur les vêtements qui lui appartenaient. La première habillée remportait l'épreuve.

Ce que nous avons pu rire près de nos casiers gris! Mais jamais comme cette fois-là. Nous préparions un spectacle et tentions d'imaginer de nouveaux mouvements de bras, de nouvelles poses, des jeux de jambes... L'une d'entre nous a couru chercher Julie. «Viens vite, Julie, on a créé une nouvelle chorégraphie...»

En ouvrant la porte, Julie est restée figée. Interdite, hésitant entre la semonce et le rire, elle nous regardait toutes, toujours «synchronisées» mais nues comme des vers, à moitié cachées par les portes de nos cases et en train de danser sur la musique de *Funky Town*...

Je considérais la piscine comme ma deuxième maison. Mais maman avait édicté ses règles: la piscine devait passer après les études.

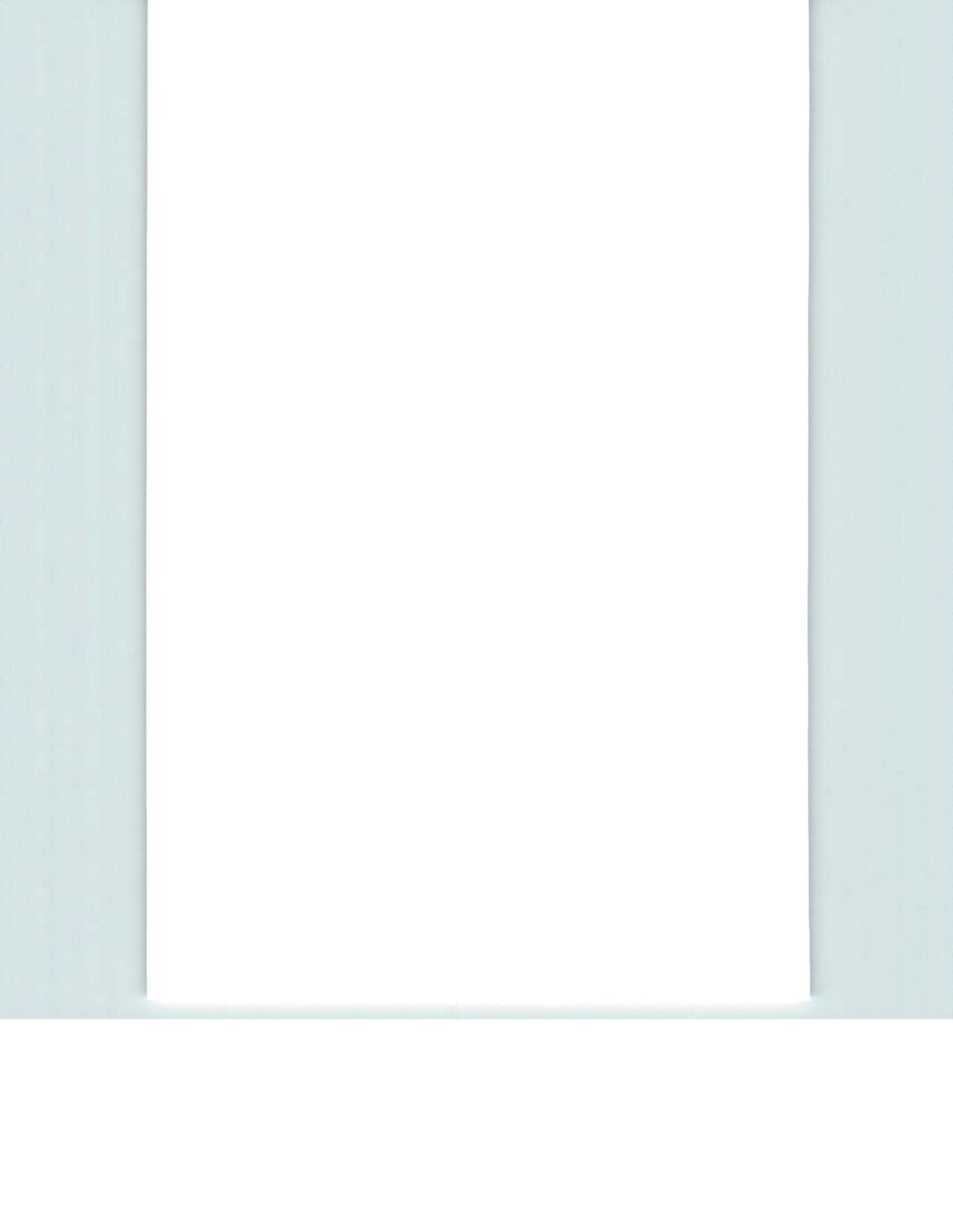
Un mois, j'étais alors en quatrième année, j'avais obtenu une note un peu moins forte qu'à l'habitude. En anglais, je crois. De retour de l'école, j'ai tellement pleuré que maman ne savait plus que faire, jusqu'à ce qu'elle comprenne: j'avais cru qu'elle m'empêcherait de nager. «Pauvre chouette», a-t-elle simplement dit en me caressant les cheveux.

De quelques heures par semaine, graduellement, l'entraînement a augmenté jusqu'à cinq heures par jour.

Mon frère Martin, lui, n'a jamais voulu pratiquer de sport. Ou plutôt, il a touché un peu à tout. Dès que cela devenait plus sérieux, il abandonnait, comme s'il avait eu peur d'être pris dans un engrenage.

Ses copains venaient et regardaient avec une sorte d'envie mes médailles accrochées l'une derrière l'autre à la tringle à rideaux. Mais Martin, lui, hochait la tête en me voyant revenir, soir après soir, les cheveux mouillés et l'estomac creux. Quand je m'asseyais pour avaler mon souper, puis faire mes devoirs sur le coin de la table, il faisait déjà noir depuis longtemps. Il me trouvait folle, je crois. Encore aujourd'hui, je suis persuadée qu'il pense que je n'ai pas vécu, que je n'ai pas eu d'enfance ni d'adolescence. Étrangement, j'ai parfois l'impression d'avoir cinquante ans. À d'autres moments, sur d'autres plans, je me sens encore comme une toute petite fille. Martin n'a peut-être pas tout à fait tort.

Pourtant, si c'était à recommencer, je recommencerais sans la moindre hésitation. J'ai tellement aimé nager. Mais je sais que, de me voir courir ainsi, nager sans avoir le temps pour autre chose, cela a eu pour effet de vacciner Martin contre le sport de compétition. Dans un sens, c'est dommage. Quel que soit le sport, il aurait eu du talent...



CHAPITRE III

Bouddha, le prince et Gana

*B*arcelone. Que c'est bon de nager en sentant ainsi le soleil sur sa peau... Ça change des piscines intérieures. Mais pour moi, Barcelone, c'est aussi la fin du voyage!

Des voyages, il y en a eu, et Julie a toujours trouvé le moyen de leur donner du piquant. Allait-on à une compétition à Rome ou au Japon, elle ajoutait deux ou trois jours au séjour en obtenant ici et là des tarifs tellement avantageux qu'il ne serait venu à l'esprit de personne de refuser. «Pas question d'aller si loin pour ne voir que des piscines», disait-elle.

Le voyage, c'était le bonbon, la récompense des efforts de l'année. Mais pourquoi diable Julie prolongeait-elle son épreuve, seule avec sa bande d'écolières dissipées, je ne sais pas. La première fois que nous sommes allées au Japon, en 1984, nous étions très excitées. Dans la rue, avec nos appareils photo, nous avons poursuivi une Japonaise habillée de façon traditionnelle. D'abord étonnée, un peu effrayée, la belle dame s'est finalement prêtée à la séance de photo, jouant de l'ombrelle et souriant pour nous.

Il y a toutefois eu des moments moins heureux. Incapables de nous imprégner de l'atmosphère sainte qui régnait autour d'un sanctuaire, devant une gigantesque représentation de Bouddha, nous nous sommes amusées à prendre la pose du

dieu, nous photographiant l'une l'autre devant lui. Une manière comme une autre d'immortaliser notre manque de délicatesse! Autour de nous, les regards des Japonais auraient pourtant dû nous faire comprendre que nous frôlions le sacrilège.

Pour nous, tout était prétexte à nous amuser. Invitées dans un restaurant typiquement japonais par le consulat canadien à Tokyo, quelques-unes d'entre nous avaient fait un pari: quel que soit le mets qui nous serait servi, nous allions le manger. La petite promenade dans le quartier sombre où se trouvait le restaurant, les accords de guitare dont jouaient des geishas, tout nous avait mises dans l'ambiance.

Malheureusement, nous n'avions jamais promis d'être polies. Les «beurk» se succédaient donc presque au même rythme que les plats. Jusqu'à ce qu'on nous apporte quelque chose d'encore plus saisissant. En arrivant, nous nous étions arrêtées devant l'aquarium, nous amusant à regarder les petits crabes s'y promener. Ils étaient si drôles. Mais en les voyant dans notre assiette, figés par la friture et nous fixant de leurs yeux ronds et incroyables, nous nous sommes raidies. Oh non, pas ça!

Or une promesse est une promesse. Nous nous sommes regardées: «Un, deux, trois, go!» Du bout des dents et en grimaçant, nous avons commencé à grignoter, chacune s'assurant de n'être jamais la première. C'était salé, un peu comme des *chips*. Par la suite, nous en avons commandé de pleins bols chaque soir à nos chambres.

C'était au lendemain des Jeux olympiques de Los Angeles. Nous étions alors la seule équipe de club à participer à la compétition internationale qui réunissait diverses équipes nationales parmi les plus fortes au monde. Nous étions un peu énervées, certes, mais nous avions des excuses. D'abord, nous étions très jeunes mais surtout, dès notre descente d'avion, on nous avait grisées.

Illustres inconnues dans notre pays, pourtant mondialement réputé en nage synchronisée, nous avons soudainement l'enivrante sensation d'être des vedettes rock. À notre grand étonnement, nous devons découvrir que notre petite équipe de club partait grande favorite de la compétition.

Les gens s'arrachaient nos épinglettes et nos petits fanions, se poussaient pour nous photographier. Dans la ville, d'immenses

affiches annonçaient la compétition. Dans le métro, nous nous étions même retrouvées face à face avec nous-mêmes... Depuis quelque temps, nous avons mis au point un mouvement nouveau. Nous restions toutes sous l'eau et, à sept, nous soulevions Martine Labelle. Elle avait littéralement l'air de se tenir sur l'eau. C'était inédit, révolutionnaire et cela impressionnait beaucoup le public et les juges. En se voyant sur l'affiche du métro, Martine n'a pu résister. Elle l'a arrachée pour la rapporter en souvenir. Nos familles et nos amis auraient peine à nous croire.

Est-ce à cause de toute cette excitation, toujours est-il que nous avons gagné la compétition. Julie pleurait à chaudes larmes. Dans les estrades, les gens nous lançaient leurs t-shirts en nous faisant signe d'y apposer nos autographes.

Ici, à notre retour, il a fallu chercher longtemps pour découvrir un petit entrefilet dans le journal!

Jamais je n'ai pu passer inaperçue au Japon. Oh non! pas à cause de la nage synchronisée. Plutôt parce que j'étais étrangère et, surtout, parce que j'étais si grande. Blonde de surcroît, j'avais vraiment tous les défauts. Nous logions habituellement au très chic *New Otani*, même ces dernières années. Installées comme des princesses, nous en profitions allègrement. Une année en particulier, tous les soirs, nous nous réunissions dans une des chambres, et debout sur les lits, nous dansions en écoutant Madonna chanter *Starlight* à la télé. Le jour de notre départ, Julie a frisé l'apoplexie. Madonna se produisait sur un canal privé, payant. Nos petites danses avaient augmenté de plus de 500 dollars la note payée gracieusement par nos hôtes japonais. Si la chambre était gratuite, cette note-là, nous devions la payer. Comme toujours, Julie s'en est sortie.

Cher *New Otani*! La dernière fois que je suis allée au Japon, je m'en suis bien ennuyée. Contrairement à l'habitude, on nous avait logées ailleurs, dans un hôtel certes confortable mais dont les chambres étaient minuscules. Julie a bien ri de moi: mes pieds dépassaient du lit et j'étais incapable de fermer la porte des toilettes. Il aurait fallu m'amputer les jambes. À la piscine aussi, j'ai eu des problèmes, au point qu'il a fallu modifier ma routine, car je me cognais la tête au fond. Il est parfois malaisé de mesurer plus de 1,77 mètre à Tokyo.

Comme si elle n'en avait pas eu assez de nos enfantillages au Japon, et pour nous récompenser de notre victoire lors de notre premier voyage, Julie nous a fait faire un arrêt à Hawaï. Hawaï, le sable, le ciel bleu, la mer... Encore une fois, Julie avait trouvé la bonne aubaine.

Quand nous sommes arrivées à notre hôtel de Maui, il faisait presque nuit. Les chambres semblaient correctes et nous étions tellement fatiguées que nous avons aussitôt sombré dans le néant, le nez au creux de nos matelas. Le matin, en se levant, une des filles a ouvert le rideau. Puis elle a crié. Bientôt, nous nous sommes toutes retrouvées dans la chambre de Julie, à nous plaindre, à pleurer, à vouloir retourner chez nous.

En face de l'hôtel, il n'y avait pas de sable, pas de baigneurs. On faisait face au port, au beau milieu d'un quartier minable.

Les plages, le paradis dont nous rêvions, elles étaient de l'autre côté de l'île, à des dizaines de kilomètres...

Julie a loué une auto et est partie.

Quelques heures plus tard, la troupe déménageait dans un des hôtels les plus luxueux d'Hawaï. Forte de notre victoire au Japon, Julie avait vendu sa cause au directeur: ses filles venaient de remporter une compétition internationale, elles donneraient un spectacle gratuitement, oh, il y avait bien une ou deux chambres libres quelque part. Nous nous sommes installées dans une magnifique suite...

Nous couchions cinq par chambre. Pour pouvoir caser tout le monde, nous avons rapproché des lits doubles. À tour de rôle, l'une d'entre nous couchait dans le milieu, sur la «craque». Tous les soirs, c'étaient des parties de rires.

Natou, entre autres, nous a bien fait rire. Pourtant, nous nous retenions. Pauvre Natou! Dans ce temps-là, toutes les filles voulaient devenir blondes. Natou aussi, si jolie... et si brune. Julie lui a offert de l'aider à «éclaircir» ses cheveux. Généreuse comme toujours, elle ne s'est pas contentée, comme l'indiquait le mode d'emploi, de faire couler quelques gouttes du produit sur la belle chevelure de ma compagne. En versant allègrement le liquide, elle l'encourageait: «Tu vas voir, tu vas pâlir, ma grande.» Ah ça, elle a pâli... À son arrivée à Montréal, même sa mère ne l'a pas reconnue.

Le directeur de l'hôtel ne nous a jamais réclamé le spectacle promis, mais il avait passé le message. De temps à autre, des touristes qui nous avaient vues accomplir quelques mouvements en nous baignant nous demandaient de poser avec eux dans notre costume de spectacle. Nous venions de nager sur *New York, New York* et nous portions un maillot *tuxedo* avec une boucle noire. Les gens trouvaient cela drôle. Nous aussi.

Oui, Julie a toujours su se battre pour ses filles, même si ce n'était pas toujours de tout repos. Demandez seulement à Mme Vilagos, la mère des jumelles Penny et Vicky. Par exemple, à Rome, autour de la fontaine de Trevi, cette brave dame ne savait plus où donner de la tête en essayant, en bon chaperon, de chasser des Italiens entreprenants qui s'étaient agglutinés autour de notre petite troupe effarouchée et ricaneuse. Un groupe de jeunes filles et une seule dame pour les surveiller, quelle aubaine!

Parfois, le voyage prenait des allures de cliché, c'était la vision carte postale. Comme en Égypte. Les gens de l'ambassade nous avaient invitées à faire de l'équitation. Le désert, les pyramides, c'était trop tentant. Je me suis cramponnée à la couverture jetée sous la selle et, couchée sur l'encolure du cheval, j'ai fermé les yeux. De temps à autre, je les ouvrais: un coucher de soleil sur le désert avec, au loin, une caravane. Si seulement j'étais parvenue à me redresser, j'aurais presque pu me prendre pour une version féminine d'Indiana Jones.

De temps à autre, un nouveau coup d'œil me ramenait à la réalité: au pied des pyramides, dans des tombeaux creusés qui leur servaient de cabanes, des gens vivaient au beau milieu du cimetière, parmi leurs morts. Un jour, ils les rejoindraient sans déranger personne, sans que nul ne s'en rende compte. L'Égypte, c'était aussi cela.

Mais nous n'étions pas là que pour jouer les touristes. L'Égypte, c'était aussi la compétition. C'étaient également des habitudes différentes qui, parfois, nous dépaysaient. Par exemple, les Égyptiens préféraient désinfecter leur piscine à l'ozone plutôt qu'au chlore. Le résultat était le même... sauf pour un petit détail: l'ozone laissait des traces vertes sur la peau, du moins à certains endroits. Le creux de nos oreilles, nos sourcils, la base du cuir chevelu et la peau blanche entre nos seins se

teintaient de vert. Un peu plus et nous aurions tout bonnement ressemblé à l'*Incroyable Hulk*.

Les Américaines, aussi verdâtres que nous, ont remporté la victoire en équipe, et nous avons dû nous contenter de la médaille d'argent. Au moment de la cérémonie protocolaire, les responsables égyptiens, peu familiarisés avec le drapeau canadien, ont hissé celui-ci à l'envers. Eh non, ce n'est pas qu'au baseball qu'une telle chose arrive, et les Blue Jays, vainqueurs de la Série mondiale, n'ont pas été les premiers à vivre cette mésaventure!

Un des voyages les plus prisés restait ce pèlerinage presque annuel chez le prince Rainier. Chaque année, nous étions invitées, lors d'une compétition internationale de natation, pour donner un spectacle. La grande vie! Des tables immenses, des plats à faire rêver n'importe quel gourmet, du champagne à volonté. Et aucune pression dans la piscine puisqu'il ne s'agissait que d'une démonstration. Nous pouvions d'autant plus profiter des beaux nageurs qui nous entouraient.

C'est à Monaco que j'ai vu l'Américain Matt Biondi pour la première fois. Avec son 1,95 mètre, ses larges épaules et son corps superbe, il apparaissait comme un dieu. Inaccessible aussi. Comme des adolescentes pâmées devant un chanteur rock, nous nous sommes toujours contentées de le regarder, de rêver et de profiter d'autres genres de plaisirs.

Depuis des jours, nous préparions le terrain. En effet, pas question d'aller à Monaco sans passer par le casino. Mais l'âge minimum d'entrée au casino était fixé à vingt-cinq ans. Et nous n'en avions guère plus de dix-huit ou dix-neuf.

«Chez nous, Julie, on est majeures. Allez, s'il te plaît.» Julie a hésité, mais a finalement cédé. «Allez-y les filles, essayez.»

Pendant trois jours, nous avons préparé notre plan d'attaque. Ce soir-là, nous nous sommes maquillées, crépées... Mais rendues devant le casino, nous n'osions plus. Les Ferrari, les Mercedes, les Rolls-Royce, toutes ces voitures de luxe stationnées autour, nous intimidaient.

Pour augmenter nos chances, nous avons finalement décidé d'y aller une à une, chacune essayant de se mêler à un groupe déjà formé. Refoulées par le portier, certaines sont revenues la

mine basse, puis les plus effrontées ont essayé à nouveau. Moi, je me suis faufilée entre deux messieurs. Sans doute à cause de ma taille, je suis passée du premier coup. Mais arrivée à l'intérieur, dans l'atmosphère froide et guindée du casino, je me suis sentie mal à l'aise. Et si on allait me remarquer? De peur de me faire expulser, j'ai préféré sortir de moi-même. Karine devait être bien loin ce jour-là... Ce sont les autres qui m'ont raconté que Julie avait gagné 300 dollars dans une machine à sous.

Monaco, c'était aussi le prince Rainier. Contrairement à ses filles qui nous semblaient un peu distantes, le prince nous est toujours apparu comme un modèle de gentillesse et d'affabilité.

Chaque année, pour célébrer la fin des compétitions, il organisait une immense fête. Cette fois-là, l'orchestre jouait une pièce lente quand, toujours aussi aimable, il s'est approché de notre table et s'est penché galamment pour inviter une des filles.

Nathalie Roy est une fille charmante, mais rien ni personne au monde n'aurait pu la forcer à faire quelque chose quand elle ne le voulait pas. Or danser avec un prince ne lui disait rien. Elle a dit non!

Si les yeux de Julie avaient été des armes, Nathalie serait tombée raide morte. Pauvre Julie, qui était si heureuse d'offrir ce voyage année après année à ses filles. Et si notre hôte allait se formaliser de ce refus?

Mais non! L'année suivante, bon prince, le souverain de la petite principauté nous invitait à nouveau.

En voyage, Julie représentait tout pour nous: notre mère, notre amie, notre entraîneur et notre guide touristique. Quand elle n'était pas là, je me sentais presque abandonnée.

En 1985 ou 1986, j'étais la seule compétitrice canadienne dépêchée à une compétition à Moscou. Julie, évidemment, devait rester au club avec les autres filles. Seule Mary Poppins m'accompagnait.

Mary Poppins, c'est-à-dire Mary Ann Reeves, était la directrice technique de Synchro-Canada. Je l'avais surnommée ainsi à cause de ses bijoux multicolores, de ses grands chapeaux, de sa sympathique extravagance.

On m'avait avertie: elle apportera une tonne de bagages. Mais je n'y croyais guère. Après tout, nous ne partions que

quelques jours. Quand j'ai vu les valises, j'ai écarquillé les yeux. Chère Mary Poppins!

«Sylvie, can you take care of the luggage, please?»

Seule avec moi à Moscou, Mary Poppins jouait trois rôles: officiel, juge et... entraîneur, quand elle avait le temps. Il était bien naturel que je cumule moi aussi deux rôles: j'étais donc athlète et bagagiste.

Pendant les entraînements, je me sentais très seule. Accaparée par ses autres occupations, Mary Poppins ne disposait pas de temps pour moi. C'était très dur. Est-ce que je penchais à droite, à gauche, je n'en savais rien. Si au moins j'avais pu avoir une caméra vidéo... À défaut d'entraîneur, à défaut de caméra, je me dirigeais donc grâce aux lumières encastrées dans les murs. Mais à tout instant, des difficultés surgissaient. Au moment de faire les imposés, on a annoncé la série de figures à effectuer. En russe. Aussitôt, j'ai vu les Américaines se tourner vers l'interprète qui les accompagnait. Mais qu'est-ce qu'il pouvait bien leur dire, bon Dieu? Pendant quelques minutes, je les ai regardées s'entraîner. Bon, il y a un «albatros». Ah oui, et aussi cela. Finalement, j'ai deviné. Heureusement, depuis le temps que je faisais de la compétition, j'avais acquis un peu d'expérience. D'ailleurs, j'étais déjà considérée comme une des meilleures au monde.

Néanmoins, une fois la compétition terminée, jamais je n'aurais pu dire comment je m'étais débrouillée. Les calculs sont si complexes et les notes si serrées...

En montant dans l'autobus après les imposés, j'étais un peu intriguée. Les autres nageuses venaient me dire bonjour, même les Américaines. Toujours le même mot revenait: *«Congratulations»*.

À l'époque, mon anglais était à peu près aussi limité que mon russe et je ne savais pas de quoi il en retournait. Je lisais tranquillement dans la chambre d'hôtel quand Mary Poppins est arrivée avec le même mot à la bouche. Puis, elle m'a montré les résultats. Alors, j'ai vraiment compris. J'avais remporté la victoire aux imposés.

Ce voyage me réservait encore d'autres surprises. Entourée de jeunes nageuses qui jacassaient en russe, j'étais en train de me maquiller quand Gana est arrivée.

«Bonjour!»

J'ai relevé la tête. Elle était aussi grande que moi. Moscovite, Gana Maximova s'exprimait dans un français un peu lent mais très correct.

«Est-ce que tu m'as vue nager?»

Des dizaines de nageuses participaient à la compétition. Quand je lui ai avoué que je ne l'avais pas remarquée, les yeux de Gana se sont remplis d'eau: «Si je ne suis pas assez bonne ici, je ne pourrai plus nager pour mon pays.»

Sa mère était son entraîneur. Son frère nageait. Son père, lui, faisait partie du cirque de Moscou.

Ce jour-là, Gana a dû être assez bonne car, aux championnats du monde aquatiques quelque temps après, elle était là. À la Coupe du monde, un peu plus tard, elle avait même été choisie pour nager en duo. Puis, elle est devenue une compétitrice redoutable. Mais elle n'était pas à Barcelone. Je n'ai pas su pourquoi. D'ailleurs, à bien y penser, depuis quelque temps, on ne voyait plus sa mère non plus dans les compétitions. J'ai reçu quelques lettres de Paris. Peut-être s'y sont-elles installées...

Depuis des années, nous nous écrivons. Elle joint toujours un petit quelque chose à sa lettre: un calendrier, une carte postale, un dessin. Parfois, quand je recevais ses lettres, je remarquais qu'elles avaient été ouvertes. D'autres fois, elle ne recevait pas les miennes. Elle m'a confié à l'occasion combien elle trouvait difficile de faire de la compétition et d'étudier en même temps. Écartelée comme je l'avais toujours été entre mon sport et mes études, comme je la comprenais.

Jamais elle ne m'a parlé de problèmes pécuniaires. Jusqu'à la fin. Les temps étaient vraiment durs pour la Russie. À un certain moment, on ne savait jamais si les Russes viendraient en compétition. Quand elles se présentaient, elles avaient souvent fait le voyage en train, de nuit, et arrivaient le jour même, épuisées...

J'aurais aimé la persuader de venir à Montréal. Mais Gana m'a déjà dit que ce serait presque impossible. Un artiste de cirque et un entraîneur de nage synchro, comme les parents de Gana, ne représentent peut-être pas les immigrants les plus recherchés, même s'ils parlent plusieurs langues dont l'anglais et le français.

Non, j'avais beau me plaindre quelquefois, la vie n'était pas nécessairement plus facile pour nos adversaires...

La nage synchronisée m'aura permis de faire le tour du monde. Le Japon, La Réunion, l'Égypte, l'Allemagne, la France, Porto-Rico, la Suisse, la Grèce, l'Espagne, les îles Fidji, l'Australie, la Nouvelle-Zélande...

L'Australie, la Nouvelle-Zélande... Mais je tourne autour du pot. Loin, très loin de chez moi, il y a eu des voyages de rires, avec Julie et un groupe de filles, il y a eu l'amitié de Gana... et il y a eu Paul aussi...

CHAPITRE IV

Le prince charmant

*C*her Paul! *Que c'est loin tout cela. Toi, tu l'as eu ton frisson olympique, tu l'as eue, ta médaille. Maintenant, ici à Barcelone, c'est mon tour... Regarde-moi nager!*

Des amoureux, je n'en avais pour ainsi dire pas eus jusque-là. Ce que nous pouvions nous sentir niaises, Nathalie Audet et moi, en entendant les autres filles raconter leurs premières amours. Les soirs de confidences, dans les vestiaires, nous écoutions en rougissant. Puis nous nous défilions de peur que les filles ne nous demandent: «Et vous?»

Nous, il n'y avait rien. Certains soirs, les filles sortaient, allaient danser. Nous, malgré leurs invitations répétées, nous revenions sagement à la maison, nous écoutions des disques pour trouver une nouvelle musique pour notre routine. Ou bien je jaisais avec maman. De toute façon, je ne savais pas danser, j'avais l'air ridicule. Les rares fois que je me suis laissé entraîner par les autres filles, je restais collée à ma chaise...

Peu importe qu'on me traite de vieux jeu! Pour moi, seules comptaient les études et la nage synchro. Pour Nathalie aussi. À deux, d'ailleurs, nous nous sentions moins ridicules.

À cette époque-là, Julie était désespérée par ma gêne et mon incapacité à exprimer des sentiments dans l'eau. Mes mouvements étaient peut-être très acceptables techniquement, mais

tout était mécanique, dur, froid. Quand elle songe à cette période, elle me dit en riant: «Si seulement tu avais eu un *chum* comme les autres, ça t'aurait peut-être adoucie...»

Pendant un court moment, pourtant, j'ai eu un petit ami. Il s'appelait Benoît. Je devais avoir quatorze ans. Tous les vendredis soir d'hiver, il se tapait deux heures d'autobus pour venir me voir à la maison après l'entraînement. L'été, il faisait le trajet à bicyclette. Les six autres jours de la semaine, on se parlait au téléphone.

Au bout d'un an et demi, n'en pouvant plus d'être astreint à un tel régime, il m'a lancé un ultimatum: «C'est la nage ou moi.»

Pour moi, la question ne se posait même pas. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps et j'ai continué à nager.

Je me remettais encore de ma peine d'amour et, me jurant de ne plus m'y laisser prendre, je limitais ma vie aux études et à l'entraînement quand Cocotine et moi sommes allées aux Jeux d'Australie où je devais nager le duo avec elle en plus de mon solo. C'était notre première compétition ensemble. Cocotine, c'était le surnom que j'avais donné à Nathalie Audet. Elle, elle m'avait surnommée Cocotte, alors que, pour toutes les autres nageuses de CAMO, j'étais Karine. Encore aujourd'hui, elle est ma meilleure amie et la seule à pouvoir engouffrer, comme moi, une douzaine de muffins d'affilée.

Après l'arrivée de Nathalie à CAMO, ma relation avec Julie avait un peu changé. Nathalie, une fille de Québec, n'avait pas, comme moi, la culture CAMO collée aux tripes. Pour moi, Julie, c'était le bon Dieu! Jamais il ne me serait venu à l'idée de discuter avec elle. J'écoutais, puis j'obéissais, un point, c'est tout. Nathalie, elle, donnait son avis, posait des questions, parfois même argumentait. Doucement, sans trop s'en rendre compte, elle m'a aidée à briser mon carcan. Ce qui m'importait, ce que je n'aurais jamais osé dire à Julie, Nathalie s'est mise à le dire pour moi. Puis, j'ai commencé moi aussi à m'exprimer. De petite fille, je suis devenue adolescente. J'avais presque dix-huit ans, il était temps.

À l'occasion, nous riions des petites manies de Julie. Un an auparavant, j'aurais eu l'impression de commettre un sacrilège. Mais Nathalie m'avait ouvert les yeux. Était-ce possible? Julie était elle aussi un être humain! Entre Julie et moi, l'amitié, impossible tant que je la maintenais sur son inaccessible piédestal, s'est

installée. En plus d'être mon entraîneur, elle pouvait devenir ma copine, ma complice, peut-être plus vulnérable mais plus attachante aussi.

Mais où en étais-je? Ah oui, l'Australie. Quel voyage!

Comme toutes les filles de cet âge, nous avions pris l'habitude de nous moquer de tout le monde. Il y avait à la cafétéria un employé dont la tête ne nous revenait pas. À cause de son long nez pointu, nous l'avions surnommé «émeu», comme ces grands oiseaux un peu ridicules, petits cousins des autruches, qu'on trouve en Australie. Nous rigolions sans trop nous gêner, même en sa présence, jusqu'à ce qu'au bout de quelques jours, il s'approche de nous et nous dise dans un français un peu cassé: «Allô, je parle un peu votre langue...»

Comme nous étions seulement nous trois, Nathalie, Julie et moi, la complicité s'est installée dès notre arrivée. La situation s'y prêtait d'ailleurs on ne peut mieux. Nous étions logées dans un monastère, dans des sortes de cellules assez minables. En ouvrant le lit de camp le soir de notre arrivée, j'ai remarqué comme un fourmillement. La couche était infestée d'insectes...

Debout sur le lit de Nathalie, je riais, je pleurais et surtout, je hurlais. Les militaires, qui gardaient le village des athlètes, se sont précipités avec leurs bombes aérosol. À l'attaque!

Cette nuit-là, alors que Nathalie dormait comme une marmotte, complètement indifférente à tous les insectes de la terre, j'ai dormi sur une chaise, au pied du lit. Dans sa chambre, Julie n'en menait guère plus large que moi. Un peu plus tôt, elle avait surgi dans notre chambre, presque hystérique. Elle parlait du «trou» sur son mur. Quand le trou s'est mis à bouger, Julie s'est époumonée, et les vaillants soldats se sont à nouveau lancés à l'assaut de l'envahisseur. «Tow!» À défaut de bombes aérosol, c'est un coup de porte-poussière bien appliqué qui a eu raison de l'impressionnante araignée qui faisait sa promenade nocturne dans la chambre de Julie. Abracadabra! Parti le trou...!

C'est sur cette note complètement folle qu'a débuté notre séjour.

La compétition elle-même a eu ses moments d'absurdité. Il nous avait fallu six mois pour mettre notre duo au point. Pourtant, au beau milieu, Nathalie a eu un blanc de mémoire. Comme

je lui tournais le dos, je ne me suis pas rendu compte que nos gestes n'étaient plus du tout coordonnés. Pendant de longues secondes, affolée, elle a fait ce qui lui passait par la tête, elle a fait n'importe quoi.

L'erreur était si grosse que les juges n'ont pu y croire. À ce niveau de compétition, personne ne commettait de telles fautes, surtout pas les Canadiennes. Ils y ont peut-être vu une touche d'originalité plus ou moins heureuse, rien de plus.

Sur le bord de la piscine, complètement désemparée mais ne voulant pas trop le laisser paraître, Julie arborait un sourire niais. Nathalie était terriblement mal à l'aise, et moi je riais. C'était arrivé à Nathalie, mais cela aurait pu m'arriver aussi. Et puis, nous venions de voir les notes et il n'y avait pas vraiment de dommages. Bien que l'erreur ait été flagrante, les juges n'y avaient vu que du feu. Nous sommes finalement revenues avec deux victoires, en duo et en solo.

Mais je tourne encore autour du pot!

Paul et Grant, son grand copain, étaient deux nageurs néo-zélandais. Paul Kingsman était un nageur de dos, l'un des meilleurs de son pays. C'était aussi un beau grand blond, ce qui ne gâtait rien. Nous les avons vus au cinéma, où l'on jouait *Jewels of the Nile*.

À un moment, un des acteurs lançait: « *Who are you, where are you?* » Du milieu de la salle, Paul avait alors répondu: « *I'm here.* » Nous avons bien ri.

Un prince charmant pour une petite fille rêveuse. En fait, mon prince charmant, je le voulais sans doute beau et romantique, mais avant tout, je le voulais drôle.

Grant, lui, avait un faible pour Nathalie. Dès que nous avions un moment libre, nous le passions ensemble tous les quatre. Paul et moi nous étions fait une promesse un peu puérile: lorsque nous serions séparés, à 11 h 11, tous les soirs, nous penserions l'un à l'autre.

À la fin des compétitions, Nathalie et moi devions passer trois jours au chalet d'une nageuse. Paul et Grant sont venus nous y rejoindre. Un soir, nous avons tous dormi au bord de la mer, autour d'un feu de camp.

Mais tout a une fin. Nos deux beaux nageurs ont dû repartir, leur mère les attendait à l'aéroport. Nostalgique, au bord des

larmes, j'essayais d'imaginer ses moindres gestes: «Son avion décolle dans dix minutes... Maintenant il est parti. Ça y est, c'est fini! Oh, Nathalie! On ne les reverra plus jamais.»

Nous venions de passer quelques heures sur la plage sans en profiter le moindrement et nous nous apprêtions à traverser la route qui conduisait au chalet quand notre attention a été attirée par des gens qui criaient et agitaient les bras. Cela venait d'une auto qui était passée sur la route. Mais qui aurait bien pu nous connaître ici, au fin fond de l'Australie? Un peu plus loin, la voiture s'est arrêtée et nos deux fous en sont descendus. Ils n'avaient pu se résigner à partir et Paul s'était inventé un quelconque malaise. Il s'était retrouvé à l'hôpital avec son meilleur ami qui ne pouvait l'abandonner dans cet état. Comme il se portait évidemment comme un charme, les médecins l'avaient laissé partir, mais nos deux zigotos avaient réussi à rater leur avion et à semer l'équipe et leurs entraîneurs sévères.

Il reste qu'ils n'étaient pas assurés de pouvoir pour autant nous rejoindre. Quand ils étaient venus au chalet, ils avaient effectué le voyage de nuit, sans rien remarquer sauf le numéro de la route. Mais, au fond, ce n'était pas compliqué, la route était toute droite, presque une autoroute. Le problème était de savoir où s'arrêter. En misant sur leur chance, ils ont fait de l'auto-stop. Si nous n'avions pas traversé la route juste à ce moment, peut-être ne nous auraient-ils pas retrouvées. Mais que leur projet ait été tout à fait insensé m'emballait encore plus. Maintenant, j'en étais persuadée: il m'aimait!

Notre relation a duré un an et demi. Nous nous écrivions, nous nous téléphonions car Paul poursuivait ses études aux États-Unis. Et chacun de son côté, on s'entraînait. Il n'était pas très envahissant, mon amoureux lointain. De temps à autre, au hasard d'une compétition, nous nous rencontrions. «Arrange-toi pour te classer. On va enfin se voir...»

Aux Jeux du Commonwealth, à Édimbourg, en 1986, nous nous sommes revus. Malgré le couvre-feu qui était fixé à une heure très hâtive, parfois Paul venait me rejoindre. Nous jasions. Oh, pas très longtemps! Il prenait son sport très au sérieux, autant que moi. À Édimbourg, il enlevait d'ailleurs deux médailles d'or alors que je gagnais le solo.

La même année, au championnat mondial aquatique à Madrid, nous nous sommes croisés. Pendant que mon équipe et moi gagnions la médaille d'or pour le Canada, lui faisait la finale de son épreuve. Pour nous deux, il y avait plus que les compétitions. Nous avons beaucoup de choses à nous dire. Il voulait que j'aie vivre avec lui, en Nouvelle-Zélande.

Aux Jeux olympiques de Séoul, en 1988, je l'ai revu... à la télévision, cette fois. Parce que j'avais refusé d'aller m'entraîner à Calgary, je n'avais pas pu participer aux Jeux. Mais je ne veux pas penser tout de suite à ces choses pénibles. Plus tard...

À Séoul, Paul affrontait le Canadien Mark Tewksbury, son grand rival. Quand je l'ai vu remporter la médaille de bronze, j'ai pleuré, tellement pleuré.

J'avais de plus en plus de difficulté à le joindre. Il était devenu une des plus grandes vedettes sportives de son pays, il était très pris. Depuis le championnat mondial, depuis les Jeux, je comprends. C'est tellement exigeant parfois.

Quand je l'ai vu pour la dernière fois, aux Jeux du Commonwealth, en 1990, chez lui en Nouvelle-Zélande, je fréquentais déjà Sylvain. Il en était à sa dernière compétition. Sa fiancée l'accompagnait. De toute façon, il n'était déjà plus qu'un souvenir, un beau souvenir.

«Dis-moi, Paul, comment vit-on ça, la gloire olympique? Comment arrive-t-on à vivre sans le sport?»

C'est drôle, dans le fond, nous nous connaissions très peu. Je ne parlais pas très bien anglais. Et, à bien y songer, je ne sais même pas quel genre d'études il faisait. Pour dire vrai, dans ce temps-là, j'étais bien plus en amour avec les études et l'entraînement qu'avec qui que ce soit.

Après un an et demi, le rêve avait d'ailleurs commencé à s'estomper. Je m'étais mise à fréquenter quelques jeunes gens, à avoir des petits flirts...

François était sauveteur à la piscine. C'était le plus beau gars qu'on puisse imaginer, et toutes les filles en étaient éprises. Pourquoi m'a-t-il choisie, moi? Sans doute parce que j'étais aussi gênée que lui. De fait, il était, lui aussi, d'une timidité quasi malsaine. Tout de même, au moins une fois, nous avons fait preuve de témérité. François était étudiant en médecine dentaire.

Depuis toujours, je voulais être médecin. Nathalie Audet et moi, nous avons d'ailleurs les deux mêmes rêves: aller aux Jeux olympiques et être médecin.

C'est drôle. Moi, j'ai participé aux Jeux et Nathalie, elle, est médecin. Comme si nous avions réussi, à deux, à réaliser notre rêve et aussi celui de l'autre.

Étudiante en éducation physique, j'éprouvais une véritable fascination pour les muscles, pour le corps humain. Pour satisfaire ma curiosité, François m'avait amenée assister à un cours plus «pratique» où le professeur utilisait un cadavre. Loin d'être rebutée, j'avais trouvé l'enseignement simplement passionnant. Mêlée aux autres étudiants, personne ne m'a jamais remarquée. Dans ce temps-là, je n'étais pas connue.

Je cultivais pour François une admiration d'adolescente. Tous les soirs, je l'attendais... au cas où. Au lieu de souper au retour de la piscine, je me faisais belle pour lui. Et là, j'attendais. Mais pour lui, rien n'était plus important que les études. Pendant six mois, j'ai eu l'impression de ne faire que cela: attendre. Cette fébrilité commençait à nuire à ma performance.

C'est sans doute Karine qui m'a fait comprendre le bon sens, qui m'a ramenée à la réalité: «Réveille-toi, ma grande! Tu es plus attachée que lui à votre relation; ses études prennent de plus en plus de place. Vas-tu te laisser aller ainsi? Il est temps que cela s'arrête.»

Karine avait raison. Quand j'ai coupé le contact, j'ai eu l'impression de couper dans ma chair. Comme d'habitude, j'ai pleuré à fendre l'âme, puis je me suis replongée dans mon sport.

Il est resté un ami et c'est beaucoup mieux ainsi. Même quand je vivais avec Sylvain, il a continué à m'écrire. Des lettres drôles, un peu folles. Parfois encore, je reçois une lettre, adressée à mes chats...

Il y a aussi d'autres souvenirs. Celui de Gilles, le voisin du chalet et si bon danseur. Même si elle était plus âgée que moi, sa sœur, Viviane, était ma meilleure amie au chalet. Près du feu, elle me lisait mon horoscope et me prédisait les plus grands bonheurs pendant que Gilles jouait de la guitare.

Une fois, comme bien d'autres, nous avons décidé d'aller visiter les montagnes des alentours. Viviane et moi, nous marchions en avant en jasant comme deux commères. Nous nous ap-

prêtions à gravir une butte quand nous avons vu bouger... C'était vivant, sans l'ombre d'un doute. Un animal, évidemment, mais quelle sorte d'animal? Prudemment, sans rien dire, nous avons repris notre place dans le groupe.

Ce sont les autres qui ont fait remarquer: «Regardez, des traces, et elles sont encore chaudes.» Qui a décidé de jouer les coureurs de bois intrépides, je ne sais trop, sauf que nous avons commencé, toute la famille Potvin et moi, à suivre la piste qui entrait dans les bois. Et là, nous sommes arrivés face à face. Les deux ours nous ont regardés avec curiosité et maman ours s'est retournée.

À huit ans, Stéphane, le neveu des Potvin, n'était guère intimidé: «Je veux toucher au gros nounours.

— Viens-t'en, mon grand, et cours!»

Ce jour-là, je crois avoir battu les records de Ben Johnson...

Frédéric, lui, était un gars de la ville. Tous les matins, nous nous rencontrions dans l'autobus. Il était étudiant à l'université, comme moi, mais c'est seulement plus tard que j'ai su qu'il étudiait le droit. Nous ne nous parlions pas alors. Frédéric n'était pas spécialement beau, mais une sorte de fierté irradiait de son visage. Un matin, quand je suis montée dans l'autobus, il lisait *La Presse*. Il s'agissait d'un article à mon sujet. Avec ma photo. Il a regardé la photo avec étonnement, puis m'a regardée. Encore et encore. Enfin, nous nous sommes mis à rire.

Chaque jour, en montant dans l'autobus, nous avons maintenant l'impression de nous rendre à un rendez-vous. Nous ne nous parlions pas beaucoup. Une fois, il est venu faire les mots croisés chez moi et cela a continué. Un jour les mots croisés, un autre jour le match de hockey à la télévision. Ensemble, nous avons mangé du homard pour la première fois. Nous ne savions pas comment nous y prendre, nous avions l'air un peu ridicules. Alors, nous riions, malhabiles mais si bien ensemble.

Il possédait une petite Subaru rouge. Une vraie «minoune». Et laide en plus. Elle nous a tout de même permis de faire le tour de la Gaspésie...

Jusque-là, mes premières rencontres avec mes amoureux avaient toujours été des moments doux, rassurants... Pas comme avec Sylvain. Avec Sylvain, tout avait été si différent, si intense...

CHAPITRE V

Outch!

Bon, c'est fini, enfin! Mais qu'est-ce qui se passe? Je me sens tellement vidée. Est-ce que je vais seulement pouvoir atteindre le bord de la piscine? Mon Dieu, donnez-moi la force...

J'ai toujours exagéré. Première arrivée dans la piscine, dernière sortie.

Cette routine olympique, d'ailleurs, c'était de la pure folie. À la limite de l'humain. Mais cette impression d'aller toujours un peu plus loin, presque trop loin, c'est ce qui m'a toujours excitée.

Je sortais de l'adolescence et je faisais partie intégrante de l'équipe canadienne depuis quelque temps quand j'ai reçu ce petit billet d'une juge canadienne. À chaque compétition, les juges adressaient aux participants un petit mot, avec leurs remarques, leurs critiques, leurs suggestions.

Cette année-là, je portais un maillot jaune avec deux bandes noires de chaque côté, pour amincir un peu ma taille. Car il faut l'avouer, j'étais plutôt en chair...

La note ne contenait rien des petites remarques habituelles; elle ne portait que deux messages, soit le score, comme d'habitude, et ces trois mots: «À l'éléphant jaune». Ce que j'ai pu pleurer. Tous les jours, dans mon journal personnel, j'entreprenais la journée avec un bonhomme-sourire. Une petite face toute ronde,

comme un ballon, avec un sourire dessus. Ce jour-là, il n'y a pas eu de bonhomme ni de sourire. Ce jour-là, je crois même avoir oublié mon journal. Puis, quand j'ai eu fini de chiâler, j'ai serré les dents.

Ah, je suis trop grosse, madame la juge? D'accord, je te jure que tu vas les voir, mes côtes...

Je me suis mise à m'entraîner comme une démente. Si je ne pouvais plus, je pouvais encore. J'étais vidée, exténuée? Un mal de cœur me tordait les entrailles? Tant mieux, cela me prouvait que j'avais bien travaillé, que je m'étais forcée. Allez, la grosse, tu vas la perdre ta graisse.

Mais il ne suffisait pas de s'entraîner, et je le savais. La meilleure façon de maigrir, après tout, c'est d'arrêter de bouffer. À ma mère, qui m'encourageait à souper, je disais que je venais tout juste de manger. Quoi qu'on m'offre, je venais toujours de prendre une bouchée. Une pomme, un Coke diète, c'était bien suffisant après tout. Et pour satisfaire ma gourmandise, un demi-muffin de temps à autre. Je comptais bien les calories, pour savoir combien il m'en faudrait brûler en surplus à l'entraînement.

Je fondais à vue d'œil. Ah oui, mes côtes, on pourrait les voir... En fait, depuis un petit moment, on les voyait déjà. Et les os de mon bassin et de mon dos...

Julie, qui me connaissait comme si elle m'avait tricotée, n'était pas complètement dupe. «Ma grande, une nageuse trop grosse, ce n'est peut-être pas beau, mais ce n'est pas mieux si elle est trop maigre... Et puis, je t'en demande tellement à l'entraînement, il te faut des forces. À ne pas manger, tu es en train de bouffer tes muscles. Tu ne flottes même plus.»

Alors, elle me forçait à me peser. «Avec ton 1,77 mètre, tu ne dois pas descendre sous les soixante-quatre kilos. Si cela arrive, tu ne seras plus assez forte pour t'entraîner. Ce serait dangereux.»

Je me pesais. Mais comme Julie ne poussait pas l'affront jusqu'à m'accompagner à la balance, j'ajoutais quelques kilos en lui faisant mon rapport et elle continuait à m'entraîner.

Rien ne semblait pouvoir me faire entendre raison, sauf les grands moyens... Le bon sens, c'est la nage synchro elle-même qui s'est chargée de me le faire comprendre. À la Coupe du

monde de 1991, à Bonn, je me suis classée cinquième en figures imposées. Incapable de flotter parce que mon taux de graisse était beaucoup trop bas, je calais à chaque figure, et c'est de justesse que j'ai finalement enlevé la victoire. Cette leçon aurait-elle suffi à elle seule, je ne sais pas, car il y a eu autre chose.

Comme elle le faisait parfois, Julie m'avait filmée. Souvenir, certes; de plus, le film permet de mieux détecter les erreurs. En le visionnant, j'ai soudainement vu une fille que je ne connaissais pas, une nouvelle.

«C'est qui, elle?»

C'était moi. J'avais tellement changé que je ne m'étais même pas reconnue. Alors, j'ai compris. Consciente d'avoir presque essuyé une défaite par ma faute, repentante, j'étais maintenant prête à tout pour me racheter, même à manger.

Ces folies ont failli me coûter cher. En effet, bien que mon cerveau ait enregistré le message, il arrivait que mon estomac, lui, regimbe. Habitué à se contenter de miettes, il ne voulait pas être gavé. C'est à Porto-Rico, lors du camp d'entraînement précédant les Olympiques, que ce cher organe me l'a fait comprendre.

Pour apprendre à composer avec la chaleur qui régnerait à Barcelone, on avait choisi Porto-Rico comme site d'entraînement. Mais la chaleur, justement, ainsi que le stress pré-olympique devaient avoir raison des kilos que j'avais repris.

Convaincue que j'avais à nouveau sombré dans la folie des régimes, Julie avait décidé de prendre les grands moyens:

«Retourne à ta chambre. Tu ne t'entraînes pas aujourd'hui. Je ne veux pas avoir un accident sur la conscience. Quand tu auras pris un peu de poids, tu reviendras, pas avant!»

Ne plus m'entraîner. Si près des Olympiques. Ce n'était pas possible. Comment Julie pouvait-elle me faire cela?

Après une demi-journée, après avoir raté, la mort dans l'âme, l'entraînement du matin, j'ai tenté de lui expliquer. C'est l'an dernier qu'il aurait fallu qu'elle me fasse ce coup-là, pas maintenant. Car je mangeais normalement, même plus que la normale, mais je ne parvenais tout simplement pas à prendre du poids.

On ne savait plus où donner de la tête quand on a songé aux haltérophiles. Eux aussi, ils tentaient de s'acclimater en pré-

vision des Jeux. Or, côté bouffe, les haltérophiles sont de véritables porcs. Pas question de rester en leur compagnie en grignotant une pomme ou un céleri, ce serait leur faire injure. Ils constituaient l'environnement idéal pour une fille à la recherche de quelques kilos. Finalement, à coups de cinq repas par jour, j'ai pu reprendre un peu de chair. Je ne me suis jamais rendue à soixante-six kilos, ce qui aurait constitué le poids idéal, mais à soixante-cinq, ce qui n'était quand même pas si mal. Et on a enfin pu respirer un peu.

J'avais connu les haltérophiles en faisant de la musculation. Comme j'ai détesté la musculation au début. L'idée venait de l'Américaine Tracy Ruiz, championne olympique en 1984, qui avait marié un culturiste. En 1987, elle a effectué un retour. Tracy, on ne la reconnaissait plus. De fille ordinaire en 1984, elle nous apparaissait maintenant, trois ans plus tard, avec un corps superbe, taillé au couteau. Si belle et si athlétique à la fois. Toutes, nous l'avons admirée avec des yeux ronds. Moi, surtout, qui aimais bien son style artistique et qui lui enviais son charisme... La voir ainsi, nager avec ses tripes, me donnait la chair de poule.

Julie, qui nous voulait plus puissantes, plus découpées aussi, a décidé de nous soumettre à la musculation. Pour nos besoins, elle avait trouvé l'homme idéal: Andrzej Kulesza, qui devait éventuellement devenir tout simplement André pour nous, alors entraîneur national en haltérophilie mais aussi docteur en physiologie et capable de préparer un programme adapté spécialement aux femmes et aux nageuses...

Nathalie Guay, ma partenaire de duo, et moi devions servir de cobayes. Quelle horreur! Entre les pires tortures moyenâgeuses et ça, je pense que nous aurions hésité longtemps. André avait beau nous encourager, essayer de nous stimuler, user de fermeté ou de douceur, rien n'y faisait, nous, nous écoutions nos muscles endoloris. Bien qu'épuisées, il nous restait toutefois toujours assez de force pour manifester notre rage. André nous l'avait bien dit: «On dépose les poids avec douceur, on ne les lance pas.» De temps à autre, assez souvent pour dire vrai, la frustration nous portait à oublier ce sage conseil. Et bang! Voilà ce qu'on en pense, de votre musculation, monsieur Kulesza! Et les

résultats promis, où sont-ils? Il y a déjà des mois que vous nous faites suer!

C'est finalement après un an de ces séances de supplice collectif qu'on a commencé à voir les résultats, à les palper aussi. «Dis-moi, André, cette petite bosse, c'est bien un muscle?» Pour moi, qui n'avais jamais rien eu de musclé que les mollets, cela relevait tout bonnement du miracle.

Eh, Natou, ça marche! Pour moi, cette découverte a eu l'effet d'une révélation, d'un coup de foudre. Je me suis mise à lever des poids comme jamais. Si j'étais heureuse, je levais, si j'étais découragée, je levais, si j'étais frustrée, je levais... un petit cinq kilos de plus.

Heureux, tel un missionnaire d'une conversion, de mon nouvel engouement, André me faisait parfois l'honneur d'une petite compétition privée. Tranquillement, il est devenu mon compagnon d'entraînement. Il levait, il poussait bien plus que moi, évidemment, mais il m'arrivait parfois d'améliorer ma marque d'un kilo ou deux alors que lui devait se contenter de la même charge que la veille. C'était ridicule, mais j'en retirais une sorte de fierté, de plaisir enfantin.

Une fois, je l'ai battu à l'exercice pour les mollets, réussissant trente répétitions contre ses vingt-sept. «*The thrill of victory*»... comme on disait à l'émission *Wide World of Sports!* Une nouvelle médaille ne m'aurait pas fait plus plaisir.

À force d'entraînement, j'atteignais des sommets que je croyais inaccessibles: quinze répétitions avec une charge de quatre-vingt kilos au *squat*, trois répétitions de soixante-deux kilos et demi au *bench press*... Mon taux de graisse avait chuté à onze pour cent.

Mon nouvel enthousiasme ne provoquait toutefois aucun effet sur les autres. Malgré les muscles qui durcissaient et se moulaient sous leur peau, Nathalie puis, après elle, les jumelles Vilagos qui m'ont jointe dans la salle des tortures lors de leur retour à la compétition, sont toujours restées de glace devant les «joies» de la musculation.

Notre entraîneur, elle, jubilait. Non seulement nos corps étaient-ils plus athlétiques, plus beaux, mais ils y avaient gagné en symétrie. Cette jambe un peu moins forte qui nous faisait tou-

jours pencher d'un côté ne «tirait plus de la patte». Outre notre apparence, nos mouvements avaient donc gagné en perfection. Sans compter la puissance: mes muscles dorsaux me permettaient maintenant de sortir de l'eau plus haute que jamais.

Si la musculation a eu des résultats probants, nos expériences de cobayes ne furent pas toujours aussi heureuses. Demandez seulement aux jumelles ce qu'elles ont pensé des prothèses...

«Si seulement vous n'étiez pas obligées de porter ces horribles pince-nez», nous dit-on parfois. Évidemment, nous y avons songé, nous aussi!

En fait, depuis peu une compétiitrice hollandaise portait une prothèse nasale absolument invisible en compétition. Pendant quelque temps, elle était venue s'entraîner à CAMO. Nous, tel saint Thomas, nous avons pu constater *de visu*. Elle se mettait cela et l'enlevait comme s'il s'était agi de simples bouchons pour les oreilles...

Nous avons voulu faire de même. Nous avons commencé après les championnats canadiens et nous devions garder nos démarches secrètes jusqu'aux Jeux olympiques. Pour surprendre tout le monde. Nous avons trouvé le spécialiste pour nous assister et réaliser le moule d'abord, puis la prothèse adaptée à notre nez: c'était un orthodontiste, un habitué des prothèses... Mais le nez et les dents, ce n'est pas tout à fait pareil... Le cher homme, ne voulant pas expérimenter sur nous, s'est d'abord infligé le traitement qu'il avait imaginé. Pauvre homme qui n'avait même pas besoin de prothèse! Il avait injecté la silicone tellement profondément qu'il s'est retrouvé à l'hôpital.

Au moins, l'expérience avait servi. Ensuite, il savait ce qu'il devait faire. Ce fut notre tour.

La musculation, c'était de la petite bière à côté de cela... La première fois, la silicone, trop liquide, s'est répandue un peu trop loin. J'ai eu droit à une véritable session d'épilation au moment de la retirer. Un peu plus, je m'arrachais le cerveau... Les fabricants de cire épilatoire devraient y songer: un petit mélange vaseline et silicone, il n'y a rien de tel pour tout arracher sur son passage.

Une autre fois, la silicone n'était pas assez liquide et mes narines grossies me donnaient un air bovin tout à fait grotesque.

Nous aurions sans doute ri si nous n'avions pas été si amochées, si découragées. Chaque fois qu'il travaillait sur nous, le dentiste, conscient de la douleur qu'il nous infligeait puisqu'il l'avait déjà expérimentée lui-même, nous regardait d'un air désolé en nous disant: «Je m'excuse.» Parce qu'il était très gentil, nous ne nous plaignions pas trop, mais cela ne nous empêchait pas de nous moucher pendant trois heures en sortant de son bureau.

Ce petit machin qui faisait notre désespoir fonctionnait pourtant comme un charme avec la Hollandaise. Évidemment, elle avait un nez tout droit, presque sans cartilage, mais il devait bien y avoir moyen de réussir, même avec nous...

Nous n'avons pas lâché. Finalement, nous avons eu nos prothèses. Mais elles s'enfonçaient très profondément dans nos narines et n'avaient rien de confortable. De plus, les poser ou les retirer relevait de la torture. Le plus énervant, c'était ce chatouillement constant qui nous portait à éternuer à longueur d'entraînement.

Peu avant les Olympiques, nous avons capitulé. Non pas à cause de la douleur et des éternuements, mais à cause de la peur qui a eu raison de notre détermination. En effet, ces fameuses prothèses, nous ne savions pas si elles étaient vraiment étanches. Une seule goutte d'eau qui passe dans les narines et ça brûle horriblement. Les Jeux provoquaient déjà assez de stress, nous n'avions vraiment pas besoin de nous inquiéter en plus pour une prothèse. Nous serions un peu moins belles, un point c'est tout!

Certaines personnes disent que nous, les athlètes de haut niveau, sommes tous un peu masochistes. Peut-être. C'est que plus que tout autre, nous savons qu'il faut souffrir pour réussir, pour dépasser nos limites... Chacun a sa petite Karine pour le lui rappeler.

Les tendinites, les bursites font partie du lot quotidien... On se dit: «C'est pas parce que t'as un muscle étiré que tu ne nages pas. Tu mets un bandage bien serré et tu y vas.»

Jamais on ne s'apitoie: «T'as cassé avec ton *chum*. Eh bien, tu pleureras après l'entraînement...»

Mais le plus pénible, ce sont ces petites blessures, ces petits bobos, ces petites maladies qui affectent tout le monde mais qu'un athlète doit ignorer.

C'était à l'automne 1990 et les championnats du monde de 1991 auraient lieu un mois et demi plus tard. Ce matin-là, en me levant, j'ai eu un choc. Ma joue était tellement enflée que j'en avais la figure toute déformée. Mon œil même n'était plus qu'une fente.

«Va falloir extraire tes dents de sagesse. Si tu veux, je vais le faire seulement d'un côté, mais il est bien possible que tu ne veuilles plus que je continue ensuite...»

Pourquoi je ne voudrais pas?... Quelle drôle d'idée. Comme je ne lui ai pas posé la question, le dentiste n'a pas expliqué sachant que ce qu'il voulait dire, je m'en rendrais compte bien assez tôt.

Oh! Je me doutais bien que ce serait douloureux, évidemment. Mais j'étais une athlète, une dure, j'en avais vu d'autres...

«Arrachez-moi tout cela!»

Ma curiosité médicale toujours présente, j'avais demandé qu'on installe des miroirs, pour tout voir. J'étais fière de moi, je me comportais vraiment de façon très digne.

Je conduisais ma voiture pour retourner chez moi quand les gencives ont commencé à dégeler... Je me suis arrêtée chez grand-mère. Tout en feignant de ne rien voir, ma cousine Mélanie ne pouvait s'empêcher de me dévisager. Son expression était on ne peut plus révélatrice: j'avais l'air d'un monstre.

Cette belle contenance qui avait fait ma fierté chez le dentiste fondait à vue d'œil. «S'il te plaît, grand-père, viens me conduire chez moi.»

Couchée sur mon lit, je pleurais pendant que maman me caressait les cheveux en me racontant toutes sortes d'histoires. Je ne disais rien. De toute façon, je ne pouvais même plus ouvrir la bouche.

Je me souvenais: maman aussi était déjà passée par là. Insensible comme seule une enfant peut l'être, j'avais invité mes amies au spectacle: «Venez voir ma mère. On dirait qu'elle a un pamplemousse dans chaque joue. Elle est tellement laide, elle a l'air d'un monstre.»

Les pamplemousses, pour l'heure, c'est moi qui les avais.

Le lendemain, je devais prendre part à une séance de photos à l'Université de Montréal. Une séance de photos spéciale pour

immortaliser, dans un livre d'anatomie destiné aux étudiants en éducation physique, les principaux muscles du corps humain. Pour l'occasion on avait rassemblé des spécimens de développement musculaire: il y avait là la patineuse Nathalie Lambert, l'haltérophile Alain Bilodeau...

Au bout d'un petit moment, en me voyant dépérir, le professeur m'a permis de partir: «Va donc te coucher...»

Mais il y avait aussi l'entraînement: «Julie, je ne pourrai pas m'entraîner aujourd'hui.

— D'accord pour cette fois. Mais lundi, je veux te voir dans la piscine.»

Je paniquais. Les championnats approchaient à grands pas tandis que les choses allaient de mal en pis. Je ne pouvais manger que du yaourt et du Jello. On passait mon steak et mes pommes de terre au mélangeur. Quant à mon apparence, valait mieux ne pas y penser. Ma mère avait peut-être l'air d'un monstre, mais elle était revenue à la normale à un moment donné. Moi, plus le temps passait, plus je ressemblais à l'homme-éléphant.

Le dentiste consulté à l'urgence a lancé le verdict: «Tu as la bouche remplie d'aphtes.» Qu'il s'agisse d'une sorte d'ulcères d'origine virale ne m'intéressait guère. Par contre, je savais que ça faisait mal en diable.

Finalement, l'air de ne rien dire, il a ajouté: «Pourrais-tu te rendre au laboratoire de l'Université de Montréal, je voudrais prendre ça en photos, je n'ai jamais rien vu d'aussi écœurant...

— Eh, monsieur le dentiste, c'est de ma bouche que vous parlez!»

Quelques jours plus tard, j'allais pourtant à Calgary pour faire évaluer ma routine par les juges canadiens. En me voyant, ils sont restés interdits. Je n'étais même plus capable de sourire. Je pouvais nager avec des muscles déchirés en ayant l'air parfaitement en forme; cela, toutefois, je ne pouvais pas le cacher. Malgré tout, leur évaluation n'a pas été trop méchante. Je faisais tellement pitié!

Toute ma vie, je le savais, j'étais condamnée à des problèmes d'infection.

C'était à cause de mes globules blancs. Ou plutôt à cause de leur absence. Pendant un moment, le médecin a même cru qu'il

s'agissait de leucémie. J'étais encore toute petite quand j'ai dû me soumettre à des tests, y compris cet horrible prélèvement de moelle osseuse. Ce n'était pas la leucémie ni le diabète, mais mon taux de globules blancs était tout de même anormalement bas. Les gens en possèdent d'ordinaire entre six et douze mille. Moi, j'en avais à peine deux mille. À mille sept cents, mille huit cents, on hospitalise la personne.

Ainsi que le médecin m'a expliqué: «Les globules blancs, ce sont les petits soldats dans ton sang. Ils combattent les infections, les maladies. Toi, tu n'as pas beaucoup de petits soldats mais ils sont vaillants...» Malgré la combativité de mes petits soldats, j'étais plus vulnérable aux infections, je le savais. Je n'avais pas une grippe, comme tout le monde, mais une bronchite. Je n'en étais d'ailleurs pas à ma première mésaventure. Nous avons toujours l'habitude, avant les compétitions, de nous raser les jambes et l'aîne. Or une fois, nous avons décidé d'utiliser de la cire.

Au bout de quelque temps, un bouton s'est formé dans l'aîne, puis s'est mis à grossir. Un poil s'était tortillé sous la peau et provoquait une infection. Peu après, le bouton, continuant à se développer, était devenu une énorme bosse toute noire, dégoûtante.

Le médecin fut catégorique: «Il faut ouvrir. Mais avec les points de suture, tu en as pour deux semaines sans aller à l'eau.»

Deux semaines! Il n'en était pas question. Nous partions le lendemain pour le Japon et je devais y nager le solo canadien.

Finalement, nous nous sommes entendus. Il couperait, puisqu'il le fallait, mais il appliquerait seulement un pansement bien serré et laisserait les chairs se fermer naturellement. Le pus s'était bien installé, beaucoup plus profondément qu'il ne l'avait cru. Néanmoins, il a tenu parole.

J'ai fait la compétition et je l'ai même gagnée. Dans l'eau, le petit écoulement sanguinolent devenait invisible. En sortant de la piscine, il me suffisait d'éponger, sans trop regarder, le répugnant liquide et de tenir le pansement bien serré en attendant la prochaine fois...

Je ne pouvais plus me passer de mon sport. C'était ma passion, ma drogue. Pour m'empêcher de nager, je pense qu'il aurait fallu me couper les deux jambes.

C'est comme l'histoire de ma hanche. Depuis que je suis toute jeune, j'ai toujours pu me plier en quatre. Littéralement. Le grand écart, pour moi, a toujours été facile à réaliser, même la tête dans l'eau, alors que la gravité ne peut plus nous aider à gagner ces quelques centimètres supplémentaires. Sur terre, je pouvais faire le grand écart en ayant une jambe par terre et l'autre appuyée sur une chaise. Dans l'eau, j'ai toujours été une des seules compétitrices à le réussir à cent quatre-vingts degrés et cela a toujours impressionné les gens. Pas moi! Ce qui m'impressionne, moi, c'est le résultat du travail. Ça, c'était naturel, ça n'avait rien d'impressionnant.

Tous mes os, j'aurais pu les disloquer. Or, si cette flexibilité extrême a toujours été un atout en compétition, il y a tout de même des moments dans la vie courante où j'ai dû payer cher cette facilité de mouvement.

«Va te faire couler un bon bain chaud, ma grande, je vais te préparer une bonne omelette», m'a dit maman en interrompant sa conversation téléphonique.

Je venais de nager en préliminaires et je devais nager en finale le lendemain. Ce soir-là, j'avais l'impression d'être passée sous un rouleau compresseur. Mes reins surtout m'élançaient terriblement. Un bain chaud m'apporterait effectivement un soulagement. Je me suis penchée au-dessus de la baignoire et là, j'ai «barré». Complètement. Les médecins, eux, parleraient d'une entorse du sacro-iliaque, mais moi, je sentais que ma hanche venait de se déboîter.

«Maman! Maman!»

Toute à sa conversation téléphonique, maman m'entendait seulement d'une oreille et n'arrêtait toujours pas de parler.

À cloche-pied, de peine et de misère, je me suis rendue sur son lit... C'est là qu'elle m'a trouvée, gémissant, complètement désarticulée.

Martin est sorti avec un sac à poubelle et l'a rempli de neige pour l'appliquer sur ma hanche. Puis, maman a appelé le chiropraticien. Il n'était pas surpris; après tout, ce n'était pas la première fois qu'il venait me replacer quelque chose...

«Vaudrait mieux que tu ne nages pas. Ça serait plus sage.

— Si je peux nager, je vais nager.»

Ce n'était pas de l'entêtement, encore moins de la bravoure. Je n'avais pas le choix. On était à la veille d'une compétition et j'étais membre de l'équipe. Je ne pouvais pas laisser tomber les sept autres filles.

L'équipe, c'est sacré, et toutes les nageuses le savent. On s'entraîne pendant des mois à huit filles, pas question de faire faux bond à la dernière minute pour la moindre vétille.

D'ailleurs, il aurait été impossible de prendre une remplaçante. Toujours on avait utilisé ma force. Quand il s'agissait de lever une fille hors de l'eau, c'était moi qui devais le faire. «Surtout souris! Et ne t'en fais pas, je te tiens bien!» Dans le duo avec Nathalie Guay, nous avons mis au point un mouvement: je la lançais hors de l'eau et la rattrapais par une cheville. Le nombre de fois que nous avons raté notre coup avant de le maîtriser, c'est incroyable. Mais ce qu'on a pu aimer cela par la suite! Mais je m'éloigne du sujet.

Il y avait compétition et je devais faire les *boosts* comme on les appelle. Dans ce domaine, impossible de me remplacer. Je devais donc nager. Mais en plongeant à l'eau pour l'entraînement, ploc! Ma hanche venait de s'égarer à nouveau.

«Julie! Julie!»

Le chiro m'a traitée toute la journée. À la compétition, pourtant, si j'ai raté le solo, j'étais là pour l'équipe.

J'avais simplement averti les filles: «Si je crie, venez.»

Cette fois, elles ont toutes nagé la tête un peu tournée vers moi. Mais aucune n'a eu à accourir...

Dans l'eau, je me suis toujours sentie invulnérable. J'ai l'impression que, dans ce monde qui est le mien, tout devient possible. En réalité, c'est que, sur la terre ferme, je me sens moins sûre de moi, moins en sécurité. Le pire moment a été lors de cet accident de la route. Une camionnette qui roulait en sens inverse a foncé dans mon auto. En sortant, j'avais un peu mal. Les clés et les boutons étaient imprimés dans mes genoux. J'avais mal au cou, mal au dos. Je pleurais évidemment, comme d'habitude, mais cela allait tout de même. Le gars qui m'avait frappé était dans de plus mauvais draps. Il s'en était sorti indemne, lui aussi, sauf qu'il n'avait pas de permis de conduire. Cet accident risquait donc de lui coûter très cher.

C'est seulement quand je me suis retournée pour voir mon auto que j'ai compris. La carrosserie était complètement démolie... Oh mon Dieu! C'est ainsi qu'on meurt dans un accident d'auto, c'est comme cela que papa est mort?

C'était une Laser, toute noire, celle-là même dont Sylvain s'est servi... Pourquoi tout revient toujours à cela?

Enfin... il reste encore une chose que je voulais ajouter, même s'il s'agit d'un sujet un peu tabou chez les nageuses...

Les athlètes ont en général peur des blessures, de la maladie, de tout ce qui pourrait les arrêter. Les athlètes de nage synchronisée, elles, éprouvent une peur qui occupe encore plus de place, qui dépasse leur crainte des juges ou de l'eau froide. Pour endiguer cette peur, pour tenter de la maîtriser, on organise même des sessions de thérapie de groupe.

J'avais déjà dit à un journaliste que, quand j'étais petite, j'étais incapable de rester plus de treize secondes sous l'eau. Lui, il a compris que c'était mon record à vie et l'a inscrit ainsi. J'espère qu'il ne fait pas de plongée en apnée, il n'aurait pas le temps de voir grand-chose! En fait, une nageuse bien entraînée peut rester quelque quarante-cinq secondes sous l'eau lors d'une figure très difficile, une minute et demie en imposés, par exemple, et près de trois minutes en arrêt total. Mais cela ne se réalise pas tout seul.

Toutes petites, nous avions déjà peur d'étouffer. Et notre tête ressortait de l'eau bien avant que nos poumons nous en donnent le signal.

Julie s'était déjà amusée à nous chronométrer. Aucune d'entre nous ne réussissait à dépasser vingt secondes. Pourtant, lors d'une joute de hockey sous-marin, nous dépassions facilement les quarante secondes. Parce que, absorbées par le jeu, nous n'y pensions plus.

Cette peur, nous l'avons toutes vissée au fond des tripes. Et ce qui impressionne les juges, mis à part leur difficulté, c'est la capacité d'exécuter les mouvements et les routines sans respirer. Certains exercices sont d'ailleurs évalués selon ces deux éléments combinés: perfection de l'exécution et temps passé la tête sous l'eau.

En imposés, la volonté de vaincre ou la peur nous poussait parfois à des erreurs coûteuses. Dans ces mouvements imposés,

les gestes doivent être effectués le plus lentement et le plus régulièrement possible pour démontrer le maximum de contrôle. Ce qui compte avant tout, c'est d'atteindre le bon équilibre.

Si le désir d'impressionner les juges nous incite à aller trop lentement, il faudra accélérer à la fin pour ne pas étouffer, et le rythme sera rompu. Faute!

Si la peur nous tenaille et qu'on veut jouer sans rien risquer, il est probable qu'on accélérera le mouvement et qu'on refera surface trop tôt, alors que les poumons contiennent encore passablement d'air. La qualité de la performance est alors sensiblement réduite, de même que la note allouée.

L'idée, c'est de pousser à la limite de ses capacités. Mais comment aller très loin sans aller trop loin? Comment savoir qu'il est temps d'écouter Sylvie qui étouffe et d'envoyer promener Karine qui insiste?

En fait, en approchant de la limite, on dirait que quelqu'un s'amuse à allumer et à éteindre les lumières. C'est le signal. Je sais alors qu'il ne me reste que quelques secondes, peut-être même pas. Et ce petit instant qui peut faire la différence, je veux en profiter.

Cela ne fait pas mal. Au contraire, on a l'impression de baigner dans un état second. De toute façon l'hyperventilation, comme on appelle ce malaise, n'est peut-être pas pour cette fois.

Allume, éteint, allume, éteint. Soudainement, sans plus d'avertissement, les lumières s'éteignent. Et ne se rallument plus.

Il arrive que la nageuse coule, mais le plus souvent elle se met à faire des mouvements un peu désordonnés, son regard devient vide. Et alors Julie plonge, à moins qu'une des filles n'ait déjà rejoint sa compagne en détresse.

Et là, c'est douloureux! Un mal de tête épouvantable, parfois accompagné de spasmes dans les muscles qui forcent les jambes à bouger par saccades.

Ensuite, pour un temps, on devient toutes plus prudentes...

CHAPITRE VI

Les p'tits bonheurs d'une nageuse synchro

Et alors, vous allez les sortir, ces points? Tiens, j'ai les pieds tout bleus, comme d'habitude. Qu'est-ce que tous ces gens diraient s'ils les voyaient? Est-ce que ça ressemble vraiment à cela, des pieds olympiques?

Si le sport de compétition ne comportait que tendinites et bobos en «ites» tous plus horribles les uns que les autres, depuis les otites de nageuse jusqu'à l'arthrite qui guette, dès la trentaine, nos squelettes de vieillard, il faudrait être complètement fou ou tout à fait inconscient pour s'y plonger. Mais il y a plus, tellement plus.

J'avais seulement onze ans quand j'ai pris part à mon premier championnat canadien. Depuis quelque temps déjà, on m'avait «mariée» à une grande, pour le duo. Plus forte que moi, Suzanne Grenier a regardé un peu de travers ce grand «bébé lala» qui lui tombait sur les bras... Ce que j'ai pu m'essouffler à essayer de l'égaliser. Je ne m'en plaignais pas, au contraire. Aller toujours un peu plus loin, je ne demandais que cela.

J'ai donc vécu ce premier championnat avec Suzanne. Depuis le début, un petit bout de notre routine nous donnait du fil à retordre. Quoique nous fassions, nous ne parvenions pas à le compter de la même manière et le synchronisme en prenait

pour son rhume. Jamais à bout de ressources, Julie a imaginé une solution. «Macaroni! Dites macaroni et bougez la tête à chaque syllabe.»

Finalement, nous nous sommes classées vingt-troisièmes sur vingt-quatre. Malgré tous mes efforts pour être à la hauteur, je tirais de la patte, et notre duo n'était pas vraiment équilibré. Mais la fierté que j'ai ressentie à exécuter là mes quelques «sparages», c'est incroyable. Deux ans plus tard, j'enlevais le championnat canadien junior en solo ainsi qu'en duo. Un exploit si on considère que la catégorie junior réunissait alors les nageuses de quinze ans et moins.

Mon style, à l'époque, était pour le moins aride. À vrai dire, il n'avait guère changé depuis le début. Aussi longtemps que je maintenais ma tête dans l'eau, pas de problème: je maîtrisais bien les figures, j'étais forte, flexible, une vraie championne! Tout se gâtait quand ma tête immergée refaisait surface, quand je devais faire quelque chose de ces grands bras.

«Imagine que tu caresses ta poupée», me disait Julie.

Des poupées, je n'en avais pas eu beaucoup, je ne savais pas trop comment on les traitait. Et puis je me sentais complètement ridicule. Toutes les autres filles, Natou, Annie, faisaient de petits gestes mignons, élégants même, pourquoi pas moi? La meilleure en imposés, j'étais malheureusement la pire en solo.

«Imagine que tu transportes des verres de cristal», lançait alors Julie.

Si j'en avais vraiment tenu, ils auraient tous été en mille miettes depuis longtemps. Chez moi, rien ne pliait.

Julie désespérait presque de pouvoir faire de moi une nageuse de solo, discipline qui exige plus de douceur, plus d'émotion. J'étais même incapable de sourire. En désespoir de cause, Julie a donc créé le style «Sylvie Fréchette», un style «bou-boum, bou-boum» pour nageuse frigide, un style saccadé, rythmé, quasi militaire. Un soldat! Aucune musique ne ressemblait jamais à la mienne.

Moi, je me consolais en me disant que j'étais plus forte en *egg-beater*, ce mouvement rotatif des jambes, que je montais alors plus haut et que je maintenais la position plus longtemps que les autres. Techniquement, j'avais peut-être l'étoffe d'une championne. Quant à l'aspect artistique, il faudrait repasser...

Je connaissais bien ma force physique. Tous les petits voisins aussi, d'ailleurs, que je dépassais d'un bon trente centimètres et qui m'avaient concédé le titre de *boss* de la ruelle après ma victoire au tir au poignet. J'avais treize ans. Forte, oui, je voulais bien l'être, mais artistique, non! Il aurait alors fallu que je dévoile une autre facette de ma personnalité et, qui sait, peut-être des faiblesses.

Mes solos, qui auraient dû être plus doux, je les accomplissais comme des duos avec des mouvements plus brusques, comme pour bien faire ressortir le synchronisme avec une compagne imaginaire.

L'enfer pour moi se résumait à une petite phrase de Julie: «Allez devant le miroir et créez un bras.» Créer un bras quand je les aurais plutôt coupés! Immanquablement, je revenais rouge de honte, incapable de la moindre trouvaille.

En 1986, alors que j'étais déjà bonne seconde au Canada et membre de l'équipe nationale, Natou et Martine Labelle avaient dû inventer pour moi des mouvements de bras pour accompagner la musique d'Elton John, car j'en étais incapable. Et encore, mon exécution n'était qu'une piètre imitation de ce qu'elles pouvaient faire. Ces quelques mouvements du début, avant de sauter à l'eau, représentaient le pire. On aurait juré un poisson hors de l'eau. Inapte donc à créer des mouvements de bras, j'étais aussi embarrassée quand venait le temps de m'acheter des vêtements. Ainsi, encore maintenant, c'est ma mère qui m'aide à choisir mes maillots, comme toute ma garde-robe d'ailleurs. Encore maintenant, j'éprouve de la difficulté à acheter un vêtement sans l'approbation de maman. Quand j'ai commencé, elle n'avait guère d'expérience. Les maillots qu'elle choisissait, elle aurait pu les porter. L'un d'eux se terminait tout droit, fourche, hanche, tout à égalité. Un vrai maillot de mémère. En ce qui concerne les maillots, le règlement a toujours été bien précis. Pas question de ces maillots à la jambe échancrée jusqu'à la taille. Il doit descendre deux pouces sous l'os de la hanche, pour que celui-ci soit bien couvert. Et attention, on mesure! Mais plus décent que celui-là, ça ne se faisait pas.

Puis j'en ai porté un autre, orange, à bourrures, que Julie m'avait fait emprunter. Grande comme j'étais, je devais paraître

un peu femme. Les formes étaient bien marquées, mais je n'avais pas grand-chose à mettre dans ces bourrures conçues pour accueillir de vrais seins. Ne sachant que faire de cette nouvelle poitrine, j'essayais de la cacher en pressant un peu sur les bourrures; je ne réussissais qu'à y laisser de profondes marques de doigts qui empiraient mon problème et mon image.

Mon premier solo, on l'avait calqué sur un duo que des filles accomplissaient sur la musique de Superman. On ne pouvait imaginer plus robot que cela.

Mes musiques étaient bien marquées, presque raides, comme mes gestes. *Battlestar Galactica*, *Flashdance*... Je me rendais bien compte qu'on riait un peu de moi, mais je ne savais pas vraiment... jusqu'à ce qu'un triste individu ait la brillante idée d'inventer la vidéo. Alors, je me suis vue: les épaules accrochées après les oreilles, une figure de bois, des bras d'automate... Et si, par hasard, je risquais un mouvement un peu artistique de la main, mon majeur bien tendu le transformait toujours en geste vulgaire.

Mets ta tête dans l'eau, ma fille, et au plus vite!

Tout cela n'empêchait pas ma famille de m'encourager. Par exemple, lors d'un championnat junior, à Ottawa, ils devaient bien être quinze ou vingt dans les estrades, à crier, à siffler, une bande de fous adorables et bruyants. Du reste, ils n'encourageaient pas que moi. Ils soutenaient et félicitaient tout autant un petit cousin qui avait participé à un tournoi pee-wee en faisant son gros possible.

À mesure que les trophées et les médailles s'empilaient, il arrivait que leur enthousiasme pour mes victoires empiète un peu sur leur tact: «Oui, Sylvie a très bien réussi... C'est ça, elle part demain... C'est pour tel et tel championnat... Oh oui, elle est en pleine forme.»

Puis, mine de rien, ma mère ajoutait avant de raccrocher: «Oui, Martin va très bien lui aussi...»

Martin ne disait rien mais il savait. Oui, sa grande sœur prenait parfois beaucoup de place.

Quelquefois, sans trop le laisser paraître, quand une amie nageuse m'appelait, il disait ce qu'il pensait de la situation: «C'est cela, appelez-la Karine. Pour nous autres, c'est Sylvie.» Pour lui, je restais sa sœur, tout simplement, et c'était très bien ainsi.

Bref, malgré mon style peu orthodoxe, je gagnais... Ma victoire au championnat canadien m'avait même ouvert la voie vers une compétition internationale à Calgary. Pour moi, c'était le bout du monde, la consécration! En outre, si je participais à la compétition chez les quinze ans et moins en solo et en duo, l'équipe nationale, la vraie, celle des «grandes» s'y trouvait aussi pour le championnat Pan-Pacific. Wow! Elles et moi dans la même compétition internationale...

Toujours aussi désireuse de nous faire découvrir le monde, Julie nous avait conduites, en voiture familiale, jusqu'à Banff. Presque un aller-retour. Nous, les petites, nous étions dans le coffre et, les genoux dans le front, je tournais tranquillement au vert. Mais nous avons admiré le lac Louise, l'hôtel luxueux, et j'avais rapporté deux chandails, un pour maman et un pour Martin.

Le groupe, l'équipe, cela représentait toujours quelque chose de spécial. Quand nous nous apercevions que l'une de nous, la tête dans l'eau, était sur le point de flancher, celle qui se sentait plus fraîche et dispose que les autres lançait un petit encouragement imperceptible pour tout autre que nous. Ça signifiait: «Nous autres aussi, on souffre, mais t'es capable. *Let's go*, on achève.»

D'un autre côté, le travail en équipe comporte une part de frustration: le retard de l'une, par exemple, qui avait quelque chose d'important à faire. Qu'y a-t-il donc de plus important que l'entraînement?

La vraie complicité, c'était dans les duos que je la retrouvais.

J'avais douze ou treize ans quand on m'a choisi une nouvelle partenaire: Catherine Paradis, devenue Annie. Annie arrivait d'un tout petit club, le bain Lévesque, mais elle avait beaucoup de potentiel. Par contre, elle n'avait pas l'habitude de la compétition... Dans une de nos premières performances, le haut-parleur sous-marin a flanché. En fait, il avait des ratés et la musique nous parvenait par intermittence. À CAMO, nous connaissions bien la règle: «Si la musique arrête, tu continues...» Nous avons juste oublié d'avertir Annie. Au beau milieu de l'épreuve, devant les juges, elle a relevé la tête:

«Julie, on n'entend plus la musique.»

Nous nous sommes classées dernières.

C'est ensemble que nous avons gagné le championnat canadien junior, puis une troisième place au Championnat Pan-Pacifique de Calgary. Nous passions des journées entières à essayer de trouver des musiques, des tissus, des maillots. Mais quand, finalement, nous trouvions, nous étions toujours d'accord. Nous avons passé deux ans ensemble.

Après avoir été seule pendant un an, j'ai été jumelée à Chantal Laviolette, alors membre de l'équipe nationale. Elle avait dix-neuf ans, j'en avais quinze. Ce qu'elle a pu me faire forcer. Son talent de nageuse, elle l'a depuis recyclé en devenant entraîneur. Quand elle a pris en main les Neptunettes d'Ottawa, elle a tout changé: le nom, le style, le survêtement, les routines, tout. Le club est en train de devenir une des forces montantes au pays. Je la reconnais bien là.

De temps à autre, pour me changer de la nage, j'invitais Manon Morin, ma voisine de l'autre côté de la ruelle. Petite, elle était exactement mon opposé. Un vrai tandem Fou-Brac. J'avais commencé la synchro avec elle. En s'engageant dans la 16^e Avenue pour nous ramener à la maison, le soir, son père s'amusait à mettre les freins à répétition pour nous brasser. Un petit coup d'accélérateur, un petit coup de frein. Nous avions l'impression d'être dans un manège et nous riions comme des folles, surtout moi qui avait toujours imaginé les pères comme des monsieurs éminemment sérieux. Manon, elle, m'a fait connaître les *chips* au hot-dog que je n'ai plus jamais revues par la suite. C'est avec elle aussi que le soir, en cachette, je jouais des tours au téléphone.

Heureusement, à l'adolescence, mes amies et moi avons dépassé ce stade d'humour primaire. À quinze ou seize ans, nous aimions par-dessus tout les films d'horreur. Le vendredi soir, Catherine Vilcek et moi, nous nous délections. Comme Manon qui avait quitté la nage synchro depuis bien longtemps, Catherine représentait mon ouverture sur «autre chose». Bien installées devant l'appareil vidéo de maman, nous ne demandions qu'à avoir peur. Chaque fois, quand venait le temps de rentrer chez elle, c'était le même scénario: Catherine, qui habitait à deux balcons de chez moi mais qui craignait de franchir toute cette distance dans le noir, me faisait jurer de la regarder jusqu'à ce qu'elle soit

rentrée. Je jurais, puis, lentement, je criais: «Un-deux-trois-go»... Et Catherine de s'élancer en courant vers la porte de son logement.

C'est à cette époque où nous prenions plaisir à nous faire peur que j'ai compris la différence entre le petit frisson devant le magnétoscope et la vraie peur. Ma photo venait de faire la page centrale du *Journal de Montréal*. C'était la première fois que j'en avais une aussi grande. Ça n'avait rien d'une photo de *pin-up*, mais j'étais en maillot de bain, évidemment. On me présentait comme un espoir, une petite fille de Rosemont qui faisait son chemin en nage synchronisée...

Quelques drôles ont trouvé mon numéro de téléphone dans l'annuaire et ont appelé. Certains plus malades que d'autres:

«Si t'arrêtes pas, je vais te violer...»

L'un deux en particulier m'effrayait. Alors que les appels n'avaient été pour les autres qu'un petit jeu passager, lui persistait...

«C'est bien toi, la nageuse? Tu sais que t'es pas mal belle.»

Cela a duré des mois...

«Tu ne m'as pas remarqué, mais j'étais assis juste à côté de toi dans l'autobus. T'avais ton baladeur...»

À quelle rue j'étais descendue, où j'étais allée, il savait tout. Maintenant, quand le téléphone sonnait, c'était Martin qui répondait en essayant de jouer l'«homme de la maison» de sa voix qui muait. Grand-père, lui, venait me chercher à l'arrêt d'autobus avec le chien et une barre de fer.

Je suppose que c'était là un petit avant-goût du côté obscur de la célébrité. Car, mis à part cette photo et un entrefilet de temps à autre, ma carrière, elle, poursuivait son petit bonhomme de chemin dans l'anonymat à peu près total.

C'est de Québec qu'on a fait venir Nathalie Audet pour faire équipe avec moi. Tout de suite, ça a «cliqué». Aussi petite fille sage l'une que l'autre, nous nous servions mutuellement de rempart contre le reste du monde. Dans l'eau, cette complicité était exacerbée, allant parfois jusqu'à une sorte de télépathie. Nous nous sentions, littéralement. C'est la seule qui m'ait toujours appelée Sylvie, sans doute parce qu'elle venait d'ailleurs, qu'elle n'avait connu que Sylvie et jamais Karine.

Quant à maman, elle est devenue une deuxième mère pour elle qui avait laissé sa famille à Québec. Depuis mon enfance, toutes mes petites amies m'enviaient ma mère qui prenait part à nos jeux ou nous en inventait, qui acceptait toujours de recevoir un autre ami, qui ne disait à peu près jamais non... Elles ne semblaient pas s'apercevoir que je n'avais pas de père. Nathalie, elle aussi, est tombée sous le charme de maman.

Depuis 1983, je faisais partie de l'équipe canadienne, tout comme Nathalie. Tranquillement, je faisais mon chemin. Nathalie et moi, nous avions notre but: représenter le Canada en duo aux championnats mondiaux de Madrid. Mais quand nous nous sommes classées deuxièmes au championnat canadien, nous avons compris que c'en était fini. Seules les championnes canadiennes participent aux championnats mondiaux.

Le plus dur, ce ne fut pas vraiment de perdre. Notre routine était superbe. Nous avons même imaginé un mouvement fatigant, mais impressionnant où, un bras dans les airs, je la soulevais à bout de bras de l'autre main. Nous avons fait de notre mieux et, comme toujours, j'avais au moins cette profonde conviction qui m'a toujours servi de consolation et dont je tire une véritable satisfaction.

Non, ce qui fut le plus dur, ce fut la tristesse immense de Nathalie. La frustration que je vivais moi aussi, Nathalie, qui parlait déjà de retraite, l'a ressentie encore plus durement que moi. Pour elle, c'était la fin... ou presque. Car Madrid, nous y serions tout de même, avec l'équipe. Avec les six autres filles qui constituaient la formation canadienne, nous nous sommes au moins offert le petit velours d'aller chercher la médaille d'or de ces championnats mondiaux. C'est toutefois des estrades du stade de Madrid que nous avons assisté à la performance du duo canadien qui devait remporter la médaille d'or.

Quand Carolyn Waldo et Michelle Cameron ont sauté à l'eau, nous avons prié pour elles; nous nous sommes tenues par la main, en serrant très fort. Derrière nos lunettes noires, les larmes coulaient. Jamais plus nous ne nagerions ensemble...

Nathalie est devenue médecin et a réalisé un de nos deux rêves communs. Moi, j'ai réalisé l'autre en prenant part aux Olympiques... Mais avant d'en arriver là, il me restait encore du chemin à faire.

Bien sûr de temps à autre, j'avais besoin de m'échapper un peu. Alors je retrouvais mon petit monde à moi: le chalet. Encore aujourd'hui, je ne peux croire que c'est là que grand-père est mort, pas à cet endroit où je n'ai connu que des bonheurs. C'est là d'ailleurs qu'on avait fêté, en 1982, le quarantième anniversaire de mariage de mes grands-parents. Avec leurs sept enfants, qui avaient maintenant leur marmaille bien à eux, la fête avait été pour le moins animée. Ce soir-là, tout le monde avait couché au chalet, certains étendus par terre dans le salon, d'autres dans des tentes installées sur le terrain. Il y en aurait eu quelques-uns accrochés au plafond que cela ne m'aurait pas surprise outre mesure.

À la fin de l'adolescence, je profitais du chalet pour retrouver mon frère le temps d'une fin de semaine ou toute une semaine, à la fin de l'été.

«Viens-tu dans la coupe?»

En sachant très bien que Julie nous aurait égorgés tous les deux si elle avait su, il m'entraînait à travers les souches, lui conduisant le trois-roues et moi assise sur le support de fer derrière lui. Je revenais de nos expéditions le cou en compote, le coccyx non pas bleu mais noir et le sourire aux lèvres, comme une écolière toute contente d'avoir fait l'école buissonnière.

De temps à autre, Martin faisait des *wheelies* et me demandait de prendre une photo. Mais alors que l'engin s'approchait en se cabrant comme un cheval rétif, je paniquais. Sur la photo, on voyait un bout de roue, un guidon ou un peu de poussière. Et Martin se moquait gentiment de moi: «Espèce de peureuse.» Un jour, il m'a dit:

«T'as de bonnes jambes. Me semble que tu serais pas mal en ski nautique...»

Martin avait tort. J'avais de bonnes jambes, oui, mais bien trop flexibles. On aurait juré un dessin animé de Goofy. Et Martin qui riait comme un fou. Du ski nautique! Si Julie l'avait appris, elle m'aurait tout simplement scalpée: la nage synchro, c'était maintenant du sérieux. Au niveau international, on ne rit plus...

Nathalie Guay, surnommée Natou, a été ma dernière partenaire de duo. Celle avec qui j'ai nagé le plus longtemps aussi. En quatre ans, nous nous sommes enrichies d'une façon

incroyable. Si ma complicité avec Nathalie Audet découlait de notre ressemblance, avec Nathalie Guay, c'était le triomphe de la différence. J'étais classique, elle était complètement «sautée». Débordante d'imagination, elle se laissait aller à ses élans artistiques. Une de nos routines, sûrement une des plus belles de ma carrière, était ponctuée d'une sonnerie de téléphone, du jamais vu.

Un peu paresseuse — oh juste un peu! — Natou avait un talent fou, à faire crever n'importe qui de jalousie, talent dont elle n'a jamais vraiment voulu prendre conscience. Il faut croire que la piqûre de la nage avait eu un effet moindre sur elle. Comme l'autre Nathalie, elle était plus petite que moi, mais ses longs membres atténuait sensiblement la différence. Et puis, sa petite taille présentait des avantages. Avec mes soixante-huit kilos, je réussissais à soulever à bout de bras ses quarante-cinq kilos à des hauteurs incroyables.

Sans cesse, nous inventions, déçues quand une de nos idées folles n'aboutissait pas. Notre complicité était telle que nous aurions pu nager sans musique.

Le seul duo dont je conserve un souvenir douloureux, celui qui m'a fait le plus mal, c'est celui... que je n'ai pas fait.

CHAPITRE VII

Le chemin de croix

*M*ais non, je ne regrette rien. Qui sait? Si cela ne s'était pas passé ainsi, je ne serais peut-être pas allée, à Barcelone. D'ailleurs, si c'était à refaire, je recommencerais exactement de la même façon.

Avec le temps, je m'étais hissée petit à petit dans le classement du solo canadien. En vieillissant, j'avais acquis un peu de cette grâce essentielle aux championnes; je savais même, par moments, être artistique.

Mais bon Dieu de bon Dieu, depuis 1985, depuis que je m'étais installée assez solidement devant le reste du peloton canadien, j'étais deuxième, toujours deuxième. C'était alors le règne de Carolyn Waldo.

En 1984, la nage synchronisée avait été inscrite aux Jeux de Los Angeles. J'étais contente, y voyant comme une reconnaissance officielle de «mon» sport. Alors classée cinquième au Canada, je ne pouvais participer à ces Jeux-là; de toute façon, j'étais si jeune... Mais il y aurait ceux de 1988...

Carolyn avait enlevé une médaille d'argent à Los Angeles et elle l'avait bien méritée. Les grands Jeux lui avaient insufflé une bonne dose de confiance et elle était désormais prête à prendre la place. Toute la place.

Carolyn, une fille tout en sourires, pas compliquée pour deux sous, était une véritable machine de nage, forte comme un

bœuf et travailleuse de surcroît. Nous en étions donc là dix-huit mois avant les Jeux de Séoul. Elle, bonne première, moi, bonne deuxième.

Sans aucun doute, le solo olympique lui revenait de droit et l'on ne pouvait remettre en question sa place dans le duo. Toutefois, cette dernière épreuve aurait dû me donner ma chance d'aller aux Olympiques. Dans ma tête et dans celle de Julie, une place dans le duo me revenait de droit. J'avais assez peiné pour cela. Mais il y avait un hic. À Calgary, où elle nageait, Carolyn avait déjà une partenaire de duo: Michelle Cameron.

Pendant un moment, il fut question d'envoyer les deux meilleures en imposés, ce qui posait un problème majeur. La deuxième meilleure, c'était moi. J'étais l'emmerdeuse, l'empêcheuse de tourner en rond, la p'tite jeune sans scrupule qui voulait faire éclater un mariage qui durait depuis quinze ans.

On a demandé à Julie d'écrire pourquoi elle voulait une paire non intacte. «Pourquoi ne pas envoyer les deux meilleures?» disait Julie.

L'entraîneur de Calgary, Debbie Muir, a dû faire le même exercice de son côté et elle a dû parler d'expérience de duo, de complicité.

Pendant ce temps, on me travaillait aussi. Deux mois et demi avant les qualifications, Pat Murray, alors présidente de Synchro-Canada, m'a invitée au restaurant. Elle voulait me faire comprendre que je n'avais guère de chance de me qualifier. Même si j'y arrivais, je devrais déménager à Calgary, m'acheter une auto...

M'acheter une auto! Quand ma mère n'avait même pas les moyens de faire réparer la sienne...

Pat Murray parlait et je jouais dans mon assiette. Finalement, la décision est sortie: la paire resterait intacte. Michelle était classée troisième au Canada et c'est elle qui irait à Séoul. Le plus frustrant, c'est que je ne pouvais même pas la détester. De toutes les anglophones de l'équipe canadienne, elle était la plus gentille, la plus humaine et sûrement ma meilleure amie.

Était-ce un prix de consolation? On m'a offert d'aller à Calgary. En tant que substitut, je pourrais même me rendre à Séoul, mais c'est du haut des gradins que j'assisterais à la compétition.

«Est-ce que je pourrais demeurer à Montréal et m'entraîner au moyen de cassettes que vous enverriez? Vous pourriez m'évaluer grâce à des vidéos que je vous préparerais...

Pas question.

«Est-ce que je pourrais y aller un peu moins longtemps pour continuer à mettre au point mon solo avec Julie?»

Pas question.

«Si je vais à Calgary, y a-t-il au moins une chance que je nage avec Carolyn aux Jeux?»

Cette fois, la réponse fut pour le moins hésitante:

«Il y a peut-être une chance, si ton total aux figures est très fort...»

Ce qu'on me demandait, ce n'était pas de fournir du cent pour cent, mais du cent vingt pour cent: surclasser Michelle. Or les victoires en nage synchro se remportent par des dixièmes, des centièmes de point. Chacun le savait tout comme moi... On ne voulait pas me dire non, mais c'était du pareil au même. Comme de demander à une recrue de compter quinze buts contre le gardien du Canadien durant le réchauffement. Depuis des années, je battais Michelle par «deux ou trois buts». Pas par vingt.

J'ai compris. À moins que Michelle ne se noie, je ne nageais pas aux Olympiques.

Aller à Calgary, pour moi, c'était l'exil en pays étranger. D'un camp d'entraînement à un autre, mon anglais ne s'était guère amélioré. En revenant de quelques semaines de camp de concentration, comme je les appelais, j'arrivais à dire: «*I don't understand*», et à comprendre quand on me corrigeait en disant: «*You're on your face.*» Nous, on disait: «T'es sur le nez.» *Nez-face*, *nez-face*. Je ne voyais pas le rapport direct, mais j'avais finalement compris que le sens était le même: en position verticale, j'avais les jambes inclinées vers le visage.

Chaque fois, au moment du départ, je piquais une crise de larmes: «Maman, je ne veux pas y aller.» Mais toujours, je me retrouvais là-bas, la plupart du temps avec une seule autre Québécoise qui se sentait aussi dépaysée que moi.

Le plus souvent, les entraîneurs mimaient avec les doigts le mouvement des jambes et essayaient de me passer leurs messages.

À trois entraîneurs pour dix filles, rien ne leur échappait. Ils nous trouvaient six défauts par longueur.

Satanés camps. L'eau, je ne sais trop pourquoi, y était glaciale. Nous en ressortions toujours avec une otite, une tendinite, des muscles déchirés et un rendez-vous chez le physio.

L'ambiance n'était guère plus chaude. Nous logions dans des résidences universitaires ou, pire, dans des couvents. Frédéric m'envoyait toujours des bandes dessinées ou des petits mots drôles pour me dérider. François, lui, m'avait écrit une lettre de sept pages intitulée: «Dix-huit techniques pour sortir du couvent sans déclencher l'alarme.»

Le problème, de toute façon, n'était pas de sortir du couvent mais d'y revenir. Une fois, dans un couvent où une sœur handicapée remplissait la fonction de portière, nous sommes rentrées en retard, ce qui a obligé la pauvre femme à se lever, et nous n'avons plus jamais osé violer le couvre-feu...

Souvent, j'étais la soliste. Mais alors que je n'avais que quinze ans, les filles, elles, en avaient souvent dix-neuf ou vingt. J'étais la petite fatigante, le bébé gâté. Et comme je ne connaissais pas un traître mot d'anglais, je paniquais. J'ignorais à quelle heure prendre l'autobus, quand je devais revenir. À chaque éclat de rire, j'étais persuadée qu'on se moquait de moi.

Je n'étais pas la seule à éprouver ce sentiment d'inconfort. Quand Julie m'accompagnait, elle devait m'entraîner en anglais, pour que toutes puissent bien comprendre ce qu'elle me disait. Il n'y avait que moi qui ne comprenait rien!

Calgary, pour moi, représentait cela: un camp d'entraînement d'un an. Sans maman, sans mes amies, sans mon école et sans mon entraîneur... Et pourquoi? Pour aller applaudir deux filles à Séoul.

Ne voulant pas me priver d'une expérience olympique, même passive, Julie n'osait rien dire. Quant à maman, son attitude n'a jamais changé: «Si ça te tente toujours, tu continues. Sinon, tu peux lâcher. De toute façon, tu seras toujours ma championne.» Il me revenait de prendre une décision, toute seule, comme une grande fille.

J'ai dit non. Et là, j'ai sombré...

«Qu'est-ce qui arrive avec Karine?»

Natou s'inquiétait. Recroquevillée sur le matelas de musculation, je pleurais comme une Madeleine. De Karine, il ne restait rien, rien qu'une Sylvie geignante et pathétique. Celle-là, les autres nageuses ne la connaissaient pas.

Je ne mangeais plus. À l'école, je ne faisais plus rien, à part des dessins dans mes cahiers. Je ne nageais même plus...

Julie, désespérant de me voir reprendre le dessus et de retrouver la Karine qu'elle connaissait, a alors fait appel à un psychologue, Luc Pelletier, celui-là même qui m'a aidée quand Sylvain...

Doucement, du fin fond de moi-même, au-delà des pleurs, de la rage et de la frustration, il a fait sortir l'essentiel: «Pourquoi est-ce que tu nages?»

J'ai mis un petit moment à réagir, puis la réponse est venue, claire comme une évidence: «Parce que j'aime ça.»

Au-delà des médailles, au-delà des victoires, au-delà des espoirs même, il y avait ce sentiment: «J'aime nager.» Cette passion, personne ne pouvait me l'enlever.

En me sortant de ma torpeur, Luc a aussi réveillé Karine: «Ah, ils veulent te faire craquer? Eh bien, c'est toi qui vas leur en faire voir de toutes les couleurs. Tu iras aux Jeux olympiques de Barcelone en 1992, et par tes propres moyens à part ça...»

Et je me suis remise à l'entraînement avec acharnement. Je m'employais de mon mieux à transformer en motivation toute la frustration ressentie. Néanmoins, tout n'était pas toujours rose. Il y avait de ces jours...

Depuis toujours, je tenais un journal personnel. Je l'appelais «Mon petit prince». Pourquoi, je ne sais pas. Peut-être à cause de mon petit cousin Jean-François.

Quand il est mort, nous étions tous autour de la tombe, à pleurer, et ma tante, la mère de Jean-François, lisait des passages du *Petit Prince*. Quand sa voix s'étranglait, quand elle n'en pouvait plus, ma mère continuait la lecture. Ou une autre de mes tantes.

Ce jour de février 1988, j'avais particulièrement souffert à la piscine et, comme toujours, je me consolais en racontant mes peines à mon journal: «Salut! Aujourd'hui a été une journée *tough*. Je me suis frappé le genou en muscu, mon oreille me

faisait mal dans l'eau, j'ai quasiment pas fini le duo et mon solo a été *butché*. Mon pouls était de 198 et normalement je suis aux environs de 154. Comme tu peux le voir, j'en ai arraché!»

J'en arrachais, oui, mais je progressais, je le savais.

Automne 1988. Je regardais, avec un pincement au cœur, le duo olympique à la télé quand on a sonné à la porte. C'était Guy Asselin, mon voisin, un policier de la Sûreté du Québec et champion de tir. Jean-François, son petit garçon, tenait un bouquet à la main. Sur la carte, c'était écrit: «Dans notre cœur et dans le cœur de tous les Québécois, c'est toi, notre championne...»

Malgré une deuxième place en routine, les Canadiennes ont finalement gagné la médaille d'or... de justesse à Séoul. N'eût été de la solide performance de Carolyn aux imposés, elle leur échappait.

CHAPITRE VIII

La route est libre

Tu peux partir en paix maintenant, Carolyn. Tu peux la prendre ta retraite, je suis prête. Maintenant, c'est mon tour!

D'année en année, de mois en mois, je progressais. Je gagnais des compétitions à l'étranger, mais jamais chez moi, jamais quand Carolyn était là.

Après les Olympiques de 1988, Carolyn s'est retirée: elle avait fait tout ce qu'elle avait à faire. Une médaille d'argent aux Olympiques de 1984 à Los Angeles, deux médailles d'or en solo et en duo à Séoul, sans compter les titres mondiaux: que peut-on demander de plus à une athlète?

Elle partie, j'avais le chemin libre. Enfin, je pouvais relever la tête. Pendant toutes ces années, c'est ce qui m'avait ennuyée le plus: ne jamais me sentir la meilleure. Je représentais le Canada, mais je n'étais même pas la championne de mon pays. En fait, au plus profond de moi, je n'étais pas capable de me tenir droite, la tête haute... Maintenant qu'elle avait pris sa retraite, c'était différent.

«Qu'est-ce que tu penses de Carolyn Waldo?»

M. Chapleau, mon professeur d'anatomie à l'université, aimait bien me taquiner. Mais cette fois, je ne décelais pas le moindre piège.

Carolyn et moi étions très différentes, mais je l'aimais bien. Et comme athlète, je la respectais. En m'entendant, M. Chapleau a souri: «Tu n'as pas lu l'article de *La Presse*?»

Non, je ne l'avais pas lu. J'ai finalement déniché un exemplaire du journal, à la cafétéria, je crois. Dans un petit cadre, à gauche, Carolyn annonçait au grand public que je ne serais jamais championne du monde, que je n'avais pas ce qu'il fallait.

Dans un premier temps, ses propos m'ont attristée: «Pourquoi crache-t-elle ainsi sur moi? Elle a eu tout ce qu'elle voulait. Qu'elle me laisse donc faire mes preuves...»

Karine a saisi la balle au bond: «Montre-lui donc ce que **tu** peux faire!»

Je me suis donc remise à l'entraînement avec encore plus d'acharnement.

Cher M. Chapleau. J'avoue que, ce jour-là, je me serais passée de ses sarcasmes, mais je l'aimais bien. Tous les professeurs n'étaient pas aussi gentils.

Le sport, les études, c'était un véritable casse-tête. Un casse-tête qui comportait tout simplement trop de morceaux. On parlait des programmes sports-études à cette époque, mais il n'y avait encore rien de bien concret.

Pendant toutes les années du primaire et même du secondaire, tout roulait parfaitement. La nage synchro occupait moins de temps, les travaux scolaires aussi. Et puis, maman veillait... C'était une maniaque du français et des maths. Si je lui laissais un message, elle me reprenait un peu plus tard et me forçait à corriger mes fautes. Mes devoirs et mes leçons terminés, pas question d'aller jouer tout de suite. Il fallait encore que je passe à travers une série de cartons remplis de problèmes arithmétiques. D'un côté, l'opération, addition, soustraction... De l'autre, la solution.

Mon attachement à maman me rendait vulnérable. De temps à autre, à l'école secondaire Stella-Maris, un petit dur me projetait contre un casier: «Tiens, p'tite fille à Maman.» Oui, j'étais la p'tite fille à maman. C'était clair comme de l'eau de roche. Nous n'étions pas très riches, en tout cas pas assez pour que je puisse m'acheter des jeans, comme les autres. Maman en avait confectionnés mais avait omis de poser des poches sur les

fesses. Le peigne dans la petite poche arrière, c'était essentiel, voyons! Or je ne l'avais pas.

Tout de même, je réussissais bien, je me rangeais parmi les premières. L'insistance de maman portait ses fruits. Pour la fin du secondaire, je déménageais à l'école Joseph-François-Perrault, dans une classe enrichie.

Le directeur, un petit homme aux cheveux blancs, avait l'air tout content de me voir arriver. «Comme ça, tu fais de la nage synchronisée?» m'avait lancé M. Beaulieu à notre première rencontre.

De temps à autre, lorsque j'étais absente à un examen à cause d'une compétition, il me permettait de le reprendre ou alors il se contentait de faire une moyenne.

Au cégep, les choses se sont gâtées. Même si j'étais déjà membre de l'équipe canadienne depuis longtemps, pas question de m'exempter des cours d'éducation physique. À mon retour des Jeux d'Australie, un enseignant m'a collé un zéro en maths, car j'avais raté les deux examens et il n'était pas question que je les reprenne.

À partir de là, mon prof de physique m'a aidée à choisir mes cours, non pas en fonction de mes goûts ou de mes aptitudes, mais en fonction de l'enseignant: lequel se montrerait le plus compréhensif, le plus conciliant?

Finalement, il m'a fallu quatre ans au lieu de deux pour obtenir mon diplôme d'études collégiales, avec une moyenne de près de 80 p. cent. C'est le collège qui m'a fait comprendre que je ne serais pas médecin. Enfin, pas nageuse et médecin. C'était l'un ou l'autre. De fait, pour être acceptée en médecine, il m'aurait fallu des notes de 95 p. cent dans toutes les matières. Quelle désillusion!

Le temps me filait entre les doigts. Il y avait les études, il y avait l'entraînement à raison de cinq heures par jour. Mais ce n'était pas tout. Il y avait aussi les problèmes d'argent.

Toutes petites, pour aider à financer le club, nous devions vendre des tablettes de chocolat ou ramasser des sous pour un nage-o-thon, un synchro-thon. Souvent, les joueurs de hockey, un sport beaucoup plus populaire à Rosemont, avaient frappé aux portes du voisinage avant moi. Comme j'étais la seule nageuse

du club dans le quartier, je devais faire seule ma petite tournée. Les cours, eux, ne coûtaient pas très cher et maman, qui n'était pourtant pas riche, les payait de bonne grâce.

Plus tard, alors que je fréquentais le cégep, puis à l'université, les problèmes se sont accentués. Nager avec l'élite, c'était autre chose. La cotisation au club, qui comprenait maintenant tous les voyages, avait décuplé. En entrant dans l'équipe nationale, on recevait une lettre de félicitations: «Bienvenue dans l'équipe olympique», qu'accompagnait une facture. Le 900 dollars, je ne l'ai pas payé en 1992. Peut-être parce que j'ai représenté le Canada à Barcelone.

En plus de faire mon entraînement, j'ai donc commencé à entraîner pour arriver à joindre les deux bouts. Arrivée à la piscine à 14 h, j'en sortais à 21 h. Et je n'avais encore ni mangé ni étudié.

Ayant fait le deuil de mon rêve d'être médecin, je me suis inscrite dans un cours qui me semblait proche parent mais qui, j'en étais certaine, serait plus facile: l'éducation physique.

Je me trompais. Moi, toujours dans les premiers rangs, j'avais honte de mes notes qui tournaient autour de la moyenne ou la dépassaient à peine. La moyenne! Maman ne m'avait pas habituée à me contenter de cela.

L'aspect pédagogique ne m'intéressait pas, mais la physiologie, par contre, ah ça, oui! Le développement psychomoteur de la personne depuis la naissance, par exemple. La progression du bébé, notamment, me fascinait. J'aime tellement les enfants. Encore aujourd'hui, s'il en vient un chez nous, je sors mes bonhommes et je retombe en enfance: Ah Ga! Ga!

Les bébés naissants, cependant, m'intimident... «Des enfants, j'en veux une douzaine, que je dis toujours à maman, mais pendant les tout premiers mois, tu t'en occuperas. Ça me fait trop peur.» Chaque fois, maman rit.

À l'université, ma béquille, c'était ma cousine Manon. L'avant-veille des examens, elle me voyait arriver: «Manon, puis-je avoir tes notes de cours?» Parfois, butée à une difficulté, je l'appelais. Puis, j'allais à l'examen... et je passais.

J'étais tellement habituée à ce bourrage de crâne que je ne parvenais plus à fonctionner de façon régulière. S'il y avait des

périodes de voyages qui me forçaient à manquer mes cours, il y avait aussi des moments de répit. Mais, habituée à travailler en cinquième vitesse, avec mes lectures et les notes d'un peu tout le monde, je trouvais ennuyeux les cours ordinaires. Alors, plutôt que de prendre des notes dans mes cahiers, je dessinais...

Chère Manon. Quand je la rencontre, je ne sais plus quoi dire. C'est vrai. Depuis que je suis championne du monde, on m'offre des emplois dans toutes les écoles où je passe. À moi, qui avais des notes autour de la moyenne et qui n'ai même pas terminé mon bac. Pendant ce temps, avec ses excellentes notes et son diplôme en bonne et due forme, elle ne parvient pas, comme la plupart des jeunes de son âge, à se dénicher un emploi dans son domaine.

Moi, j'avais choisi de nager. Évidemment, cela ne durerait qu'un temps, je le savais, mais l'avenir, on y verrait après les Olympiques.

À Paris, en 1989, j'ai pu représenter pour la première fois le Canada la tête haute. Je participais à cette Coupe du monde, à titre de championne canadienne; j'étais LA championne canadienne.

Je suis montée sur le podium trois fois. Pour y recevoir la médaille de bronze du duo avec Natou, celle d'argent avec l'équipe et encore une médaille d'argent pour mon solo.

J'étais fière. L'Américaine Tracey Long retournait peut-être chez elle avec l'or, mais j'avais bien nagé. À l'annonce des résultats, des spectateurs avaient lancé leurs programmes dans la piscine. Certains avaient hué. Tout au long de la compétition, d'ailleurs, les notes avaient été un peu bizarres, étonnamment fluctuantes.

Mon baladeur sur les oreilles, bien enfermée dans ma bulle, j'étais décidée à bloquer les ondes négatives. J'étais satisfaite de ma performance, j'avais fait de mon mieux, c'est ce qui importait.

Or c'était sans compter avec le nouveau prestige de la nage synchro. Sport olympique, la nage synchro ne laissait plus indifférent. Tandis que j'étais sur le chemin du retour, chez Julie, chez maman, à la piscine, le téléphone ne déroutait plus. Visiblement, les journalistes canadiens, eux, ne partageaient pas ma vision des choses.

«Qu'est-ce qui arrive avec Sylvie? Elle n'est pas capable de gagner?»

Sous diverses formes, plus ou moins habilement, ils posaient tous cette même question. Dans les journaux du lendemain, le message était le même: «Décevante Sylvie».

Merde!

Je venais de parcourir les articles et j'étais à prendre avec des pincettes quand le téléphone a encore sonné. «Encore un de ces journalistes!» me suis-je dit. J'avais raison. Un autre, de la télévision cette fois, de RDS, le Réseau des sports.

C'était Sylvain Lake.

CHAPITRE IX

Merveilleux macho!

Je sais, je sais. Ces messieurs-dames des Olympiques attendent pour la remise des médailles. Mais j'ai les cheveux tout poisseux, la gélatine me dégouline partout et je veux changer de maillot. J'ai couru toute ma vie. Maintenant c'est fini. Qu'ils attendent un peu. Après tout, ils ne peuvent tout de même pas faire la remise de médailles sans moi...

Je porte en moi derrière une façade douce et polie, un petit côté frondeur. Rien de vraiment délinquant, juste cette petite voix de Karine qui, de temps à autre, répondait à ma place: «Là, c'est assez!»

Le plus souvent, je ne disais rien, mais je faisais à ma tête, tout simplement.

Avec Sylvain, ce fut différent. Ces critiques des journalistes, cette façon de me dire que Carolyn avait peut-être raison, que j'étais peut-être destinée à rester deuxième, c'était trop. Secouée par la douche froide, Karine venait justement de sonner le branle-bas de combat quand Sylvain est arrivé dans ma vie. Comme synchronisme, on ne pouvait faire pire et ma façon de penser, il l'a reçue en plein visage. Cela s'est passé voilà déjà trois ans, mais je m'en souviens comme si c'était hier.

«Ah, vous autres, les journalistes, vous êtes tous pareils, même pas capables de reconnaître une bonne performance. Quelque chose d'artistique, d'ailleurs, comme la nage synchro,

ça n'est pas vraiment du sport pour vous. Tout ce que vous voyez, c'est une paire de jambes et une fille maquillée. Bande de machos! À part ça, je ne me maquille presque pas. Na!...»

Sylvain a laissé souffler un peu la tempête puis, profitant d'un petit moment d'accalmie, il a protesté: «Écoute, Sylvie, moi aussi je suis un athlète. Je comprends.»

Je me suis radoucie un peu. Finalement, nous nous sommes entendus. Je lui accorderais une entrevue pour RDS dans quelques jours.

Certaines filles avaient entendu parler de lui: une belle gueule, de beaux yeux, mais un sacré macho... Et puis, dans son livre, il avait écrit des inepties sur la nage synchro, il avait même affirmé qu'on usait de drogues. Quelles drogues? Sûrement pas des stéroïdes en tout cas, on coulerait à pic...

«Je n'ai pas dîné, pas soupé», m'a-t-il dit juste avant l'entrevue. Sans même réfléchir, j'ai répliqué:

«Tu vis d'amour et d'eau fraîche?»

— Non, juste d'eau fraîche...»

Mais je n'étais pas vraiment d'humeur aux frivolités. J'avais un mot à lui dire, à celui-là, et je n'allais pas laisser passer l'occasion. Comment ça, de la drogue en nage synchro? D'abord, qu'est-ce qu'il y connaissait, à la nage synchro? D'ailleurs, avait-on idée de parler en mal de quelque chose qu'on ne connaît pas bien?

Je lui ai parlé dans le nez, comme on dit. Quand il m'a demandé en souriant si j'avais lu *Le cauchemar olympique*, j'ai dû avouer. Touché! Non, je ne l'avais pas lu. Je n'avais pas eu le temps. Je le ferais sûrement un peu plus tard, mais sûrement pas avant les Fêtes. Mon entraînement, mes études, j'étais trop occupée...

Le lendemain, pourtant, j'avais terminé ma lecture. Dans une entrevue à CKAC, je me suis mise à en parler.

Le jour même, Sylvain m'appelait: «Il me semblait que tu n'aurais pas le temps de le lire avant les Fêtes?»

On s'est revus. Devant un chocolat chaud et un muffin, on parlait sports, blessures, compétitions. Il avait été coureur de 400 mètres, il avait même représenté le Canada aux Jeux mondiaux universitaires de 1987. Oui, il avait souffert comme moi. Lui, il me comprenait.

«Il n'est pas mal. Il te ferait un beau petit *chum*», plaisantait ma mère.

Moi, je disais: «Non, non.» À lui aussi, d'ailleurs, en prétextant la nage, les études, en lui reprochant aussi son manque de sérieux, sa réputation de coureur, je disais «non, non». Un jour, il a pointé le ciel et a dit: «Regarde là-haut. C'est écrit dans le ciel qu'un jour, on va être ensemble.

— Sacré macho!»

Quand l'injure est sortie, il a souri.

Moi-même je n'y croyais plus guère. Macho, arrogant même, peut-être l'était-il parfois avec les autres... mais jamais avec moi.

Je suis partie pour les Jeux du Commonwealth les valises remplies de surprises. Un voyage de plus d'un mois. Sylvain m'avait préparé des cadeaux, un pour chaque jour, que je ne devais pas déballer avant le jour prescrit. Une fois, c'était un bonbon, parfois un petit mot, une autre fois juste une gomme à mâcher...

Maman m'avait toujours dit: «Le jour où tu vas rencontrer ton homme, ne t'en fais pas, tu vas le savoir...»

J'étais couchée sur son lit et à demi endormie, elle me caressait les cheveux quand je lui ai avoué: «Maman, c'est lui, je le sais.»

Maman a senti comme un coup. Ça y était. Sa grande fille, elle devrait maintenant la partager.

Un peu plus tôt, j'aurais eu l'impression de l'abandonner. Or depuis quelque temps, maman fréquentait Jean-Pierre. Depuis la mort de papa, c'était le premier homme qui entrait dans sa vie. Elle l'avait toujours affirmé d'ailleurs: «Je n'aurai jamais d'homme dans ma vie tant que je n'en rencontrerai pas un qui soit aussi bon que ton père.»

Et elle avait rencontré Jean-Pierre, un veuf, tout comme elle.

Quand je suis revenue des Jeux du Commonwealth, Sylvain et moi avons décidé de vivre ensemble. Papa m'avait laissé un petit héritage qui nous permettrait de nous installer.

Notre premier appartement, de très grands romantiques en parleraient peut-être comme d'un petit nid d'amour. Nous, on

l'appelait notre garde-robe. Je ne pouvais même pas m'étendre les jambes sans heurter un meuble.

Le déménagement fut vite expédié. J'apportais un sapin artificiel et mes maillots de bain. Sylvain, lui, possédait une machine à pop-corn.

Le quartier Hochelaga-Maisonneuve n'était pas très recommandable le soir. Alors, quand Sylvain devait travailler tard, je dormais avec les instruments de foyer à côté du lit. Car notre garde-robe comportait un foyer. Romantique, non? Il n'y avait qu'un problème, c'est que l'appartement était tellement petit que le moindre feu le transformait en véritable fournaise.

On ne se voyait guère. En bon petit dernier à RDS, il faisait le quart de nuit et ne rentrait guère avant 3 h alors que moi, j'étudiais et je m'entraînais.

Ce n'était pas toujours facile. La nuit, il m'arrivait d'avoir l'impression de manquer d'air. J'étouffais, littéralement... Cela se produisait à l'approche d'une compétition lorsque je devais exécuter une routine très difficile. Je rêvais alors que j'étais sous l'eau et que je ne pouvais plus refaire surface. Ou encore, je me retrouvais au bord d'une rivière et je devais faire mon solo. Mais je ne voyais rien, même pas le fond. Ces nuits-là, Sylvain me réveillait et me parlait tout doucement. Ensuite, je me remettais à respirer par petits coups.

Depuis ma défaite «si décevante» lors de la Coupe du monde, je demeurais pourtant invaincue, ce qui n'allait pas sans mal. Mes routines étaient devenues très exigeantes, tendant de plus en plus vers la perfection et allant puiser jusqu'à la limite de mes forces. Il me fallait maintenant aller chercher le titre de championne mondiale...

CHAPITRE X

Deux Boubous au championnat mondial

Merde! Une seule défaite en trois ans et il a fallu que ce soit ici, aux Jeux. Et de cette façon! Et cet hymne national qui n'en finit pas, c'est comme si on tournait le fer dans la plaie. D'ailleurs, je ne comprends pas. On est aux Olympiques, ce sont nos Jeux à nous, les athlètes. Comment a-t-on pu accepter de jouer partout l'hymne américain en entier alors que tous les autres sont limités à quarante-cinq secondes? Est-ce vraiment parce que les Américains mettent plus d'argent dans les Jeux, comme on nous l'a dit?

Les Américaines, je les ai toujours eues dans les pattes.

Julie me préparait depuis des mois pour ce championnat mondial de 1991 à Perth, en Australie. Ma grande rivale, c'était encore Kristen Babb.

«Regarde-la marcher, regarde-la sourire. Si elle te bat, ce sera sur le bord de la piscine, pas dans l'eau.»

Kristen était une pure merveille. À la piscine, elle ne s'asseyait pas, elle s'installait. Ses grands chapeaux, son sourire éclatant, son allure de mannequin de Dior commandaient l'admiration alors que son entregent lui gagnait les cœurs. Tout le monde aimait Kristen, moi y compris. À côté d'elle, j'avais l'air d'un canard boiteux. Heureusement, la piscine me permettait de me racheter.

«Regarde-toi, une épaule plus haute que l'autre, avec tes *gougounes* et ton petit air gêné... Tu ne parles jamais à personne, les juges ne te connaissent même pas.

— Mais Julie, qu'est-ce que je pourrais bien leur dire? Je ne les connais pas. Et puis, je parle si peu anglais...»

Mais Julie ne lâchait pas prise, me forçant à marcher avec grâce, à me tenir droite, à aller parler aux juges canadiens en attendant les officiels internationaux...

«Julie, je veux gagner grâce à ma performance, je ne veux pas lécher des bottines.

— Tout ce que je te demande, c'est de dire bonjour, d'avoir l'air de quelqu'un qui sait vivre. Tu veux devenir championne? Eh bien, il ne te faut pas seulement la performance, il te faut aussi la personnalité d'une championne. C'est ça qui te manque.»

En arrivant à la piscine de Perth, j'ai figé. De l'autre côté, brillant sous le soleil chaud, Kristen régnait sur l'univers. Sous les regards admiratifs de toutes les personnes présentes autour de la piscine extérieure, elle faisait ses exercices d'assouplissement.

«Tu sais ce que tu as à faire, m'a dit Julie. Va la voir. Elle s'étire, étire-toi.

— Je ne veux pas le faire. N'insiste pas.»

Julie n'a plus rien dit. Alors, un peu comme on se jette à l'eau pour la première fois, j'ai esquissé un petit salut militaire et je lui ai lancé: «Oui *boss!*»

Si Kristen avait fait autre chose, j'aurais sans doute été désarmée. Mais elle s'étirait. Je lui ai donné la main et, après un petit mot, je me suis mise moi aussi à m'étirer. Côté flexibilité, je le savais, personne ne m'égalait. La flexibilité, c'était mon terrain de jeu. Un pied sur une chaise, j'ai fait le grand écart, comme je le faisais si souvent dans mon salon, et là, j'ai jaser.

De la voir un peu décontenancée, légèrement agacée, m'a donné du courage. Peut-être que cela réussirait, après tout.

La musculation avait fait son œuvre. Plus grande qu'elle, j'étais aussi plus forte, plus musclée et, ainsi rapprochées, le moindre de nos mouvements le faisait ressortir. Sur le moment, je ne m'en suis pas vraiment rendu compte.

Nous nous étirions encore quand des entraîneurs étrangers sont venus voir Julie: «Pas mal comme stratégie. C'était brillant de les mettre ainsi côte à côte.»

Personne n'a jamais voulu croire que le coup n'avait pas été prémédité.

Dans l'esprit de plusieurs, j'étais déjà championne mondiale... et je n'avais même pas encore nagé.

Depuis quelques compétitions, je parlais aux officiels, même au juge russe, si intimidant, si dur avec les Canadiennes. Oh, presque rien, un petit bonjour, un sourire...

Ne voulant rien négliger, Julie avait insisté: «Toutes tes pratiques, tu vas les faire de façon exceptionnelle. On ne doit jamais te percevoir autrement que parfaite.»

La pratique, juste avant les imposés, fut pourtant horrible. Le vent soufflait très fort et nous enlevait toute précision. À un moment, une rafale a même arraché un panneau publicitaire qui, en tombant, a sectionné le tendon d'Achille de l'entraîneur russe. C'était affreux. Avec un tel vent, plus de contrôle possible. Je ne savais plus que faire.

Julie m'a chuchoté: «Nage plus près du mur, tu seras protégée du vent. Tu n'es pas sensée nager si près mais il n'y a pas vraiment de règlement...»

Elle m'avait aussi donné une autre directive: «Attends que le vent tombe.»

«Concurrente no 8!!!»

On en était déjà au troisième appel, mais je ne bronchais pas. Ou plutôt si: continuant à faire mes *egg beaters*, je restais plantée devant les juges qui s'attendaient évidemment que je m'allonge comme prévu pour commencer la première figure. Quand j'y pense, il fallait vraiment un front du diable. Mais je regardais l'eau, le vent... et j'attendais.

Incrédules, les juges fixaient, sans trop comprendre, cette grande idiote qui continuait ses mouvements rotatifs «comme si de rien n'était» et qui n'était même pas fichue de répondre à l'appel. Soudainement, le vent est tombé et je me suis allongée. Un peu plus à l'intérieur, comme me l'avait conseillé Julie, je ne ballottais pas dans les vagues comme les autres concurrentes.

Après les imposés, après six figures quasi parfaites, je menais par trois points. Pour perdre, il aurait presque fallu que je me noie dans l'exécution de la routine. Or au lieu de me rassurer, cette avance m'effrayait: «Je suis trop en avance, ce n'est pas normal. Qu'est-ce qui va m'arriver en routine?»

Ce championnat mondial, je voulais le gagner sans qu'il subsiste le moindre doute. Une vraie championne ne gagne pas seulement les imposés; elle doit aussi gagner la routine.

J'étais prête, physiquement et psychologiquement. Depuis quelque temps, je présentais ma routine de championnat en Europe. Nous avions agencé différentes musiques et, quand arrivait la finale, avec la musique espagnole, le public se mettait inmanquablement à taper dans ses mains en même temps que moi. Pour l'occasion, je portais un chignon bas, comme une danseuse de flamenco. Oui, je savais qu'on aimerait ma routine.

Quelques jours auparavant, Sylvain avait décidé de venir me rejoindre. C'était pure folie. Il s'était déniché un billet à 2000 dollars, alors que nous grattions les fonds de tiroir. Néanmoins, son arrivée prochaine me rendait heureuse. Je l'aimais comme ça, romantique, impulsif et un peu fou.

Mais arriverait-il à temps? Son avion devait atterrir à 15 h et je nageais à 16 h. De plus, sur un vol avec multiples escales de près de quatre-vingts heures qui vous fait traverser la moitié de l'univers, la moindre anicroche peut se traduire par un retard important.

J'avais demandé qu'on laisse, aux guichets, un billet à son nom. Alors que j'attendais mon tour sous la tente, j'essayais de le localiser. Et je tendais l'oreille. Dès qu'il serait là, je savais que je l'entendrais. Il émettait un petit cri court mais facilement reconnaissable: «Boubou! Boubou!»

Dès le début, dès ma première saute d'humeur, il m'avait surnommée ainsi: «Boubou»... pour bougon. Moi aussi, d'ailleurs, je l'appelais Boubou. Pour la même raison. Même pour nos proches nous étions devenus les deux Boubous.

Mais je n'entendais rien.

«Karine, concentre-toi.»

Il faisait au moins quarante degrés. En marchant sur le bord de la piscine, j'avais l'impression de traverser un lit de charbons

ardents. Ouf! Ce qu'on pouvait être bien sur la surface un peu plus fraîche du tapis synthétique. La tension était palpable. «Amenez-en de la pression. Je sais que cela me rend encore meilleure.»

J'ai très bien nagé. Comme prévu, le public s'est laissé entraîner. Les sept juges aussi. Sur quatorze notes, j'ai obtenu sept notes parfaites de dix. Mon score de 201,013 points effaçait même la marque mondiale établie par Carolyn Waldo. Je n'étais pas seulement championne mondiale, j'avais battu son record. Pour moi, ce nouveau record signifiait tellement...

Pendant plusieurs années, alors même que Carolyn avait pris sa retraite, alors que j'enlevais des compétitions internationales en portant le titre de championne canadienne, j'avais toujours été comparée à Carolyn: «Carolyn faisait ça comme ceci, Carolyn ne faisait pas cela.»

Après Perth, la différence a semblé être mieux acceptée. Je n'étais pas Carolyn, je ne le serais jamais. J'étais Sylvie et, dans le fond, c'était peut-être suffisant. Dans ma tête, j'ai eu l'impression qu'un nuage s'éloignait. J'étais maintenant championne mondiale, LA meilleure au monde.

Je sortais du stade, la médaille d'or au cou, quand un employé m'a interpellée.

«Are you Sylvie Fréchette? There is someone here for you.»

C'était Sylvain. Son avion s'était arrêté sur tous les petits bouts de terre entre le Canada et l'Australie, et il avait tout manqué. Mais il était là. Il s'est exclamé, a pris ma médaille, puis m'a serrée très fort.

À l'hôtel, j'étais la seule à fêter. Les autres Canadiennes, tant dans le duo qu'en équipe, n'avaient pas encore nagé la finale. Mais troisièmes en duo et deuxièmes en équipe après les préliminaires, elles n'avaient plus d'espoir de victoire. L'écart était trop grand pour qu'elles puissent le combler.

Seule francophone, je n'avais pas voulu m'entraîner avec l'équipe avant le championnat, refusant de m'installer à Calgary pour six mois et de quitter Julie que je considérais comme le meilleur entraîneur du monde. Puisque Julie ne pouvait abandonner le reste du club et m'accompagner à Calgary, je préférais travailler à mon solo, rester près de maman et de ma fa-

mille... Les autres filles, elles, voyaient ça d'un autre œil: je ne m'étais pas sacrifiée comme elles et, pourtant, j'étais la seule à avoir décroché la médaille d'or. C'était plus que suffisant pour être déprimées.

En sortant du restaurant, on a dû affronter une armée de coquerelles. Pouah! Moi qui ai horreur de cela. Sylvain, qu'aucun insecte ne dégoûtait, se moquait gentiment de moi. En fait, les serpents étaient sa seule phobie.

Dans notre chambre, le téléphone ne déroutait plus. Au Québec, on venait de découvrir Sylvie Fréchette, championne mondiale. À CKAC seulement, chaque animateur voulait que je lui parle en direct. Pendant presque toute ma carrière, la nage synchronisée n'avait mérité que quelques entrefilets. Il n'était donc pas question que je refuse. De toute façon, malgré ma petite saute d'humeur en Allemagne, j'aimais bien les journalistes. Ils avaient toujours été gentils pour moi et, dans le fond, ils étaient presque des amis...

Sylvain et moi ne disposions que de quelques jours ensemble au bout du monde. Les entrevues terminées, on a donc décidé de partir en amoureux. Il y avait justement ce havre de paix, Rottnest Island, un îlot qu'on ne peut parcourir qu'à vélo. Pour s'y rendre, un seul moyen: le bateau. Cela peut sembler étrange, mais j'ai horreur des bateaux. Mes quatorze ceintures de sauvetage bien attachées, je me suis mise à pleurer.

«Regarde, regarde là, il suit le bateau.»

Du doigt, Sylvain pointait l'arrière du bateau. C'est alors que je l'ai vu. Un dauphin, mon animal fétiche. Le nez collé à la vitre, à travers mes larmes, j'ai ri, comme une petite fille qui vient d'apercevoir le père Noël... ou encore mieux, Flipper. C'était lui: Flipper. Pendant les quinze minutes qu'a duré la traversée, j'ai pleuré et ri tout à la fois.

L'endroit était magnifique. Malheureusement, la plupart des plages étaient inaccessibles, protégées par une végétation si dense qu'elle formait un véritable mur. On a pourtant fini par trouver. Une petite plage encadrée de magnifiques dunes qu'une éclaircie nous rendait encore plus tentantes. Plus que des dunes, c'étaient des remparts, des murailles. Doux, chaud, le sable coulait comme de la farine entre nos doigts. Tels des enfants, on se

roulait là-dedans, on courait, on escaladait ces murs qui se désagrégeaient sous nos pieds.

Mais les jeux, ça donne soif et on aurait bien pris un verre ou deux. Près du restaurant, une immense pancarte se dressait:

BEWARE OF THE SNAKES!

En lettres un peu plus petites, l'avertissement suivant: «Méfiez-vous des serpents des sables. Évitez surtout de creuser, ce qui les fait sortir. La morsure de ce serpent est mortelle...»

J'ai senti Sylvain défaillir. En une seconde, il a détesté l'Australie. Au lieu de prolonger, après mon départ, son séjour de quelques semaines, tel qu'il l'avait prévu, il devait d'ailleurs quitter le pays à la première occasion. La guerre du Golfe venait d'être déclarée. Sylvain, qui avait un vol de retour plus éprouvant que le mien et qui craignait que la guerre ne vienne chambarder son itinéraire, est reparti.

Quant à Julie, elle tenait à voir des kangourous avant de quitter l'Australie. Peut-on visiter l'Australie sans voir un kangourou? Nous avons loué une auto et sommes parties. Après trois heures et demie de route, nous sommes finalement arrivées à une plage. La mer était déchaînée; malgré tout, quelques *surfers* tentaient de l'affronter.

Sur le chemin du retour, des policiers nous ont arrêtées. Julie allait trop vite. Mais il y avait pire. Elle avait oublié le certificat d'immatriculation. Les policiers répétaient patiemment: «*Too fast! Too fast!*» Julie continuait cependant de les regarder d'un air hébété, en répondant en français qu'elle ne comprenait rien. Elle qui se débrouille fort bien en anglais!

Découragés, les policiers nous ont laissées partir. Sans contravention, sans même un avertissement et sans certificat.

Une heure plus tard, nous rentrions à l'hôtel, sans avoir aperçu le moindre kangourou.

Au retour, j'ai voulu arrêter aux îles Fidji. Ce nom à lui seul évoquait pour moi le paradis terrestre. Les Fidji, c'étaient les îles aux bananes. Mais la plage était brune, l'eau sale, la capitale ressemblait à une ville du tiers-monde. Où étaient donc mon île de carte postale et mes bananiers?

Julie et moi avons choisi une île. Nous pouvions en faire le tour à pied, nous avait-on dit. Pour ne pas nous encombrer, nous

avons laissé certains de nos effets sur la plage. Au bout de dix minutes, Julie m'a regardée: «C'est drôle, c'est comme l'autre côté...»

En voyant nos effets, nous avons compris. En dix minutes, nous avons fait le tour de l'île. Misère!

Au retour à Dorval, ce fut la fête. Des amis, des voisins, des journalistes, tous m'attendaient à la sortie. Dans l'énerverment, je n'avais même pas remarqué: grand-maman Charbonneau n'était pas là. Alitée par une crise d'angine, elle n'avait pu prendre part à la célébration.

Dans le gymnase de mon école primaire Saint-François-Solano, quelques jours plus tard, eut lieu une réception. Sur le mur, on avait dessiné une fille en bikini qui nageait à travers les poissons. Des poissons, il y en avait partout. Chaque groupe d'élèves avait préparé un spectacle. Une petite de première année avait même mis, pour l'occasion, mon tout premier maillot de championnat canadien et ma parure de cheveux.

Mes professeurs, eux, me regardaient avec de grands yeux ronds. Visiblement, ils n'avaient jamais établi le rapport entre leur ancienne élève et la championne de nage synchro. Je riais.

Sollicités par une lettre, les parents avaient réuni 800 dollars que des jumeaux m'ont remis dans une grosse bourse de velours rouge. «Pour m'aider à poursuivre l'entraînement», m'a-t-on expliqué.

À mon retour de Perth, le *Journal de Montréal* avait en effet publié un article qui avait été très remarqué, si j'en juge par ce qui suivit. «Championne et sans le sou», annonçait-on sur toute une page. Les gens ont réagi. Un nettoyeur m'a même offert 10 dollars pour assister à l'ouverture de sa boutique.

Je méritais mon surnom de Boubou plus que jamais quand la sonnerie du téléphone a encore retenti.

Sylvain s'est précipité: «Je vais les prendre, moi, tes appels...»

C'est ainsi qu'il est devenu mon agent.

CHAPITRE XI

Les audaces de Karine

Sylvain était infatigable. Sa carrière de reporter-télé, les Olympiques... car il préparait les Jeux de Barcelone. Pas seulement les miens, les siens aussi, puisqu'on lui avait demandé d'agir à titre d'analyste des épreuves de piste en athlétisme.

Dans ses temps libres (!), il s'occupait de ma carrière, me fixait des rendez-vous, essayait de m'obtenir des commandites. Il s'était même attelé à écrire ma biographie... Ou était-ce celle de Karine?

Karine occupait de plus en plus de place. Parfois, elle et «mon» gérant se heurtaient de front. Et alors, chacun tenait son bout, tirait son côté de la couverture. Mais toujours les deux Boubous intervenaient, et Sylvie et Sylvain réapparaissaient plus amoureux que jamais. Entre deux entraînements, entre deux reportages, c'était la petite promenade au clair de lune, le souper aux chandelles. Moi, je savais à peine faire bouillir un œuf, alors c'était toujours Sylvain qui s'occupait de la bouffe.

Mais non, je me trompe. Il y a eu cette fameuse fois...

J'avais décidé de préparer un poulet. Jamais je n'avais eu le temps de faire à manger, pas même de l'apprendre. Revenue du marché, je considérais le volatile d'un drôle d'air. L'acheter, c'était bien beau, c'était la partie facile, mais maintenant, qu'est-ce que j'allais bien en faire?

J'ai appelé maman. Elle a ri:

«Commence donc par l'enlever de son enveloppe...»

Quand, finalement, le poulet est sorti du four, doré et dodu, je suis allée en courant chercher l'appareil photo et je l'ai immortalisé. Posant fièrement en sa compagnie, Sylvain ouvre une bouche gourmande sur mon trophée.

Entre nos carrières et notre vie d'amoureux, il ne nous restait pas beaucoup de temps pour autre chose. Même maman, je la voyais à la sauvette.

Depuis que j'étais championne canadienne, mes routines avaient gagné en intensité dramatique. Enfin, je commençais à oser m'exprimer. Après tout, j'étais championne, je pouvais prendre de l'assurance. Graduellement, mine de rien, Karine écartait la petite Sylvie, trop gênée à son goût, et prenait la place. Elle se permettait parfois même des audaces qui faisaient avaler de travers les officiels et me faisaient sourire.

C'est ainsi qu'en 1989, je me suis présentée en compétition avec un maillot rose orangé. La couleur était plutôt criarde, voire choquante aux yeux des plus conformistes, mais il y avait plus. Un magnifique éclair zébrait le costume entre les seins. Du tissu transparent! Ils n'avaient pas pensé à cela... Les membres du comité chargé d'approuver les maillots ne savaient trop que faire. Au-dedans, une petite voix me chatouillait.

«Karine, ne me fais pas rire, ce n'est pas le temps.»

Devant les yeux arrondis des juges, je me forçais pour conserver mon air le moins provocateur, le plus angélique. Ils ne devaient voir que Sylvie, surtout pas Karine. Finalement, avec une petite grimace, ils ont accepté. Rien dans les règlements n'interdisait le tissu transparent. L'année suivante, le règlement était amendé.

Par contre, leur réaction à Barcelone m'a fait chaud au cœur. J'ai tout de suite senti que la dentelle leur plaisait. Je suis certaine qu'on en verra souvent à l'avenir. Peut-être même aussi cette ouverture dans le dos, comme une fenêtre entrouverte sur les muscles bien dessinés par la musculation. Mon maillot a toujours constitué une deuxième peau. S'il bougeait d'un quart de pouce, je le faisais reprendre. Ce maillot des Jeux a nécessité plus de cent heures de travail. Avec ce bustier qui a permis de

supprimer les éternelles bretelles, avec la dentelle, cela en faisait beaucoup à digérer en même temps pour les officiels. Cependant, je pense que nous avons gagné notre pari. Ils ont adoré.

Mais comme il a fallu en parcourir du chemin pour arriver à ces Jeux...

La deuxième place à la Coupe du monde, à Paris, loin de démonter Karine, l'avait fouettée. La réaction des journalistes peut-être un peu aussi. Karine devenait de plus en plus audacieuse. Julie, qui s'était toujours plainte de ma gêne, prenait maintenant un malin plaisir à attiser le feu. Entraînée par la vague, je commençais moi aussi à m'amuser ferme.

De la musique nouvel âge, alternative et même *heavy metal*, des rythmes et des sons inédits, j'étais toujours à la recherche de la musique différente. Pendant des soirées entières, Martin, sceptique, reprenait les musiques à ma demande, coupait un bout, en «raboutait» un autre. Parfois, il arrivait avec quelque chose de nouveau. Oui, c'était tellement fou, tellement bizarre, cela plairait sûrement à sa grande sœur. Et cela me plaisait à tout coup.

Je m'amusais à repousser les règlements jusqu'à leurs limites. Je bouleversais les habitudes. Je fus la première à nager sur des paroles en français. Mais, contre toute attente, «Le rêve de Stella Spotlight», de l'opéra-rock *Starmania* a plu aux juges anglophones. «Ça représente bien ta culture», m'avaient-ils fait savoir.

Toutefois, il restait encore beaucoup de barrières à faire tomber. Et de bien plus grosses.

C'est aux Jeux du Commonwealth de 1990 que, pour la première fois, j'ai osé ne pas sourire.

C'était une règle non écrite, mais plus forte encore que n'importe quel règlement officiel: une nageuse de synchro doit sourire. Pour montrer qu'elle aime ça, pour montrer qu'elle s'amuse et surtout, surtout, pour ne pas montrer sa fatigue ni sa souffrance. L'absence de sourire était immanquablement interprétée comme une preuve de faiblesse. Sans sourire, la plupart des nageuses se seraient senties nues. J'avais toujours détesté ce sourire artificiel, ce sourire incontournable même sur la musique la plus théâtrale. Si je n'essayais pas, qui le ferait?

Pour que cela passe, il fallait absolument choisir une musique de circonstance, une musique sur laquelle même une esquisse de sourire aurait semblé inconvenante.

J'ai nagé sur *Amazing Grace*, interprété par Nana Mouskouri. Superbe, poignante, la musique invitait à la ferveur, à l'émotion, mais sûrement pas au sourire.

Pour la première fois de ma vie, là, à Auckland, en Nouvelle-Zélande, mon interprétation d'*Amazing Grace* m'a valu une note parfaite de dix. Pour la première fois aussi, trois juges m'avaient avoir pleuré en me voyant nager. Oui, je pouvais émouvoir, remuer des tripes.

Au lendemain du championnat mondial, on eût dit que Karine était lâchée sans bride. Forte de la couronne de championne, elle était déchaînée, décidée à révolutionner la nage synchronisée. Il n'y avait plus rien pour l'arrêter. Ni la peur du ridicule, ni Julie, et surtout pas moi. D'ailleurs, je m'amusais bien trop pour songer à y mettre un frein.

Pour la première fois, pour la Coupe du monde de 1991 à Bonn, en Allemagne, la Fédération internationale avait décidé de présenter un programme court en plus du programme long. Un peu comme en patinage artistique. D'ailleurs, tout de suite, Julie et moi avons pensé aux Duchesnay, les révolutionnaires du patinage artistique. Un programme court, c'était une invitation à l'originalité.

Nous nous sommes tout de suite entendues: «On va pousser l'artistique au max... Il faut une musique spéciale, un maillot spécial.»

Nous avons vu aux championnats canadiens de gymnastique Stella Humeh présenter une routine au son des tam-tams. Cela nous a donné l'idée.

Nous avons élaboré un canevas, mais il restait à trouver les gestes: «Mets juste la musique et laisse-moi faire. Tu me diras si c'est beau.»

Nos meilleures trouvailles, c'est souvent ainsi qu'elles nous étaient venues, en jouant, en faisant les folles. Je vais dans l'eau, je fais n'importe quoi et là, souvent, l'étincelle jaillit. Un petit mouvement, une mimique...

Nous essayions d'imaginer: des aborigènes autour d'un feu, la démarche courbée, l'air un peu menaçant... Pour l'occasion,



Environ 1974: première équipe de bain Rosemont, entraîneur: Ginette Rupp. Sylvie est la deuxième, à gauche.



Ottawa, juin 1982: l'entraîneur, Julie Sauvé, et Sylvie, championne canadienne junior.





Septembre 1984: des membres de l'équipe CAMO devant Bouddha.
Catherine Paradis, Danielle Bélanger, Nathalie Guay et Nathalie Roy.



Septembre 1984: l'équipe CAMO prenait la pose en costumes de spectacle pour le grand plaisir des touristes de l'hôtel. Chantal Laviolette, Catherine Paradis, Nathalie Guay, Penny et Vicky Vilagos, Martine Labelle, Nathalie Roy, Danielle Bélanger et Sylvie.



Monaco, mai 1985: remise de souvenirs par le prince Albert.



Mai 1986: spectacle de Monaco.
Martine Labelle (la tête sous l'eau) et Nathalie Guay.



Madrid, août 1986: championnat mondial; équipes canadiennes de water-polo et de synchronisme. Sylvie est dans la première rangée, la deuxième à partir de la droite.



1967-68 Équipe Nationale
Marie-France Lemieux, Chantal et Marie-Josée Laviolette,
Sylvie, Nancy Doré, Nancy Bélanger, Nathalie Guay, Nathalie Roy.

Juin 1988: Roma Synchro.





Juin 1988: Roma Synchro.



Juin 1988: Roma Synchro; le duo Nathalie Guay et Sylvie Fréchette gagne la médaille d'or.

je voulais un maillot spécial, très spécial. Seul Frédéric pouvait comprendre. Frédéric était un des concepteurs de la compagnie de maillots. Quand on me voyait arriver avec une de mes idées extravagantes, on m'envoyait inmanquablement à Frédéric. «Il va t'arranger ça.» Et, effectivement, il m'arrangeait ça. Il n'y avait que lui pour concrétiser ce qui n'existait encore que dans mon imagination.

Cette fois encore, il avait compris. Il m'a donc confectionné un maillot brun, avec des feuilles et des fleurs... Sur mon épaule, une «liane» faisait office de bretelle. Quant à mes cheveux, une grande tresse brune sortirait d'un chignon et marquerait à chacun de mes coups de tête les moments forts de la musique. Pour ce qui est du maquillage, j'avais prévu un cerne noir qui ferait ressortir le blanc de mes yeux inquiets et attentifs au moindre bruit de la jungle qui m'entourait.

Fou! Complètement fou! Mais après tout, je nageais le programme long sur le très classique Beethoven, je pouvais bien me permettre quelques fantaisies dans le programme court. À vrai dire, c'était plus amusant, plus stimulant aussi comme défi. De fait, n'importe qui peut nager sur la musique de Beethoven tandis que sur le bruit des tam-tams, c'est autre chose. Et puis, ç'aurait pu être pire. J'avais d'abord songé à allonger le maillot en culotte, mais juste d'un côté et qui se serait terminé par un bord tout effiloché. Je voulais aussi porter un bandeau autour du bras. Mais, craignant que les officiels ne tombent en syncope, nous avons reculé quelque peu. Heureusement!

Quand est venu le temps de présenter la routine aux juges canadiens pour avoir un petit avant-goût des réactions officielles, nous avons eu un doute.

D'une seule voix, les cinq juges ont tranché: «Beurk!»

Mais alors que les juges en perdaient même leurs mots pour décrire ce spectacle innommable, les nageuses étaient, elles, tout aussi unanimes: «Vas-y! C'est fameux.» Elles adoraient.

Julie a finalement tranché: «Pourquoi ne pas essayer de créer? Tu es championne mondiale. Ils vont te respecter!»

En voyant les autres filles s'aligner pour le programme court, Julie a été paralysée. Au milieu de ces petits chignons, de ces brillants, entre le rose bonbon et le vert pâle, j'avais l'air on

ne peut plus déplacé. Tarzan ou, encore pire, Cheetah en pleine cour de Versailles!

Julie n'a rien dit mais n'en a pas moins pensé: «Cette fois, Julie, tu t'es mis le doigt dans l'œil... et jusqu'au coude à part ça. Mais qu'est-ce qui nous a pris?»

Si j'avais alors su ce qui trottait dans la tête de Julie, j'aurais sûrement paniqué. Mais c'est beaucoup plus tard qu'elle me l'a dit. Pour l'instant, sauvagesse au milieu de dames, je ne me sentais pas mal à l'aise, je me trouvais originale, tout simplement.

Quand j'ai sauté à l'eau pour mon exercice d'avant-spectacle, toutes les nageuses sont sorties de la piscine. En terminant, je les ai entendues applaudir. Avec les juges, toutefois, ce fut une autre histoire. N'eût été de ma performance au rythme de ce cher M. Beethoven, j'aurais sans doute perdu le titre. Elle avait failli me coûter bien cher, ma petite expédition dans la jungle.

Déjà, certaines équipes avaient bien tenté d'exploiter un thème, mais l'expérience était restée sans lendemain. Moi, j'étais la championne mondiale. Dans l'esprit des athlètes comme dans celui des entraîneurs et des juges, je pouvais me prévaloir du droit de lancer des modes, des styles. L'année suivante, plusieurs nageuses ont choisi de monter une véritable chorégraphie, avec un thème. Ici et là, on a entendu des tam-tams. Ça m'a fait chaud au cœur. Pour moi, c'était une sorte de compliment.

CHAPITRE XII

Picasso, Dali, Van Gogh et... Shakespeare

Depuis le championnat du monde, nos finances à Sylvain et moi s'étaient quelque peu redressées. J'avais obtenu une petite commandite de D^r Scholl et le gouvernement m'accordait une bourse de 650 dollars par mois. La fortune, quoi!

C'est Sylvain qui l'a déniché: la copropriété de nos rêves. Sur le bord de la rivière, immense, éclairée, avec une grande chambre tout en haut, au troisième étage. Assez grand en tout cas pour qu'on partage un peu l'espace...

Il y avait déjà quelque temps que je le harcelais: Julie en a deux, les jumelles Vilagos aussi, pourquoi pas moi? Justement, la chatte du copain d'Annie venait d'avoir une portée. Deux tout petits chats pour me tenir compagnie?

Sylvain avait horreur des chats. Ses parents, d'ailleurs, possédaient un chat. Or son envie la plus profonde aurait été de faire cuire Ti-Mine au four à micro-ondes.

Jusque-là, il avait prétexté: «On vit dans une garde-robe. C'est bien trop petit...»

Mais maintenant, dans notre nouveau domicile, je pouvais revenir à la charge: «Oh, Boubou! Juste deux petits chats de rien. Je vais m'en occuper.»

Julie, de son côté, donnait elle aussi l'assaut: «Est-ce que tu permets que je lui en offre deux, pour sa fête? Ça lui ferait tellement plaisir!»

Julie adore les animaux. Pendant des années, elle a amené Fafouin à la piscine de temps à autre. Elle devait l'enfermer dans notre vestiaire de crainte qu'il ne saute à l'eau avec nous. Fafouin, c'était un gros berger anglais, tout plein de poils et quelque peu écervelé. Un gros nounours nono! Julie l'aimait comme une folle. Quand Fafouin est mort, heurté par une voiture, Julie a pleuré pendant des semaines. Elle n'était plus elle-même. Elle ne pouvait s'empêcher de manifester son drame à la face du monde. Pourtant, quand elle a divorcé, rien dans son attitude n'a jamais laissé transpirer l'événement. Nous n'avons appris la vérité que trois ans plus tard quand l'une de nous, un peu plus curieuse, s'est inquiétée de ne plus voir son mari.

Sacrée Julie qui nous met souvent dans l'embarras en tentant de dissuader toute fiancée de faire le grand saut, de «s'enchaîner», comme elle dit. Peu importe l'endroit, peu importe que la fiancée soit une pure inconnue, elle se lance dans son discours apocalyptique. Et je suis persuadée que son ex-mari fait la même chose de son côté. Il faut dire que Julie a toujours été et sera toujours mariée avant tout à la nage synchro. Mariée et mère de dizaines de filles qui ne jurent que par elle.

Sylvain et moi nous nous apprêtions donc à déménager dans notre nouveau royaume quand Annie, c'est-à-dire Catherine, est arrivée à la piscine, une boîte dans les bras: «Tiens Karine, c'est pour toi. Choisis les deux que tu préfères.»

En voyant ces petites boules de poil, j'ai compris que Sylvain avait dit oui. «Oh Sylvain!»

Pour l'instant, ils avaient surtout l'air de sortir d'une publicité de Cottonelle, mais on pouvait tout de même deviner un peu à quoi ils ressembleraient.

Parce qu'elle était toute bariolée, j'ai nommé la première Picasso. Quant à l'autre, elle était si drôle. Petite princesse, l'air un peu hautain, mais tellement folle. Il lui arrivait souvent de courir après son ombre et de donner tête première dans le mur. Je venais de voir une exposition du grand maître espagnol. Sa longue moustache, son air noble et dédaigneux, son excentricité,

sa folie même, cela ressemblait tant à ma petite chatte. Je l'ai donc appelée Dali.

Sylvain était catégorique: «Ces chats-là couchent dans le garage.» Pourtant, il s'est bientôt fait prendre à son propre jeu. De temps à autre, je le surprénais à les caresser, à les amuser avec des balles. Il avait alors l'air d'un petit garçon pris en faute.

Un jour, Picasso est disparue. Alors en camp d'entraînement à Montréal, je ne parvenais même plus à penser à la nage. Ma chère Picasso, si affectueuse! Entièrement dégriffée, elle se ferait manger tout rond par un des nombreux animaux sauvages, marmottes ou rats laveurs, qui rôdaient autour de chez nous.

J'errais comme une âme en peine. Picasso! Picasso!

Je me promenais dans le voisinage en pleurant et en agitant des petites boules jouets. Elle accourait toujours au bruit des grelots. Pourquoi ne venait-elle pas?

Sylvain, lui, avait préparé des pancartes qu'il avait affichées partout: «Chat perdu...»

Un soir, il m'a dit: «Viens, on va essayer de la trouver.» En auto, on est allés dans les herbes hautes qui formaient une bande près de la rivière. J'espérais que les yeux de Picasso, éclairés par les phares, brilleraient dans la nuit. Mais non, rien!

En désespoir de cause, j'ai sorti sa nourriture sur le palier. Après tout, comment aurait-elle pu savoir où était sa maison? À côté, j'ai placé sa litière. «Elle va la sentir, j'en suis sûre.» À la piscine, les filles ont ri de moi pendant des mois avec cette histoire. Pourtant, encore aujourd'hui, je suis convaincue que c'est ce qui a fait la différence.

Quand je me suis retournée pour voir si Sylvain me suivait, j'ai vu ma chatte sortir du buisson. Elle avait passé un peu plus de quarante-huit heures dehors. Il lui manquait quelques poils au bout de la queue, mais elle avait tous ses morceaux. Et même quelque chose en plus...

Quelques jours plus tard, je me suis mise à me gratter. Mon ventre, mes jambes, j'étais envahie par les puces. Sylvain riait: «Les puces t'aiment parce que tu as un caractère de chien...»

Après son escapade, Picasso n'a plus jamais été la même. Elle, si affectueuse, est devenue plus sauvage, plus farouche. Ce

qui lui était arrivé pendant ces deux jours, on ne l'a évidemment jamais su. Par la suite, nos chats ont vraiment fait partie de la famille.

Au début de mars 1992, je rentrais d'une compétition en Allemagne, ma grosse valise à la main, quand j'ai entendu Sylvain hurler:

«Vite, ferme la porte!»

J'avais passé des semaines à l'étranger.

«Tu parles d'une façon de m'accueillir.»

La réplique cinglante est restée sur mes lèvres. Deux petites boules de poil descendaient laborieusement l'escalier.

«C'est à qui, ça?»

Sylvain a rougi un peu: «C'était une surprise...»

Je n'en revenais tout simplement pas. «Mais Sylvain... quatre chats! Et toi qui n'aimes pas les chats.

— Maintenant, c'est différent», a-t-il tout simplement répondu.

C'est ainsi que Van Gogh et Shakespeare sont entrés dans notre vie.

L'adoption s'est révélée plus difficile pour Picasso et Dali qui n'avaient visiblement pas l'intention de laisser ces petits intrus prendre leur place. Six heures après leur arrivée, les deux chatons étaient toujours terrés sous le fauteuil. Le vétérinaire m'a rassurée: «Ne t'en fais pas. La hiérarchie va se refaire...» Effectivement, au bout de quelques jours et de quelques coups de griffes, cela s'est tassé.

La tête sous le robinet, Van Gogh, le seul mâle, n'a cessé de montrer pour l'eau un amour suspect. D'ailleurs tous mes chats aiment l'eau. Toujours aussi folle, Dali essaie d'attraper la moindre goutte d'eau tandis que je dois me battre avec les deux autres pour les empêcher de venir prendre une douche avec moi. Quand l'eau coule, inmanquablement, je peux voir leur quatre petits nez collés à la vitre embuée. Pour dire la vérité, il y a des moments où je préfère les garder à vue. Autrement, ils iront peut-être rachever une de mes plantes malades. Pas une ne leur a résisté jusqu'à maintenant. Une plante est-elle soudainement un peu plus faible, ils s'acharnent sur elle sans répit jusqu'à ce qu'elle meure.

Mes chats. Si j'ai parfois l'impression qu'ils sont mes plus fidèles compagnons, il y a des moments où moi-même je leur tordrais volontiers le cou.

Shakespeare surtout ne craint visiblement pas mes envies meurtrières. Je l'ai surnommée ma chatte olympique parce qu'à la chasse aux mouches, elle saute à des hauteurs étonnantes. Mais Shakespeare, c'est aussi ma fouineuse. Un jour, elle a décidé d'explorer la poubelle. Je n'avais pas cru nécessaire d'y mettre un couvercle, persuadée que mes chats étaient bien élevés. Mais la sauce tomate a vite fait disparaître ce vernis de chat de bonne famille. Le museau dans la boîte de conserve, puis bientôt les pattes, Shakespeare a étudié bien consciencieusement tous les secrets de la sauce Catelli.

Je ne l'ai pas vue faire, évidemment. Sylvain non plus. Mais les traces sur la moquette ne laissent aucun doute. Après son exploration-poubelle, Shakespeare avait fait une longue promenade à travers la maison.

Pour ma fête, mon frère Martin m'a offert un cadeau sinon sentimental du moins éminemment pratique: une poubelle avec couvercle.

Mais Shakespeare n'était pas à bout de ressources. Le jour où elle a marché dans les cendres du foyer avant de poursuivre son petit périple à travers l'appartement, elle a réussi à entraîner Dali dans son mauvais coup. Cette chère Shakespeare!

Comment Sylvain a-t-il résisté à l'envie de lui tordre le cou? Comment a-t-il réussi à ne pas la bannir à vie ou encore à ne pas la conduire à la SPCA? Je l'ignore. Je sais seulement que, comme moi, il a pris le torchon et s'est tout simplement mis à nettoyer.

Parfois, leurs petits tours pendables étaient plus drôles. Par exemple ce jour où, inquiète de ne pas me voir arriver à l'aéroport, Julie a appelé à la maison. En raccrochant, elle était dix fois plus inquiète. On avait répondu, mais elle n'avait jamais rien entendu que des petits cris étouffés...

«Karine! Karine! Es-tu là?»

Elle a rappelé, encore et encore, mais sans succès. La ligne était occupée.

En fait, j'étais sur l'autoroute, prise dans un embouteillage du diable. La glace, la neige avaient causé un accident et la

circulation était complètement bloquée. Les juges ontariens, je le savais, nous attendaient à Toronto, les jumelles Vilagos et moi, pour voir notre routine olympique.

La mort dans l'âme, Julie s'est décidée à partir avec Penny et Vicky. Mais que diraient les juges? On leur demandait de venir évaluer notre routine et la soliste n'était même pas là.

Trois vols plus tard, je suis pourtant arrivée. L'estomac creux, fatiguée, les nerfs en boule, j'ai plongé... Les commentaires ont été positifs, heureusement. Ce fut la seule bonne nouvelle de la journée.

Julie restait intriguée. Qui diable avait pu répondre?

Quand je suis arrivée à la maison, le téléphone était décroché. Qui avait bien pu?... Ce n'est que plus tard que j'ai compris. À la sonnerie du téléphone, Picasso s'élançait puis, de la patte, décrochait. Aimait-elle ce bruit, était-elle intriguée ou exaspérée, je n'ai jamais su...

Les commentaires des juges avaient été encourageants, l'important, c'était cela. D'ailleurs, tout allait comme sur des roulettes. Karine était devenue une véritable championne. Depuis la Coupe du monde, les compétitions se succédaient, les victoires aussi.

Bonn, avec Beethoven et la petite incursion dans la jungle, le Liechtenstein, Brno en Tchécoslovaquie, l'Allemagne, le Japon, Rome...

Chaque voyage allait receler son aventure.

Au départ pour Brno, en novembre 1991, je n'étais pas dans mon assiette. Je me sentais faible, pas très en forme.

Dans l'abbaye où nous étions logées, les Vilagos, Julie et moi, je dormais assise, un verre d'eau sur la table de chevet. Cela ne m'empêchait toutefois pas de profiter du voyage et de sympathiser avec les gens certes accueillants.

Comme je parlais un peu allemand, le cuisinier, un charmant bonhomme aux cheveux blancs, nous avait prises en affection. Chaque fois que nous revenions avec une nouvelle victoire, il sortait une bouteille de champagne. Alors que je gagnais les figures, les préliminaires, puis la finale en solo, les jumelles faisaient de même en duo. Et les bouchons continuaient de sauter.

«Santé!»

Nous avons beaucoup trinqué, mais la forme ne revenait pas tout à fait aussi vite que je l'aurais souhaité. Au demeurant, comme nous étions beaucoup plus fortes que nos adversaires, nos célébrations ne risquaient pas de nous nuire et nous ne nous en privions pas. Pour une fois qu'on pouvait se le permettre.

«Santé!»

Ma conscience, déjà endormie par l'accueil chaleureux, la beauté du pays et l'enthousiasme du chef, ne demandait pas mieux que d'être apaisée. L'excuse était d'ailleurs toute trouvée: l'alcool, ça relaxe. Peut-être qu'enfin je pourrais dormir.

C'est au retour seulement que j'ai appris que je souffrais d'une bronchite.

Quand les Japonais nous ont invitées, Julie et moi, nous avons hésité un peu. À quelques mois des Olympiques, c'était risqué de nous aventurer sur le territoire d'une de nos adversaires. Toute petite, à peine un mètre et demi, la soliste japonaise n'en était pas moins étonnamment puissante, bourrée d'énergie et super rapide.

Dans l'eau, quelques étrangères noyées dans un océan de cent cinquante Japonaises. Au *panel*, c'était pire: pas un seul juge étranger, que des Japonais. Dans quel guêpier nous étions-nous fourrées? Surtout que j'avais cette satanée coupure à l'aine qui ne cessait de saigner.

Après les préliminaires, les deux Japonaises se classaient en tête. Ce n'est qu'en finale que j'ai réussi à prendre le dessus. Ouf!

Je devais retrouver les Japonaises à Rome un mois plus tard. Je n'avais alors rien perdu de ma combativité mise à l'épreuve à Tokyo. Amenez-en des Japonaises!

Rome. Ma dernière compétition avant les Jeux.

Jusque-là, nous avons soigneusement caché la routine olympique. De temps à autre, devant les juges canadiens, devant des personnes choisies, je l'exécutais, pour tester, pour savoir... Ces jours-là, nous scrutions les visages. Il n'y avait jamais beaucoup de monde alors à la piscine, mais si une personne nous était inconnue, nous vérifiions son identité.

Lors de chaque compétition aux États-Unis ou dans l'Ouest, nous avons nos espions. Nos adversaires, évidemment, faisaient

de même. Alors pas question de laisser transpirer le moindre indice. En compétition officielle, je nageais donc ma routine de championnat du monde tandis qu'à l'entraînement, je bûchais sur la musique de Vangelis.

Mais les Olympiques étaient proches. Il était temps de faire une tentative. S'il y avait des corrections à apporter, il valait mieux le savoir au plus tôt.

Bon Dieu! Ce n'était pas possible! Installée sur le bord de la piscine, j'ai tout de suite su que quelque chose clochait. La musique était trop rapide, bien trop rapide...

Mais pas question de me plaindre. Quand la musique commence, une nageuse n'a plus qu'une possibilité: nager, et du mieux qu'elle peut.

J'ai nagé. Quand je revenais à la surface de l'eau, je n'avais même pas le temps de prendre la bouffée d'air prévue, il me fallait aussitôt replonger. Quant à Vangelis, on aurait dit une musique de bande dessinée.

Ce que j'ai pu en arracher. J'étais en train de mourir.

Quand, finalement ce fut terminé, les Italiens, en s'excusant, m'ont expliqué que la cassette avait roulé onze secondes de moins que d'habitude. Ce que onze petites secondes peuvent signifier parfois. Puis, gentiment, ils m'ont offert de recommencer.

«Êtes-vous fous? Vous voulez me tuer?»

Ma performance, de toute façon, était suffisante pour m'assurer la victoire.

Pourquoi alors, en quittant Rome avec la médaille d'or au cou, ai-je écrit dans mon journal: «Adieu Rome. Qui sait, c'est peut-être la dernière fois dans ma vie que je gagne une compétition...»

Jusque-là, la perspective des Olympiques ne m'avait pas tracassée outre mesure. Karine avait une immense confiance en ses moyens, elle était championne du monde, invaincue depuis trois ans, que pouvait-il donc lui arriver? Que pouvait-il donc m'arriver?

C'est à Rome que j'ai réalisé que, justement, il pouvait m'arriver bien des choses. Le train d'enfer de la cassette m'avait en ce sens fiché une belle frousse. Oui, il pouvait m'arriver quelque

chose d'épouvantable. Comme à la patineuse de vitesse Sylvie Daigle qui a heurté la lame d'une adversaire une seule fois dans sa carrière et qui a chuté. Il a fallu que ce soit aux Jeux. Comme à Kurt Browning aussi. Blessé, le champion mondial de 1989 à 1991 n'a été que l'ombre de lui-même aux Olympiques de 1992 et n'a pu faire mieux qu'une sixième place. En y pensant, et j'y pensais de plus en plus, j'étais bouleversée. Tous les scénarios d'horreur, je les imaginais: la blessure grave, évidemment, mais aussi le ruban de ma cassette qui se tortille, une musique qui roule trop vite comme à Rome, mon pince-nez que je perds...

Tous les cauchemars, je les ai déroulés *ad nauseam* dans mon esprit endormi ou éveillé. Tous, sauf ce qui s'est vraiment passé...

Mais avant de sombrer dans le cauchemar, il me restait encore de beaux rêves à vivre.

CHAPITRE XIII

Bonne fête, Boubou

Dans les dernières années, je n'avais jamais pu célébrer mon anniversaire avec les miens. Il y avait toujours une compétition, un camp d'entraînement. Julie m'invitait au restaurant pour l'occasion, et les filles me chantaient «Bonne fête» autour d'un petit gâteau offert par l'établissement. Cette année olympique ne faisait évidemment pas exception. C'était l'année de mes vingt-cinq ans, un quart de siècle comme on dit, et ce 27 juin, je le passerais au gros soleil, dans une piscine de Porto-Rico, à travailler ma routine olympique de Barcelone.

On était à la fin de mai ou au début de juin et, dans quelques jours, je partais pour Rome. Puis, après une petite escale de trois jours à la maison, je repartais pour Porto-Rico. Nous venions tout juste de donner un spectacle à CAMO, le dernier avant les Jeux. C'était dimanche, c'était congé, un de mes derniers, et j'avais bien l'intention d'en profiter. Sylvain d'ailleurs semblait du même avis: «On va paresser. On va rester au lit.»

Mais j'ai eu faim. Juste un petit bol de céréales, cela ferait du bien. J'allais me lever quand Sylvain s'est précipité: «Je vais aller te préparer un petit quelque chose.» En descendant, il a fermé la porte qui nous permettait de voir l'étage du dessous.

Je le trouvais bien étrange, mon amoureux. Mais il faisait tellement chaud et j'étais tellement bien, étendue sur le lit. Il n'y

avait que ce son métallique de la radio que Sylvain avait mis quasiment au maximum et qui me donnait un peu sur les nerfs. Mais j'étais bien trop paresseuse pour bouger. Alors tant pis pour la radio!

«J'ai enfermé les chats pour qu'on soit plus tranquilles. Ils sont tellement excités.»

Ils n'étaient pourtant pas bien gênants, mes chats. Enfin pas ce jour-là...

«Ce que tu peux être impatient avec eux, Sylvain. Que vas-tu faire quand je serai partie?»

On était bien, allongés comme ça, à ne rien faire. Soudain, j'ai entendu un petit bruit, comme un sac qu'on froisse. Ce n'est rien, juste un des chats, ai-je d'abord pensé. Mais non! Sylvain les a enfermés dans le garage...

«Sylvain, il y a quelqu'un, c'est un voleur.»

Sans réfléchir, je me suis précipitée. Je descendais l'escalier en jaquette avec Sylvain qui me talonnait torse nu quand je les ai vus.

Ils étaient bien trente ou quarante rassemblés dans l'appartement et achevant d'accrocher l'un un ballon, l'autre une guirlande. Ils étaient tous là, les Fréchette, les Charbonneau et toute la famille de Sylvain.

«Bonne fête, Boubou!»

Ma tante Nicole avait lancé l'idée. Avant mon départ, pourquoi ne pas organiser une surprise-party? Cela tombait bien, ma fête approchait justement. Quand Sylvain lui a suggéré une date, ma tante Nicole a aussitôt proposé de tout coordonner. Il restait toutefois à Sylvain une tâche bien délicate: me tenir occupée pour que je ne me doute de rien. Ce n'était sûrement pas pour lui déplaire. Sylvain avait toujours aimé organiser les choses et les gens. Le plus souvent, comme ce jour-là, alors que je regardais la banderole et les ballons, je trouvais cela merveilleux. Mais à d'autres moments, je grinçais un peu des dents. Par exemple, l'histoire de ce film avec maman. Elle lui avait toujours dit: «Sylvain, il n'est pas question de me filmer sur vidéo.»

Depuis quelque temps, Sylvain avait entrepris de réaliser de courts films sur les espoirs olympiques. Ces films de quelques minutes étaient diffusés le plus souvent dans le cadre des nouvelles. Dans mon cas, il bénéficiait d'une plus grande marge de

manœuvre. Comme l'émission était commanditée, il disposait de trente bonnes minutes pour parler de moi. Son film sur moi, il voulait qu'il soit, bien entendu, le plus beau, le plus complet, le plus touchant. Il partait d'ailleurs avec une longueur d'avance. Ma mère lui avait fourni des vieux films où on me voyait, enfant, en train de jouer avec l'eau du bain et même dans les bras de mon père.

Son ambition, maintenant, c'était que maman devienne une des vedettes du film. Mais elle lui tenait tête.

Émoustillé par cette résistance, il tenait plus que jamais à arriver à ses fins. Maman était et avait toujours été si importante pour moi, j'aurais bien aimé moi aussi la voir dans le film. J'ai donc accepté d'être complice...

Allongée sur le lit de maman, je l'interviewais. Sylvain, lui, faisait semblant de tester la caméra. Tout en me caressant les cheveux, comme à son habitude, elle répondait doucement. Des confidences soufflées dans un chuchotement.

«Est-ce que ça va te faire de la peine quand je vais prendre ma retraite?

— J'ai hâte. Enfin, tu vas pouvoir vivre...»

Pauvre maman!

Quand elle s'en est rendu compte, quand elle a su qu'on l'avait ainsi manipulée, elle s'est sentie trahie. Sa déception me faisait mal.

Toutefois en voyant le résultat, elle a été fière. Si elle avait été au courant, jamais ce n'aurait pu être aussi bon, et elle le réalisait bien. Mais son petit pincement au cœur, elle l'a gardé.

Souvent, les initiatives de Sylvain provoquaient ce genre de réactions ambivalentes. Cher Sylvain, à la fois si adorable et si exaspérant.

Un matin, il est rentré à la maison le sourire aux lèvres. Ce fameux sourire d'un gars qui vient d'en passer «une p'tite vite» à quelqu'un...

«As-tu lu le journal aujourd'hui?»

Non, je ne l'avais pas encore lu.

Dans cette édition du journal, on parlait de Sylvain. De son passage du sport à la politique, car il se présentait comme conseiller municipal dans Hochelaga-Maisonneuve.

«Wow, Sylvain! C'est superbe.»

Soudain, j'ai eu le souffle coupé. Ce n'était pas possible. Non, pas ça!

Dans le journal, il annonçait à l'humanité tout entière qu'il était amoureux comme un fou et qu'il voulait m'épouser...

«Sylvain, combien de lecteurs ont lu le journal avant moi ce matin?»

La demande en mariage, je ne l'imaginai pas tout à fait comme cela. Tandis que je souriais, une partie de moi grimaçait. Cette partie-là, c'était la vraie Sylvie, la petite Sylvie, timide, réservée, qui aurait tant voulu garder sa relation secrète, la couvrir en cachette, comme un trésor, alors que Sylvain tenait à le crier sur tous les toits. Mais là, vraiment, c'était le comble. La demande en mariage, je l'aurais voulue romantique, enveloppée de ouate, pas de papier journal...

Hourrah! avait envie de dire une petite partie de moi. Et puis non, merde alors! répliquait l'autre. Sylvain, tu n'as vraiment pas d'allure. Comment peux-tu faire des choses comme cela?

Finalement, on s'est fiancés. On devait même se marier en septembre 1991. Ma robe était choisie, la liste des invités dressée, on ne voulait pas de fleurs, des ballons plutôt, c'est plus drôle. Marie-Denise Pelletier, la fille d'une voisine de Rosemont, une grande amie de ma grand-mère Fréchette, devait chanter ce jour-là. Elle et moi, nous nous étions revues un jour, en plein gala de *La Presse*, et nous avions tout de suite sympathisé.

Mais la pression s'accumulait. La Coupe du monde de Bonn approchait en même temps que le mariage, juste au retour de Bonn. Au loin, mais pas si loin tout de même, se profilaient les Jeux. Je regardais mon horaire et, aussitôt, j'éclatais en sanglots. Comment ferait-on pour arriver à temps? Je ne parvenais plus à dormir, j'avais l'impression d'étouffer, mais cette fois, je n'étais même pas dans l'eau.

Finalement, une compétition pré-olympique qui s'est ajoutée à la dernière minute a donné le coup de grâce à notre folie. La logique a repris le dessus. Il valait mieux laisser passer les Jeux, ceux de Sylvain comme commentateur, les miens comme athlète. De toute façon, on n'aurait même pas eu le temps de partir en voyage de nocces. Et puis, on aurait toute la vie pour s'aimer...

On a choisi une nouvelle date: le 26 juin 1993.

En ce jour de surprise-party, rien ne venait toutefois altérer ma bonne humeur. Cette fête, pour moi qui n'en avais pour ainsi dire jamais eu avec ma famille, c'était tout simplement merveilleux! Quelle idée magnifique! Il n'y avait que ma famille pour penser à cela!

Mon oncle a lu un discours touchant. Les Charbonneau, qui ont toujours eu la larme facile, s'essuyaient discrètement les yeux. La magie du chalet, tout ce bonheur d'être ensemble qu'on y ressentait, semblait s'être transportée chez nous, dans notre appartement.

Des jeux ont été organisés, et même un concours de *putting* au milieu du salon. Ceux qui réussissaient un trou d'un coup recevaient des t-shirts. Pendant toute ma jeunesse, maman avait fait cela. Elle organisait des jeux pour les enfants du voisinage et donnait un chapeau, un «bolo», un yo-yo au gagnant. Pour les petits voisins, une visite chez nous, c'était comme une journée au carnaval.

Pour la surprise-party, si le principe était le même, les prix avaient changé quelque peu. Parfois, les vainqueurs recevaient même un des grands prix: un pot Brita.

Brita... Je dois dire qu'à titre d'agent, Sylvain n'était pas inactif. Il s'occupait de mon agenda, héritant ainsi de la difficile tâche de refuser certaines invitations. Moi, j'en étais incapable. Si l'autre insistait le moins, je réussissais, Dieu sait comment, à me trouver en trois endroits en même temps. Ici et là, il m'avait aussi déniché des commandites. Dans un cas à tout le moins, la tâche a été aisée:

«Sylvie, j'ai reçu un appel de National, la firme de relations publiques. Quelqu'un voudrait te commanditer.»

C'était en 1991 peu après l'article sur la pauvre championne sans le sou et, depuis l'histoire du nettoyeur, je me méfiais un peu. D'ailleurs, comme la quasi-totalité des Québécois, le nom de Brita ne me disait rien. Je ne voulais tout de même pas m'associer à n'importe quel produit.

Or le montant était alléchant. On ne perdrait rien à rencontrer Daniel Lamarre chez National. Daniel Lamarre, qui avait songé à moi, était responsable du dossier de Brita. Après l'avoir

rencontré, Sylvain a tout simplement dit: «OK, il est correct.» Restait à savoir ce qu'on pouvait penser de Brita.

J'ai fait mener une petite enquête. Le produit, un filtre à eau, avait une bonne réputation. Le montant annuel me permettrait d'éponger mes dettes. Je devais de l'argent à tout le monde. À maman, à Sylvain parfois obligé de payer seul le loyer. De plus, mon auto, un vieux tacot déjà accidenté que j'avais acheté pour une chanson, ne fonctionnait plus. Et je n'avais même plus l'argent pour payer le jeune garçon du coin qui me la réparait à rabais.

J'ai rencontré M. Moss Kodey, le président de Brita. «J'ai besoin d'un moteur au Québec. Mon produit n'est pas connu ici.»

Tout de suite, j'ai aimé cet homme. C'était un homme vrai, avec les valeurs à la bonne place.

«Je veux que tu te rendes aux Jeux. Si tu as besoin de quelque chose...»

J'ai payé mes dettes et il m'est resté de l'argent. À ma fête, il m'a toujours envoyé une carte, un bouquet de fleurs. Je pense qu'il n'a jamais réclamé plus de cinq jours par année de mon temps. J'imagine que, dans un sens, j'étais sa bonne œuvre à lui...

Le côté heureux de la vie de championne. Mais il y avait aussi des moments plus ingrats. Ainsi cet article où un journaliste, surpris de ne pas me voir à une conférence de presse, m'avait sérieusement éraflée. Maintenant que j'étais championne du monde, écrivait-il, je boudais les conférences de presse, je me prenais pour une autre... En lisant cela, je me suis mise en colère. La conférence, j'en avais été informée à la dernière minute, j'avais un entraînement et, alors même qu'elle battait son plein, une autre entrevue. Avec une journaliste de son propre quotidien. Il s'est excusé. Il reste que jamais plus je n'ai pu lui parler avec la même confiance.

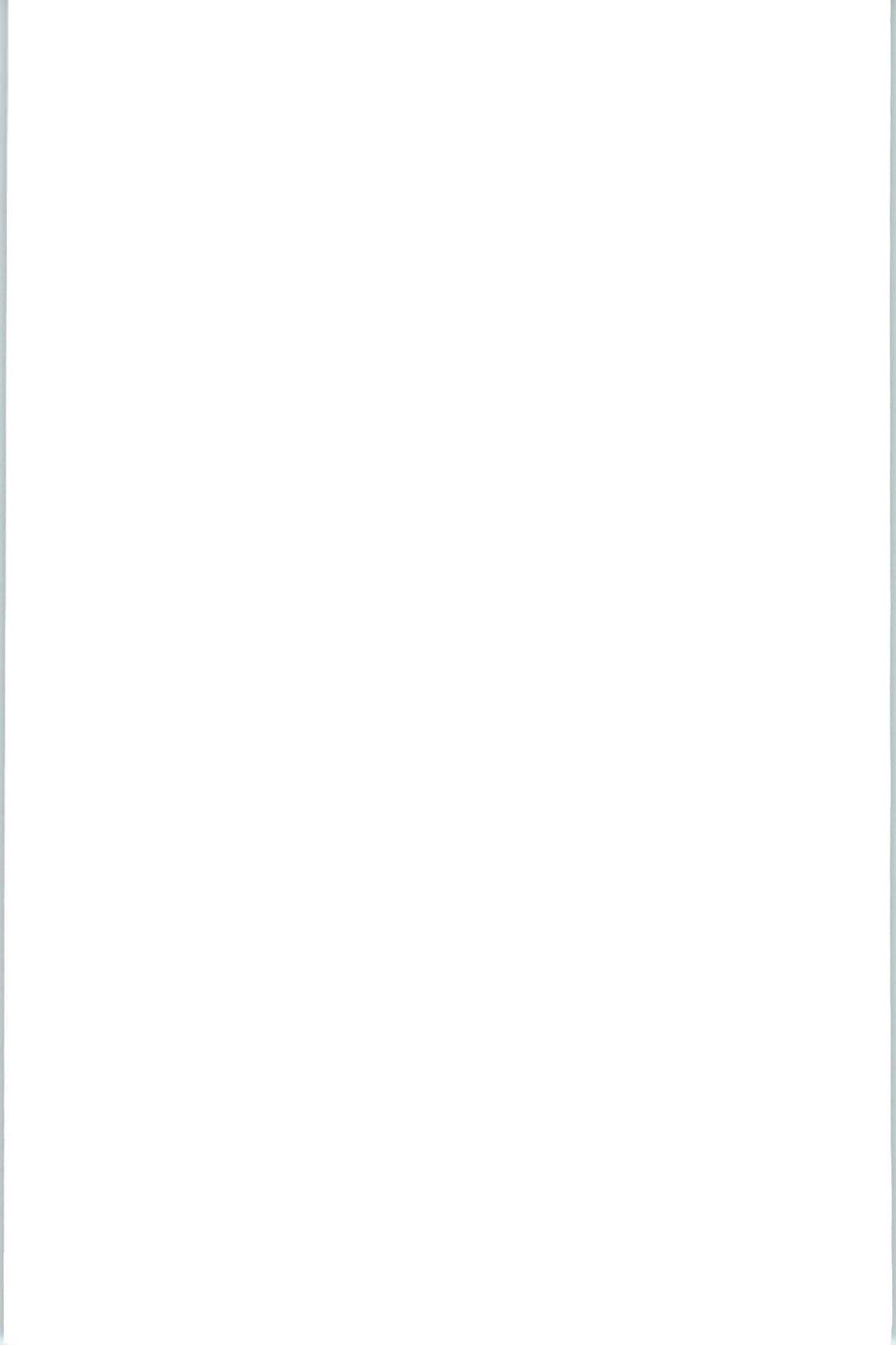
Mais je suis bien loin de mon anniversaire. En ce jour de surprise-party, Sylvain avait donc décidé de remettre quelques pots Brita. Comme premiers prix.

Il ne manquait que grand-père. C'est étrange. Encore aujourd'hui, je le sens tellement présent que, parfois, j'ai l'impression que je pourrais le toucher. Je sais que je ne suis pas la seule

à éprouver cette impression. Impossible d'aller dans une seule maison du clan Charbonneau sans voir une photo de grand-père et de mon cousin Jean-François. Pour nous, ils seront toujours là.

Oui, grand-père aurait bien aimé cette journée. Le plus merveilleux là-dedans, ce fut la délicatesse de tous ces gens venus me fêter et me souhaiter bonne chance. Ils avaient tout apporté, le buffet, les plats, les couverts, les tables, les chaises. Et ils sont repartis avec tout leur attirail, laissant notre logement aussi propre qu'un sou neuf, comme si rien ne s'y était jamais passé.

Si seulement j'avais su combien j'allais bientôt avoir besoin d'eux... Tellement, tellement besoin d'eux...



CHAPITRE XIV

Non!

Samedi 18 juillet 1992. Ce matin-là, il fallait se presser. D'ailleurs depuis quelque temps, on était toujours pressés. Mais ce jour-là, c'était pire. Sylvain partait le soir même pour Barcelone. Quant à moi, j'avais mal dormi et j'étais tendue. Je devais aller présenter ma routine à la juge canadienne désignée pour les Jeux, ce qui me rendait nerveuse. Ensuite après l'entraînement et la musculation, j'avais une séance de photos au journal *The Gazette*. Heureusement, la veille, Sylvain et moi avons eu un petit moment de tranquillité.

À mon retour de la présentation de l'équipe olympique à Toronto le vendredi après-midi, on avait décidé de se payer un petit souper au resto. En tête-à-tête. Notre dernier avant les Jeux, car plus tard, il faudrait courir... Et toute cette précipitation ne servirait qu'à nous plonger encore plus sûrement dans le grand tourbillon olympique. Déjà, on était fébriles, tendus. Après dix-huit ans de travail, pour moi, c'était l'aboutissement: les Jeux olympiques. J'étais angoissée et j'imagine que Sylvain, qui aurait aimé vivre les Jeux en tant qu'athlète mais qui avait tout de même la chance d'y aller en tant que commentateur, avait lui aussi la gorge serrée. Ces Jeux-là, c'étaient nos Jeux. Un gros coup à donner encore, quinze jours de folie, sans doute les plus excitants et les plus fatigants de notre vie, puis on pourrait enfin vivre comme un petit couple ordinaire.

En se levant le samedi matin, Sylvain ne semblait pas vraiment être dans son assiette. De temps à autre il traversait des moments d'inertie totale, comme s'il passait soudainement au neutre. Alors, il fixait le plafond, le mur, complètement indifférent à ce qui l'entourait. Il faisait le vide, littéralement, pendant des heures, des jours même, parfois. Quand il en ressortait, il était toujours plus énergique, plus dynamique que jamais. Une bombe! Il aurait alors soulevé des montagnes.

Je crois que comme la musique qui dénouait toujours mes muscles tendus, c'était sa façon à lui de se relaxer.

En partant je lui ai dit:

«Je vais essayer de faire vite. On va se revoir cet après-midi. On jamera un peu avant que je te reconduise à l'aéroport.»

Qu'il ne m'ait pas répondu ne m'a pas vraiment surprise.

L'entraînement, le journal, le trajet à toute vitesse d'un endroit à l'autre, je n'avais pas la tête à ça. J'étais fatiguée et j'avais hâte d'en finir et de revenir à la maison. Je voulais partager avec lui quelques minutes tranquilles avant son départ. La séance de photos au journal, je l'ai d'ailleurs expédiée. Mais enfin, tout était terminé, je revenais à la maison.

En poussant la porte, l'odeur m'a prise au nez et à la gorge.

Sylvain!

Le moteur de l'auto tourne. Sylvain est dans le garage. Il faut que je le trouve. Oh, mon Dieu, Sylvain! Non!

L'odeur poussée par le tuyau d'échappement était absolument écœurante. Mais Sylvain n'était pas dans la voiture. Avant de m'élancer dans l'escalier, je n'ai même pas songé à couper le contact.

«Sylvain, où es-tu?»

Affolée, je suis montée en trébuchant et en pleurant. Au rez-de-chaussée, puis à l'étage. L'odeur me donnait des haut-le-cœur et je ne pouvais m'empêcher de vomir. Vite, vite!

Je l'ai finalement trouvé. Tout en haut. Il était couché sur le lit, les pieds sur l'oreiller et la tête au pied. Ses bras pendaient.

«Sylvain, Sylvain, réveille-toi!»

Son dos trop blanc était marqué de grosses plaques noires et bleues. Sa figure baignait dans le liquide qui s'était écoulé de sa bouche.

Il ne répondait pas, ne réagissait pas.

«Sylvain, réponds-moi!»

J'ai voulu le secouer. Et alors, j'ai eu un choc. La texture de sa peau, cette froideur... tout me semblait soudainement irréel. Je n'ai pas compris tout de suite. Mais j'ai su que j'avais besoin d'aide.

L'urgence. Il faut appeler le 911.

Mon nom, mon adresse. Qui était le monsieur blessé... J'en voulais à la téléphoniste de prendre tout ce temps. Mais qu'est-ce que vous attendez pour nous aider?

Elle m'a finalement passé un médecin.

Avant de téléphoner, je n'avais même pas songé à ouvrir une fenêtre. Le médecin de l'urgence n'y a pas pensé non plus. «Retournez-le, qu'il me répétait sans cesse, essayez de prendre son pouls.»

Son pouls! Sans trop savoir pourquoi, je l'ai trouvé horriblement con et je me suis mise à sacrer, moi qui n'ai jamais sacré de ma vie. Si j'avais pu, je l'aurais giflé. Son pouls! Mais c'était ridicule... Ce que j'avais touché n'avait plus rien de vivant.

C'est alors que j'ai compris. Je crois que j'ai hurlé: «Son pouls? Mais il est bleu et raide. Vous ne comprenez pas? Il est mort! Il est mort!»

Il insistait: «Essayez de le ranimer!»

— Mais je ne suis même pas capable de le retourner. Je ne suis pas capable, pas capable...»

Quand j'ai repris conscience, j'étais étendue sur le gazon devant la maison. Les ambulanciers et les policiers étaient là.

Plus tard, quelqu'un m'a expliqué que j'étais en état de choc, que les préposés du 911 devaient tout faire pour me garder au téléphone. Mais à ce moment-là, je trouvais tout le monde si ridiculement bête, si inutile.

Une voisine est arrivée en courant:

«Est-ce qu'il est mort? Est-ce qu'il est mort?»

Je l'ai frappée.

À l'intérieur, les policiers et les ambulanciers s'activaient. Je me suis précipitée.

«Ne touchez pas à ça. Ce sont NOS affaires. Ce sont SES affaires.»

Je ne voulais pas répondre à toutes leurs questions.

«Je veux juste être avec lui. Lâchez-moi. Ne me touchez pas!»

Ces détails, ils me reviennent comme des *flashes* au milieu de mes cauchemars. À Barcelone, les gens ont fait de véritables acrobaties pour éviter de m'en parler. Si seulement ils savaient. Je ne peux arrêter d'y penser. Nuit et jour, endormie et éveillée, je revis le même cauchemar. Est-ce que je vais me réveiller un jour?

Policiers, ambulanciers, je les regardais tous s'agiter dans ma maison.

«Mais faites quelque chose!»

C'était trop tard, et je le savais bien. Doucement, un policier m'a suggéré:

«Vous pouvez peut-être appeler quelqu'un?»

Maman! Ce jour-là, elle était chez Jean-Pierre. Heureusement, c'est lui qui a répondu:

«Ne pose pas de questions. Viens tout de suite chez moi avec maman.»

Dehors, les policiers avaient bloqué la rue. Les voisins s'étaient déjà amassés devant la maison. La plupart étaient beaucoup plus âgés que Sylvain et moi. Pour eux, nous étions le petit couple d'amoureux, le petit couple modèle. Eux non plus ne comprenaient pas. Comment une telle chose avait-elle pu se produire. Sylvain, pourquoi? POURQUOI?

Si seulement je n'étais pas sortie ce matin... Mais pourquoi ne serais-je pas sortie?

C'est ma faute, j'aurais dû savoir...

Maman! Elle ne pourra pas arriver jusqu'ici. Avec les policiers qui empêchent les gens de passer... Je me suis postée à la fenêtre. Il fallait que maman passe, il fallait que je réussisse à la faire passer. J'essayais de me concentrer sur cette idée, mais en vain.

Les Lake! Il faut que quelqu'un les avertisse, Sylvain est leur fils.

Comment peut-on annoncer à des gens que leur fils est mort? Comment pouvais-je leur dire que je n'avais rien fait pour l'empêcher de s'enlever la vie?

J'ai appelé sa sœur Josée. Elle est forte, elle serait capable de parler à ses parents...

Il paraît que j'ai aussi appelé Julie, mais je ne m'en souviens pas. Il y a encore tellement de trous dans ma mémoire.

Pour ne pas entraîner les chats avec lui, Sylvain les avait fait sortir sur le balcon. Sur la table extérieure, il avait même installé un toit en toile pour les protéger de la pluie. Sylvain! Je savais bien que tu les aimais, mes chats! Sur la table de chevet, il avait déposé ma bague de championnat du monde de 1986 que j'avais toujours trouvée trop massive et qu'il avait accepté de porter. En la lui donnant, je m'étais dit: «Il a été athlète, lui aussi, il va comprendre que je lui offre une partie de moi-même.» Depuis, il ne l'avait jamais enlevée...

Encore aujourd'hui, je ne sais pas exactement dans quel ordre les choses se sont déroulées. Dans certains cas, j'ignore même si je m'en souviens vraiment ou si on me l'a raconté.

Tout ce que je me rappelle de façon certaine, c'est le sentiment d'horreur et de désespoir que j'ai ressenti. J'ai vu la civière partir en laissant deux traces parallèles sur le tapis. Ces traces, j'ai l'impression qu'elles m'ont enfermée à tout jamais dans mon cauchemar.

«Maman, emmène-moi d'ici!»

Bientôt, les journalistes seraient au courant. Ils voudraient savoir, me parler.

Maman m'a amenée chez Jean-Pierre. Personne à part nos proches ne connaissait l'existence de Jean-Pierre. Pour l'instant, c'était le refuge idéal.

Mais avant tout, il me fallait absolument voir les Lake, leur parler. M. Lake et Reggie, le mari de Josée, étaient venus à l'appartement, mais tous les autres, sa mère, sa sœur, son frère Jocelyn, étaient restés à la maison familiale. Je voulais les voir. Jean-Pierre a amené deux chats. Maman et moi, nous avons pris les deux autres et nous sommes parties dans ma voiture. Comme maman ne sait pas conduire une automobile à commande manuelle, j'ai dû prendre le volant. Dans mon état, c'était complètement fou...

Un silence épouvantable régnait chez les Lake. Le choc initial, ils l'avaient déjà vécu au téléphone. Ne restait maintenant

que ce terrible abattement qui aurait pu passer, à première vue, pour du calme. Littéralement atterrés, ils trouvaient à peine le moyen de parler.

Dans ma famille, la nouvelle s'était vite répandue. À notre arrivée chez Jean-Pierre, tout le monde nous attendait.

Martin! Jusque-là, je n'avais pas réalisé que mon petit frère était devenu si grand, si solide. Ses bras se sont refermés sur moi: «Je vais toujours être là pour toi.»

Grand-maman était revenue du chalet. Elle ne m'a rien dit, mais j'ai vu dans ses yeux, j'ai su qu'elle comprenait car elle aussi avait découvert son homme mort. En fait, de toutes les personnes ici qui pleuraient avec moi, elle était peut-être la seule à deviner exactement chacune des pensées qui se bousculaient dans mon esprit.

... C'est ma faute. Si seulement j'avais été avec lui...

Pourquoi est-ce arrivé? Pourquoi cela? Pourquoi maintenant?

J'aurais le goût de t'étriper, Sylvain Lake. Comment as-tu pu nous faire cela, comment as-tu pu me faire cela, à moi? Je t'aime...

C'est ma faute, c'est ma faute....

Par-dessus tout, cet intolérable sentiment de culpabilité, cette impression qu'on aurait pu changer le destin si seulement on avait agi autrement.

J'ai entendu dire que la mère de Sylvain a trouvé cette explication à la mort de son fils: «Sylvain souffrait du mal de vivre.» C'est sans doute ce que j'ai entendu de plus juste dans tout ce qui a été dit sur la décision de Sylvain.

Chez Jean-Pierre, on empilait des journaux que je refusais de lire. Je ne voulais pas savoir ce qu'on disait, mais je désirais qu'on les garde; je les lirais plus tard, après les Jeux. J'ignorais alors que, quelques heures après sa mort, on avait appris à des milliers d'étrangers qui ne le connaissaient pas que, voilà plusieurs années, Sylvain avait essayé de se suicider. Oh! Sylvain! Qui a bien pu leur dire? Qui?

Sylvain n'aurait pas voulu que les gens le sachent, j'en étais persuadée. Quant à moi, cette pensée, loin de me soulager, me culpabilisait encore plus. J'aurais dû deviner, j'aurais dû savoir combien il souffrait, prévenir le pire... Au lieu de cela, je croyais

tout simplement qu'avec moi, il était bien, que ma seule présence lui suffisait, que nos petits différends ne comptaient pour rien devant la force de notre amour. Espèce de prétentieuse!

J'avais l'impression que Sylvain m'avait entraînée avec lui; même l'odeur infecte sortie du tuyau d'échappement, je continuais à la sentir. J'essayais de regarder les émissions de télévision les plus insipides pour repousser le cauchemar: en vain.

Au beau milieu de la retransmission d'un tournoi de golf américain, entre le huitième et le neuvième trous, il revenait me hanter: «Nous interrompons cette émission pour annoncer que Sylvain Lake, le compagnon de vie de la championne de nage synchronisée Sylvie Fréchette...»

Je cherchais à m'entourer de gens que j'aime et qui m'aiment, pour me protéger, pour me faire comme un cocon dans lequel je pourrais me réfugier. Ma famille, celle de Sylvain, Julie, les filles de la synchro... D'avoir beaucoup de personnes autour de moi m'empêchait de penser.

Comme bien d'autres, Nathalie Audet est venue me voir. Je l'avais appelée à 6 h 30 le dimanche matin; je ne voulais pas qu'elle apprenne la nouvelle par les journaux. Plus tard, elle m'a raconté ce qui s'est passé quand elle m'a rendu visite. Pendant sa grossesse, elle était venue se «sauter la bedaine» avec moi. Avec elle, je réussissais toujours à parler d'autre chose que de synchro. Souvent, on parlait de Sylvain. Nathalie avait accouché depuis quelque temps mais, à cause des compétitions, de l'entraînement, des entrevues, je n'avais pas encore eu le temps de voir son fils.

Accompagnée de son mari Donald et du bébé, Nathalie est venue chez Jean-Pierre. Elle ne savait trop que dire. Donald a alors pris le bébé et me l'a placé entre les bras. J'ai juste fait «Ahhh!» et le monde s'est soudainement remis à tourner plus normalement. La glace était brisée.

De cet épisode comme de bien d'autres, je ne me souviens pas... J'ai l'impression qu'il reste encore de grands blancs, mais je ne suis pas certaine de souhaiter vraiment retrouver ces pans manquants.

J'étais un peu mal à l'aise. Pauvre Jean-Pierre que j'envahissais avec ma famille, mes amis et mes chats. Quand on songe

qu'il est allergique aux chats... Plus tard ce dimanche matin, j'avais aussi appelé Luc. Il m'avait aidée quand j'avais été écartée des Jeux de 88. Pour moi, il était plus qu'un psychologue sportif, il était aussi un ami. Comme d'habitude, il m'a écoutée, puis tout doucement, il m'a demandé:

«Qu'est-ce que tu fais avec les Jeux?

— Les Jeux? Quels Jeux?

— Les Jeux olympiques.

— Quels Jeux olympiques?»

Enfermée dans ma peine, plongée dans mon cauchemar, je les avais complètement oubliés. J'avais oublié que je n'étais pas seulement Sylvie, mais aussi Karine.

Qu'est-ce que je vais faire?

Karine m'a botté le derrière: «Secoue-toi ma grande. Il ne te reste rien... que les Jeux. Tu pleureras après. Tu as toute la vie pour cela.»

Alors que ma famille me dorlotait, la pression de la synchro s'est fait sentir. Julie voulait me voir dans la piscine le lundi matin. Ce n'était pas de l'indifférence, encore moins du cynisme. Elle savait qu'il n'y avait que la nage qui pouvait me sauver. Il ne me restait plus rien. Mon fiancé était disparu et, avec lui, tout mon avenir à deux... Je n'avais plus d'appartement car plus jamais je ne pourrais vivre dans cet endroit de malheur. Plus d'auto non plus.

«Maudite auto! Vends-la, donne-la, je ne veux plus la voir», avais-je dit à mon frère Martin.

Ces voyages dont on avait rêvé, on ne les ferait jamais. Ces enfants qu'on avait voulus, jamais je ne les aurais...

Avec Sylvain, c'est tout mon avenir qui disparaissait. Si je ne participais pas aux Jeux, je devrais aussi faire le deuil de dix-huit ans de ma vie. Julie le savait.

M. Lake m'a lui aussi rappelée à l'ordre, comme il l'avait déjà fait à l'appartement. Depuis le début de ce cauchemar, d'ailleurs, il ne cessait de me répéter: «C'est son choix à lui. Ce n'est pas ta faute. Toi, tu es vivante, tu as une job à faire et tu vas la faire.»

Ces Jeux-là, ce n'étaient pas seulement mes Jeux. C'étaient nos Jeux, à Sylvain et à moi. C'était notre rêve. Si je pouvais en sauver, ne serait-ce qu'une partie, je devais le faire.

Le lundi, j'étais dans la piscine. J'y suis allée à 6 h 30, pour éviter les journalistes qui auraient voulu me parler, voir ce que j'avais l'air... Malgré tout, un photographe, on ne sait trop comment, a réussi à s'infiltrer. Mais ironiquement, il a été poussé vers la sortie avant même d'avoir pu me rencontrer. Les journalistes, je ne voulais pas les voir: «Tout ce qu'ils veulent, c'est du "jus". Qu'ils me laissent en paix. Je les verrai après les Jeux. Maintenant, je veux juste nager.»

De tout cela non plus, je ne me souviens guère...

Je me rappelle cependant que dans l'eau, et seulement là, je ne souffrais plus. Je passais dans un autre monde, mon univers à moi, celui de Karine. Là seulement, je réussissais à oublier. Là seulement, je redevais Karine.

Le premier jour, c'est à peine si je me suis mouillée. Cinquante-cinq minutes, on ne peut pas parler véritablement d'entraînement. Mais dans l'eau, j'ai eu l'impression de renaître un peu.

Graduellement, j'ai repris l'entraînement. Maman venait dans l'eau, Pascale aussi, l'amie de Martin depuis quelques années, presque ma belle-sœur. Pendant ces jours qui ont précédé mon départ pour les Jeux, elle est devenue cette sœur que je n'ai jamais eue. Pascale, que j'avais toujours estimée, est une fille forte, saine, pas compliquée et aussi calme que Martin peut être fougueux.

Maman aurait voulu coucher avec moi, pour me consoler, caresser mes cheveux. Mais elle souffrait alors d'une forte grippe. Moi qui ne mangeais plus, qui ne dormais plus, une grippe m'aurait achevée. Sans l'avouer, je crois qu'elle s'est aussi dit que j'avais besoin d'une compagne de mon âge, d'une complice. Cela a dû lui déchirer le cœur, mais elle a cédé la place qui lui serait normalement revenue. C'est donc Pascale qui a dormi avec moi. Enfin, quand je dis dormir... on a plutôt parlé. De tout et de rien. De Sylvain aussi. J'essayais de me concentrer sur les bons moments. Mais la plupart du temps, je pleurais et Pascale avec moi.

Dans l'eau, elle et maman étaient là. Leur présence, tout en me réconfortant, me rappelait Sylvain. Souvent, je les surprénais à pleurer et alors, j'éclatais moi aussi. Natou, Annie, Nathalie,

elles étaient toutes là. Et je me disais que jamais, évidemment, elles ne s'étaient appliquées à me regarder ainsi nager à l'aube. Elles se trouvaient là parce que Sylvain n'y était plus...

Quand je ne pleurais pas, quand je ne nageais pas, je m'enfermais dans mon monde à moi. Il s'y passait des choses bien étranges, s'il faut en juger par certaines de mes actions.

C'est Annie (Catherine) qui m'en a parlé, mais je dois avouer que je n'ai plus le moindre souvenir de cette scène. D'ailleurs, je peux à peine y croire. Je revenais de la salle de musculation. Je m'étais attachée les cheveux en queue de cheval et, sautant sur un pied et sur l'autre comme une fillette en route vers l'école, je m'amusais à balancer ma queue d'un côté et de l'autre. Oh, mon Dieu! Qu'est-ce qui pouvait bien me passer par la tête? Nathalie et Annie se sont regardées d'un air inquiet, persuadées que je perdais la tête. Peut-être avaient-elles raison.

«Madame Fréchette, faites-lui manger des pâtes. Elle maigrît, elle n'est plus assez forte. Faites-la manger.»

En fait, je n'étais plus que l'ombre de moi-même. Où était donc Karine?

Pour tenir le coup, pour réussir à accomplir ma routine, il me fallait être au sommet de moi-même ou tout près... J'ai appelé Luc. Encore une fois et tous les soirs jusqu'au jour du départ.

Ma routine olympique, c'était de la pure folie. À la limite des capacités humaines. Trois minutes et demie de torture dont deux minutes dix secondes la tête sous l'eau. Une première figure de quarante-deux secondes, sans respirer. Il fallait être complètement «sautées» pour imaginer quelque chose comme cela. Au début, je n'étais même pas capable d'effectuer ma première figure au complet, je ne montais pas plus haut que les genoux.

«Julie, on est folles! Y as-tu pensé? En patinage, si on n'est pas capable de le faire, on tombe sur les fesses, en synchro, tu le sais, on tombe dans les pommes...»

À force d'entraînement, de musculation, j'étais pourtant parvenue à la quasi-perfection et je le savais.

Or, à quelques jours des Jeux, toute cette force était disparue. Je ne pouvais même plus compléter le tiers de la routine. Constatant l'ampleur des dommages, Julie était complètement désemparée, découragée, mais elle n'en montrait rien. Tout de

même, il n'était pas question de laisser entrer les journalistes. Bien qu'ils ne soient pas des spécialistes de nage synchro, ma forme pitoyable n'aurait pu leur échapper. Ils ne devaient pas savoir, personne ne devait savoir.

Moi-même d'ailleurs, je n'en étais pas consciente. Tout ce que je savais, c'est que dans l'eau, je me sentais bien. Si j'avais été plus consciente, je serais sans doute restée chez moi, sous les couvertures, à pleurer pour l'éternité. J'avais tellement hâte de pouvoir pleurer en paix...

À quel point nous avons frôlé l'abîme, je pense que je ne l'ai réalisé qu'à Barcelone. Que les premiers entraînements en Espagne se fassent en deux parties parce que j'étais incapable de mettre la routine bout à bout ne m'avait pas particulièrement frappée. J'étais dans un état second, je survivais à peine, alors il ne me serait pas venu à l'esprit de me poser des questions. À mon deuxième jour à Barcelone, pourtant, quand j'ai réussi enfin à compléter ma routine sans crier grâce, j'ai compris. Jamais, pourtant, je n'ai eu si peur.

Les journalistes prenaient place dans les estrades. Julie m'a regardée et m'a dit: «Aujourd'hui, tu la fais au complet.»

Et si je ne réussissais pas... Et si c'était tellement mauvais que même les yeux moins avertis des journalistes le détectaient...

Il reste que c'est leur présence qui a semblé me donner le petit coup de pouce dont j'avais besoin. Les deux bras en l'air comme s'il s'agissait de la plus grande victoire de ma vie, j'ai terminé mon programme. Le sourire me faisait le tour de la tête. Elle n'était pas parfaite, ma routine, mais au moins je l'avais accomplie en entier. Enfin! Lors de la compétition, avec la poussée d'adrénaline, tout irait encore mieux. Je pouvais à nouveau avoir confiance en moi. Pourtant, c'est seulement là, devant les journalistes qui craignaient que je ne craque, que j'ai réalisé que j'aurais fort bien pu ne pas y arriver. Il eût suffi d'un rien.

Si la compétition de nage synchro avait été inscrite au début des Jeux plutôt qu'à la toute fin par exemple, c'en aurait été fait de moi!

Dans ma petite bulle de la piscine Georges-Vernot, je ne me souciais de rien, laissant tous les tracés à Julie, celui d'éloigner

les journalistes, celui de me redonner un peu de force, celui de répondre aux questions...

De temps à autre, Karine revenait pourtant à la surface. C'est d'ailleurs elle qui a assené à maman un des pires coups qu'elle ait jamais reçus.

Depuis la mort de Sylvain, elle me dorlotait, pleurait avec moi, me plaignait.

«Si tu ne veux pas nager, ma grande, ne le fais pas...»

J'ai éclaté.

«J'ai besoin de le faire. Et j'ai aussi besoin de gens forts autour de moi. Si tu continues à pleurer, j'aime mieux que tu n'y sois pas. Je n'ai pas besoin de ça...»

En voyant le visage ravagé de maman, je me suis radoucie un peu: «Maman, essaie de comprendre. Il faut que j'aille aux Jeux. C'est tout ce qui me reste. C'est tout ce que je sais faire...»

Personne ne voulait que j'aille à la morgue. Mais j'y tenais. Les gens ne pouvaient pas comprendre. Je ne voulais pas garder de Sylvain le souvenir de ce que j'avais vu à l'appartement. Juste après l'entraînement, mardi, on est partis. Maman était là, avec Pascale, M. et Mme Lake aussi. M. Asselin, policier à la SQ et ancien voisin qui était venu me réconforter aux Jeux de 88, nous accompagnait. Dès que j'ai vu le visage de Sylvain, j'ai su que j'avais eu raison de venir. De ses traits souvent crispés, il ne restait plus rien. Jamais je ne l'avais vu aussi détendu. Il avait simplement l'air de dormir. De toute façon, la mort ne lui avait jamais fait peur. Il la voyait comme une aventure. À présent, il avait l'air heureux, apaisé, enfin. J'étais bien, avec mon bel amoureux qui souriait dans son sommeil. Je serais restée là éternellement... Quand on a commencé à fermer le rideau, je me suis rebellée: «Je ne m'en vais pas tout de suite...»

Je partais le lendemain pour Barcelone. Je savais que plus jamais je ne le reverrais. Ils ont dû m'emmener de force. Dans l'ascenseur, M. Asselin et maman me soutenaient. Mais quand les portes se sont ouvertes au rez-de-chaussée, j'ai perdu la tête.

Dans l'édifice de la SQ, la radio jouait *Petite Marie* de Francis Cabrel. Au début de notre relation, cette chanson était très populaire et Sylvain me chantait alors *Petite Sylvie*.

«Je viens du ciel et les étoiles entre elles me parlent de toi...»

«Maman, c'est lui. Il me parle!»

J'étais comme folle.

«C'est lui, maman, je le sais.»

J'ai alors piqué une terrible crise, et c'est une loque qu'ils ont installée dans l'auto.

En chemin, on s'est arrêtés chez le médecin. J'avais mal au ventre, affreusement mal au ventre.

Le médecin m'a pesée, a pris ma tension, et quand il m'a tendu des médicaments, j'ai été à peine polie: «Je n'en veux pas de tes pilules.»

Pourtant, je les ai prises. Après quelques minutes, il m'a regardée dans les yeux et m'a demandé: «Comment te sens-tu maintenant?»

La douleur était partie, complètement.

«Ma grande, tu as un ulcère.»

Le lendemain, mercredi, je devais m'envoler pour Barcelone.

J'hésitais. Les funérailles de Sylvain n'auraient lieu que le samedi, jour de la cérémonie d'ouverture. Je voulais que tout se passe comme il l'aurait désiré. Les longs sermons de curé, il avait toujours détesté cela. Il aurait souhaité une cérémonie très simple.

Malgré tout, j'ai décidé de partir. Mais avant de m'envoler, je devais traverser une dernière épreuve. Jusque-là, j'avais repoussé les journalistes: «Attendez que je sois prête.» Maintenant, il était temps et je le savais. J'avais peut-être eu quelques heurts avec eux, par moments, leur méconnaissance de mon sport m'avait parfois frustrée, mais, en règle générale, les journalistes m'avaient épaulée et je les considérais comme des amis. Je leur devais bien cela. Donc, juste avant le départ, Julie a organisé une conférence de presse à l'aéroport de Dorval.

J'avais demandé à ma famille d'être là et tous ceux qui ne travaillaient pas avaient répondu à l'appel. M. et Mme Lake aussi étaient présents. J'avais réussi à me composer une attitude à peu près acceptable, j'affichais même un petit sourire. Mais quand est venu le moment d'entrer, quand j'ai vu les caméras, quand j'ai vu, au milieu des journalistes, des voisins et des amis que je connaissais, j'ai paniqué. J'ai reculé en chancelant et on a dû me soutenir jusque dans une pièce attenante.

«Je ne veux plus y aller. Je ne suis pas capable.»

Julie a parlé, comme elle avait toujours parlé à Karine, simplement et avec persuasion.

«Sois forte. Dis ce que tu as à dire. C'est tout. Personne ne t'en demande plus.»

C'est finalement par une porte de côté que je suis entrée. Tout ce qui me reste de ce moment, ce sont des impressions. Maman qui jouait dans mes cheveux. Martin planté comme un pilier derrière moi. Le silence d'église quand j'ai parlé, puis les applaudissements qui ont résonné quand je me suis levée pour partir. Je sais qu'à un moment, j'ai pleuré. À la fin, j'ai ressenti un immense soulagement. Non seulement parce que j'avais réussi à accomplir quelque chose que j'avais cru pendant un moment au-dessus de mes forces, mais aussi parce que, comme je l'avais demandé, chacun s'est contenté de ma déclaration. Personne, aucun journaliste, n'a posé la moindre question.

Ce que j'ai dit, c'est par les journaux que je l'ai appris: «Personne n'est en mesure de juger la situation ni de poser des questions. Moi-même, je n'ai pas de réponse et je continuerai de m'interroger longtemps. Il faut respecter son choix. Si vous dites des choses blessantes, c'est moi que vous blesserez.

«Je me suis entraînée pendant dix-huit ans pour donner le meilleur de moi-même aux Olympiques. La synchro, j'ai ça dans le sang. Ceux qui ont connu Sylvain savent ce que représentaient les Jeux olympiques pour nous deux. Là-bas, je vais nager avec mon cœur et celui de Sylvain...»

Je suis finalement montée à bord avec Julie et les sœurs Vilagos. Sylvain, lui, avait choisi de rester à Montréal. Dans l'avion, mon cœur s'est serré. Comment les gens allaient-ils réagir là-bas, à Barcelone?

CHAPITRE XV

Barcelone

Mon premier véritable test, je l'ai passé lors de l'escale à Toronto. L'équipe canadienne de judo allait elle aussi vers Barcelone. Un des membres, Jean-Pierre Cantin, me regardait d'un drôle d'air. *Non, ce n'est pas mon imagination. Il me regarde comme un animal bizarre. J'en suis certaine. Oh, mon Dieu! Est-ce que j'aurai à subir ça tout au long des Jeux?*

J'avais bien raison. Mais quand j'ai compris pourquoi il me jetait ce petit regard interrogateur, j'ai souri et mes épaules, que la nervosité avait encore fait monter d'un bon cinq centimètres, ont repris leur place naturelle. Jean-Pierre venait directement du Japon et se dirigeait vers Barcelone sans même être passé par Montréal. Du Québec, de toute mon histoire, il n'avait eu aucune nouvelle. Pauvre Jean-Pierre! Il ignorait tout et se demandait simplement pourquoi je ne lui disais pas bonjour.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Espèce de grande folle qui s' imagine que le monde tourne autour de toi!

À Barcelone, la procédure d'accréditation qui traîne habituellement en longueur n'a pris que dix minutes. J'ai su par la suite qu'en raison des circonstances, j'avais bénéficié d'un petit passe-droit.

Le premier athlète canadien que j'ai vu fut Mark Tewksbury. Lui, il savait. Spontanément, il est venu vers moi et m'a prise dans ses bras en me faisant tourner dans les airs.

«Oh Sylvie!»

C'est tout ce qu'il a dit. Cette chaleureuse spontanéité m'a littéralement fait fondre: «Qu'il est fin!»

La glace était brisée. Dès lors, je me suis sentie capable d'affronter tous les autres. Pour atténuer le petit moment de malaise inévitable, pour empêcher les gens de figer comme ils le faisaient presque tous en m'apercevant, j'allais au-devant d'eux: «Bonjour, comment ça va?» Et là, on parlait sport, on parlait entraînement. De temps à autre, quand on y faisait allusion, je répondais: «Oui, mon fiancé s'est suicidé. Mais je ne suis pas ici pour recevoir des sermons. Je suis ici pour nager et accomplir une performance, comme les autres.»

Pendant des années, j'avais souhaité me retrouver aux Jeux. Pendant des années, j'avais imaginé ce moment, mais rien ne pouvait plus être comme je l'avais rêvé.

Grand-père était mort depuis quelques mois et ne me regarderait jamais plus nager. Et il y avait grand-maman, ma petite grand-maman qui aurait tant voulu être là mais qui avait dû rester à Montréal. Pendant des mois, elle avait participé au concours lancé par Brita qui offrait des billets pour venir assister aux Jeux. À sa demande, toute la famille lui découpait les coupons dans le journal. Elle a bien dû en envoyer une cinquantaine; tout ce qu'elle a gagné, c'est trois pots Brita.

Dans le fond, nous avons été soulagés. Depuis la mort de grand-père, elle avait connu des poussées de haute pression. Puis, une crise d'angine l'avait empêchée de venir m'accueillir à l'aéroport après le championnat mondial, ce qui fait que personne ne souhaitait vraiment la voir, à soixante-quinze ans, étouffer sous la chaleur écrasante de Barcelone.

Sylvain non plus n'était pas là. Il ne serait plus jamais là.

Depuis un an, dans les pages de mon journal, j'inscrivais le nombre de jours qu'il restait avant les Jeux. Par moments, je me sentais comme l'enfant qui voit Noël approcher et qui ne se tient plus d'impatience. Quelques mois avant les Jeux, j'avais été invitée à écrire, dans le *Journal de Montréal*, un petit billet, une sorte de journal personnel. Ça me fait drôle de relire cela. Le 17 avril, j'écrivais justement: «J'ai l'impression que ces 99 journées s'écouleront plus lentement que les 18 années d'entraînement

que je me suis tapées. En fait, je me sens un peu comme à Noël quand j'étais petite. J'attendais avec tellement d'impatience le 25 décembre. La journée du 24 semblait durer des mois.»

Parfois aussi, en fait de plus en plus souvent à mesure que les Jeux approchaient, je me sentais comme ce prisonnier dont la libération est toute proche. J'aurais tant voulu échapper, n'aurait-ce été qu'un petit moment, à la pression qui devenait de plus en plus forte.

Quelques mois avant les Jeux, au rayon des fruits et légumes du supermarché, un monsieur dans la cinquantaine s'est approché de moi: «Ramène-nous la médaille d'or.»

J'aurais voulu me sauver en courant. «Évidemment, il était plein de bonnes intentions, ce petit monsieur, ai-je écrit le 1^{er} mai aux lecteurs du *Journal de Montréal*, mais j'avais l'impression qu'il me donnait un ordre, un peu comme on dit "Va me chercher un verre d'eau."»

Ce jour-là, j'ai rappelé aux gens qu'en quatre-vingt-seize ans, seulement trois Québécois avaient remporté des médailles d'or aux Jeux d'été. Et puis, je leur ai dit que je nageais pour MOI, pas pour la médaille.

Les Jeux, j'aurais voulu qu'ils se déroulent tout de suite, immédiatement. Je les voyais comme une espèce de délivrance pour mon corps et pour mon âme. Si seulement j'avais su...

Maintenant, je souhaiterais plutôt que le temps se soit arrêté là, quand Sylvain était encore vivant.

À Barcelone, je me suis efforcée de ne penser qu'à des futilités. Je ne voulais pas penser à ce que je venais de vivre, pas encore.

Dès mon arrivée, je me suis donc attachée à la moindre bagatelle:

«Oh, je vais me brosser les dents.»

«Oh, on va déjeuner. Ça va être bon...»

J'ai essayé d'éviter ma chambre où je retrouvais mes fantômes. De toute façon, nous y étions si à l'étroit que je craignais, à chacun de mes mouvements, de heurter Vicky qui dormait dans le lit voisin et qui partageait ma chambre avec sa sœur jumelle. Je me sens toujours un peu mal à l'aise de partager la chambre des jumelles, un peu comme une connaissance qu'on

aurait amenée en voyage de noces. On manquait de lits, si bien que Denise, un des entraîneurs, devait coucher sur une table de massage. Avec mon baladeur, je préférais donc aller en quête de dépaysement dans le village olympique. À mon arrivée, en voyant des athlètes en «soutane» et coiffés de turbans, je m'étais sentie un peu comme Alice au pays des merveilles. Je ne tenais pas à parler, j'avais peur, je savais que j'étais fragile.

Juste avant le départ, à l'aéroport, j'avais acheté un livre d'horreur: *Needful Things*, de Stephen King. Je voulais quelque chose de laid, de tordu, de carrément dégueulasse, mais surtout une histoire dans laquelle je ne risquerais pas de me retrouver, ni histoire d'amour ni rien d'autre qui aurait pu me rappeler quoi que ce soit. Je ne voulais me rappeler de rien... D'ailleurs, je l'ai pris en anglais, ce qui m'obligerait à me concentrer et empêcherait mon esprit de vagabonder.

Personne ne m'a posé de questions indiscretes, pas même les journalistes qui se sont bornés à me parler de mon entraînement. À la cérémonie d'ouverture, le 25 juillet, ils se sont contentés d'une question banale, mais pourtant lourde de points d'interrogation:

«Comment te sens-tu aujourd'hui?»

À Barcelone, on inaugurait les Jeux, mais à Montréal, on mettait un point final. Après les funérailles, on enterrerait Sylvain.

Ce soir-là, mon cauchemar est revenu me hanter.

Le lendemain, dans mon journal, je ne savais même plus si mon «Petit prince» existait encore: «Il me semble que je devrai te rebaptiser, je veux vendre, je veux changer ma garde-robe, ma coiffure, ma voiture... repartir à neuf, quoi! Repartir à neuf, mais pas oublier. Je tiens à me souvenir de plein de choses, parce que j'ai eu du bon temps. En même temps, il y a eu les périodes plus sombres... Celles-là, je peux les oublier ou au moins les atténuer. Je pense que je dois m'en souvenir un peu. Si je veux réussir à passer par-dessus. Cela ne sera pas facile de revenir. Il me semble que je reviens à rien, plus de synchro, plus d'études. Plus d'auto, plus de maison, plus d'amoureux, plus de confident, plus de Boubou. Plus jamais... juste dans ma tête, juste dans mon cœur.

«Je vais arrêter ici, parce que cela me fait trop penser et j'avais presque réussi à oublier...»

Comme c'est difficile de ne penser à rien!

De temps à autre, je lisais les lettres venant du Québec. Il y en avait des piles chaque jour, d'immenses bouffées d'encouragement et d'amour qui me redonnaient du souffle. De temps à autre, parmi le lot, une lettre haineuse, agressive, qui me reprochait la mort de Sylvain. Alors, je replongeais plus creux que jamais. C'était vrai, c'était ma faute. Pour cette raison, Julie ne voulait plus que je lise mon courrier. «Tu verras tout cela après.»

Mais c'était plus fort que moi. Le jour même de la finale, alors que je baignais en pleine controverse, en plein drame informatique, j'ai reçu un nouveau coup, une lettre: «C'est ta faute! Tu es tellement égocentrique, tu te regardes tellement le nombril que tu n'as même pas vu qu'il avait des problèmes...»

Oh, mon Dieu! Comment allais-je arriver à nager?

Mais je m'embrouille, je brûle les étapes. Revenons un peu en arrière...

À l'entraînement, j'avais de la difficulté à flotter. J'avais maigri et mon taux de graisse n'était pas assez élevé. Je m'appliquais donc à manger. Un jour, un peu avant les préliminaires, j'ai enfilé quatre crèmes glacées une derrière l'autre. J'adore la crème glacée, presque autant que le gâteau au fromage. Ce que je peux être gourmande quand je vois du gâteau au fromage! Par exemple, je m'étais offert un énorme morceau de gâteau au fromage, avec un *cappuccino*, lorsque ma participation olympique avait été confirmée à Calgary, un peu avant les Jeux.

Le coup de la crème glacée a sans doute réussi, car, après les préliminaires, le 2 août, je me suis retrouvée *ex æquo* avec l'Américaine. Un présage encourageant dans les circonstances. Maintenant que les préliminaires avaient permis de faire le tri et d'identifier les finalistes, on effaçait tout et on recommençait à zéro. Julie, pourtant, n'était pas entièrement satisfaite:

«Tu as bien nagé, mais pas vraiment avec tes tripes. Tu as nagé *safe*.

Sur le coup, je ne m'en étais pas rendu compte, mais elle avait bien raison. D'ailleurs, j'ai toujours eu ce problème-là. Néanmoins, depuis quelques années, j'avais réussi, à force de

concentration, à surmonter ce blocage. Comment était-il soudainement revenu? Pourquoi? Il était important, je le savais bien, d'impressionner les juges, d'en mettre plein la vue, de donner une image de championne, en tout temps...

Les figures imposées avaient lieu trois jours plus tard.

La veille, jour de la fête de maman, j'écrivais à mon confident dans le secret de mon lit:

«Bonne fête Mamie... 49 ans. Moi, je vais beaucoup mieux. Ma tête aussi. J'ai hâte que ce soit fini. Dans 48 heures exactement, ce sera la présentation. J'ai reçu un fax de tout le monde de RDS et ça m'a fait pleurer. C'est drôle, j'en suis à un stade où ce sont des petites choses comme ça qui me font pleurer.»

De tout temps, j'avais craint les figures imposées. Et maintenant, alors que j'avais tendance à caler parce que je n'étais pas assez grasse, j'avais hâte d'en avoir fini.

Le réchauffement avait eu lieu à six heures le matin, sous la lune et les étoiles. C'était ridicule, car il nous serait à peu près impossible de nous situer dans la piscine en plein jour. Mais ce problème, cette inquiétude, nous le vivions toutes.

Une figure en particulier, le «crane», me faisait peur. Toutes les filles d'ailleurs en ont peur, car on se retrouve les bras en feu et sans le moindre répit. Comme tout le poids du corps porte sur les bras, il faut une force physique inouïe pour tenir le coup. Avant les Jeux, c'était une de mes meilleures figures, mais là, je n'étais plus aussi forte... Effectivement, mes jambes ont tremblé un peu mais je m'en suis bien tirée. Quand j'ai vu les notes, j'ai eu l'impression que le bon Dieu était de mon côté. Elles étaient excellentes.

L'«albatros», par contre, ne m'effrayait pas. Évidemment, comme on passe une minute et demie sous l'eau sans respirer, on n'en sort jamais fraîche et dispose. Comme d'habitude, j'étais donc un peu dans les vapeurs en émergeant, mais tout s'était bien passé.

Je n'ai pas regardé les notes. Je ne pouvais songer qu'à une chose: «Ma grande, t'en as fini pour la vie, avec les figures imposées.» D'ailleurs, je ne m'inquiétais pas. «J'ai fait mon travail. Que les juges fassent le leur.»

Une sonnette d'alarme m'a pourtant arrachée à mon «semi-coma». Quelque chose clochait. Les notes se faisaient attendre. J'ai regardé du côté des juges, puis je me suis tournée vers Julie: «Ils se parlent. Qu'est-ce qui se passe?»

Parmi les juges, on s'agitait de plus en plus. Une d'entre elles s'est mise à crier et à gesticuler.

Finalement, les notes sont sorties: au milieu des 9, un horrible 8,7.

Sur le coup, on était dans le noir absolu. Quelque chose s'était produit, visiblement, mais quoi?

Moi, je ne lâchais pas Julie: «Qu'est-ce qui se passe? Qu'est-ce qui est arrivé?»

Mais la compétition avait déjà repris son cours.

Ce n'est que plus tard, en parlant aux uns et aux autres, que Julie a finalement compris: consciente d'avoir appuyé sur le mauvais bouton, la juge brésilienne a voulu corriger. Mais l'ordinateur a refusé obstinément d'enregistrer le changement, malgré les tentatives répétées de la juge. Alors, elle s'est mise à crier.

«Je veux mettre 9,7, pas 8,7», répétait-elle à la juge en chef adjointe, une Japonaise qui ne comprenait pas un traître mot de ses explications.

Plus tard, la juge brésilienne devait même ajouter que c'était la plus belle figure qu'elle avait vue ce jour-là. Par contre, Kristen Babb allait déclarer en entrevue, bien après les Jeux, que la Brésilienne ne m'avait probablement pas reconnue et qu'elle avait sans doute voulu changer sa note en s'apercevant qu'elle avait affaire à la championne en titre. Comment elle a pu tenir de tels propos, je ne comprendrai jamais. Ce n'est pas seulement moi qu'elle risquait ainsi de blesser, c'est tout notre sport; ses victoires à elle autant que les miennes pouvaient ainsi perdre toute crédibilité... Mais fermons ici la parenthèse...

La juge en chef, une Américaine, s'est alors avancée et, dans le brouhaha, elle a ordonné, malgré les protestations de la Brésilienne, qu'on cesse toute discussion et que les notes soient affichées sur-le-champ. Puis, elle a sonné définitivement le glas: «Que la compétition continue!»

Je me suis mise à paniquer. «Est-ce que l'erreur va être corrigée?» Julie se démenait, passait de l'un à l'autre. Dès qu'il

m'était possible de l'approcher, je ne cessais de la harceler. En l'attendant, je calculais avec Denise. Sa main tremblait. Six fois, nous avons calculé les totaux, mais nous étions tellement énervées que, pas une fois, nous n'avons obtenu le même résultat. Une seule chose était sûre. Si le 8,7 demeurait, je perdais les imposés.

Je me suis mise à pleurer: «Mais qu'est-ce qui m'arrive encore?»

Dans un coin, la juge brésilienne pleurait elle aussi à chaudes larmes.

C'est à ce moment que j'ai rencontré une des nageuses brésiliennes.

«C'est terrible ce qui t'arrive, Sylvie.»

J'étais encore abasourdie: «Mais voyons, la dame admet l'erreur. Pourquoi ne peut-elle pas corriger sa note?»

— Cette dame, c'est ma mère. Viens avec moi, on va lui parler», m'a répondu l'athlète, le visage défait.

En me voyant, la Brésilienne a éclaté en sanglots: «Je ne voulais pas te faire de mal. Je n'ai pas fait exprès.

— Madame, vous avez dix-huit ans de ma vie dans vos mains. Promettez-moi que vous allez faire tout votre possible pour obtenir justice.»

Malgré toute la frénésie, malgré la confusion, chacun demeurait persuadé à ce moment que les choses pouvaient encore s'arranger. C'était tellement ridicule, tellement évident, on allait rapidement corriger l'erreur.

Nous avons une demi-heure pour présenter un protêt. Sur le coup, je n'ai pas remarqué, mais Kristen Babb s'est approchée pour me féliciter. Je l'ai remerciée.

Quand j'ai appris que le protêt était rejeté, j'ai éclaté en sanglots: «Qu'est-ce qui m'arrive encore?» Entre mes larmes, j'essayais de parler à Julie: «Julie, qu'est-ce que tu vas faire? Il faut que tu fasses quelque chose...»

Au lieu de la première place, j'occupais maintenant le quatrième rang. La marge était mince mais quasiment insurmontable dans une compétition comme les Jeux olympiques. Pour remporter la médaille d'or dans de telles circonstances, il aurait fallu que Babb plante et que je marche sur l'eau.

Nous sommes allées en appel. Nous n'aurions le résultat que le lendemain, une heure avant la finale en solo. Comment pouvais-je espérer me motiver?

Convaincus que les imposés ne présenteraient pas la moindre surprise, les journalistes n'y avaient même pas assisté. Arrivés au beau milieu de l'imbroglio, ils couraient maintenant comme des fous pour avoir tous les détails de l'histoire.

Quand je suis sortie de la piscine, maman et Jean-Pierre m'attendaient. Je suis tombée en pleurant dans les bras de maman.

«Qu'est-ce qui peut m'arriver de plus? Qu'un autobus me passe sur le corps? Qu'il vienne, je suis prêt!»

Maman ne comprenait rien, et je n'en savais guère plus. Dans l'espoir de nous changer les idées, nous sommes allées nous promener, nous avons essayé de prendre des photos.

Dans l'autobus qui nous ramenait au village, j'étais encore au bord des larmes quand, soudainement, au fond de moi, Karine s'est dressée:

«Ma pauvre fille, c'est exactement ce qu'ils veulent, te démoraliser. Montre-leur donc ce que tu peux faire.»

Si je me laissais aller, je le savais, je pleurerais pour les dix prochaines années... Et Dieu sait que j'en avais des raisons de «brailler»...

Mais, dès que quelque chose me tracasse, je mange. Je suis alors allée à la cafétéria du village et j'ai mangé de la crème glacée, une montagne de crème glacée. Puis, j'ai demandé un massage.

Le jour de la finale, je n'étais pas vraiment nerveuse. Des yeux, je cherchais maman dans les estrades, mais je ne la voyais pas. En attendant mon tour, car je passais la dernière, je faisais semblant de jouer de la guitare avec mes jambes. J'étais un peu triste, non, pas vraiment triste, disons mélancolique. Je mettais plus de soin à accomplir chacune des petites choses coutumières, je m'attachais à chaque détail pour que le souvenir me reste, quand tout serait fini. De la gélatine, j'en appliquais pour la dernière fois. Je ne nagerais plus jamais. C'était décidé. Peu importe l'issue des Jeux, je prenais ma retraite tout de suite après. J'avais le goût de vivre autre chose. Déjà, avec Sylvain, c'était décidé. Mais maintenant, que me restait-il?

Pourtant, malgré le vide que laissait devant moi la mort de Sylvain, il ne m'est pas venu à l'esprit de remettre en question cette décision.

De toute façon, il restait encore quelques minutes à ma carrière. Ces instants, j'étais bien décidée à les vivre intensément. Après m'avoir laissée un moment atterrée, la catastrophe de la veille m'avait finalement galvanisée. Avant de me retirer, j'étais décidée à laisser ma marque: «Vous allez regretter de ne pas m'avoir donné MES points.» En effet, une heure auparavant, la guillotine était tombée. L'appel était rejeté.

Nous nous y attendions. La juge en chef était américaine, le responsable des appels aussi, tout comme ma principale adversaire. Quand nous avons appris que pas un témoin n'avait été entendu, ni la Brésilienne, ni la Suédoise qui n'avait jamais été généreuse à notre endroit mais qui se démenait pourtant pour «obtenir justice et dire ce qui s'était passé», ni d'ailleurs aucun des juges présents qui s'étaient pourtant tous avancés pour fournir leur version, nous avons compris. Depuis vingt-quatre heures pourtant, tout ce qu'il y avait de canadien dans la délégation olympique se battait avec fureur.

«Jamais je n'ai senti un tel appui de Synchro-Canada. Chaque personne présente a fourni un effort incroyable pour renverser la décision», m'a révélé plus tard Julie.

Le chef de mission Ken Read, un ancien skieur, a fait des pieds et des mains. Tout ce qui était humainement possible, il l'a fait. Quand j'ai su, un peu plus tard, que Dick Pound, président de l'Association olympique canadienne et vice-président du Comité international olympique, lui avait adressé publiquement des reproches, j'ai été choquée. Jamais je n'ai eu l'impression que Ken Read aurait pu faire plus. Puis, je me suis dit: «Si vous, vous le pouvez, allez-y!» À partir de ce moment, c'est d'ailleurs Dick Pound qui s'est occupé de l'affaire.

Tranquillement, Julie m'a expliqué tout le déroulement: le comité d'appel a justifié sa décision en disant qu'il avait écouté les explications de la juge en chef américaine et les avait estimées suffisantes. Le tout n'avait guère duré que dix minutes et n'a exigé que quatre lignes de procès-verbal.

Il me restait encore une façon de protester. En nageant mieux que jamais, en battant l'Américaine en finale, en leur fai-

sant regretter amèrement leur décision. Bref, en montrant au monde entier qui était vraiment la championne.

Ma routine était beaucoup plus difficile que celle de l'Américaine. Les juges ne pourraient l'ignorer et je l'accomplirais avec tout ce qui me restait d'énergie. D'ailleurs, l'Américaine n'avait pas eu que des dix, il restait encore un peu de place pour moi.

«Je n'ai pas beaucoup de chance, mais au moins ils vont voir ce que j'ai dans le ventre.»

J'ai gagné la routine du solo olympique mais, malgré les notes de dix inscrites au tableau, cette performance n'a pas été suffisante pour remporter l'or au combiné. Dans le feu de l'action, j'ai eu l'impression de marcher sur l'eau, puis en visionnant le film, j'ai décelé une erreur sur les cloches... Alors que les tintements me parvenaient par le micro sous-marin, mes jambes n'étaient pas aussi droites qu'elles auraient dû l'être. Or la routine était tellement difficile, tellement plus exigeante que celle de l'Américaine, et cela, les juges l'ont bien reconnu. Mais cela n'a pas suffi...

Tranquillement, alors qu'on m'attendait pour la cérémonie protocolaire de remise des médailles, j'ai essuyé un peu la gélatine qui me coulait sur les épaules, je me suis changée, j'ai plié mon maillot. Je me sentais en paix avec moi-même, j'avais bien nagé.

Ces quelques instants passés sur la deuxième marche du podium m'ont semblé les plus longs de ma vie: «Bon Dieu, est-ce que ça va finir?»

Pendant que Kristen Babb se pavanait autour de la piscine en arborant fièrement sa médaille d'or et en levant régulièrement le drapeau américain qu'elle portait autour du cou, je prenais mon mal en patience. À quelques pieds derrière elle, comme il sied aux vaincus, la Japonaise, médaillée de bronze, et moi attendions qu'elle avance. Mais sa gloire, Kristen la savourait au compte-gouttes. Peut-être avait-elle un tatouage à montrer avec ça? Toute cette cérémonie me tombait sur les nerfs. Je ne songeais qu'à trouver un petit coin pour m'asseoir et réfléchir, j'avais juste hâte d'avoir la paix...

«Est-ce que tu en veux à l'Américaine?»

Sous une forme ou une autre, la question revenait en conférence de presse. Je trouvais ça ridicule. Pourquoi lui en aurais-je

voulu? Elle n'avait rien à voir là-dedans. C'était une athlète comme moi, qui avait fait son possible comme moi, et j'espérais sincèrement que sa victoire demeure le plus beau souvenir de sa vie.

Non, je n'en voulais pas non plus à la Brésilienne. Elle avait commis une erreur comme tout le monde peut en commettre. Elle avait essayé de la corriger.

En fait, j'espérais surtout que toute cette histoire ne ternisse pas mon sport. Je ne souhaitais plus qu'une chose: qu'on me laisse tranquille et que je puisse pleurer en paix.

Ce fut la réponse à la seule question posée à la Japonaise, médaillée de bronze et qui m'avait accompagnée dans la salle d'entrevues après le départ de Kristen, qui m'a le plus remuée.

«Que penses-tu de ce qui est arrivé à Sylvie?»

Droite, toute petite, la Japonaise a répondu qu'elle m'admirait beaucoup, que j'avais beaucoup de courage et que je lui servais toujours d'exemple.

Aucun hommage n'aurait pu me toucher plus.

Ensuite, je ne pouvais pas faire deux pas sans entendre ce cri du cœur que lançait chacun, me semblait-il, des Canadiens présents: «T'es notre championne!» Je souriais, mais le cœur n'y était pas.

«Tout de même, c'est une médaille d'argent que tu as dans le cou, ma grande!»

Il reste que j'ai eu beau la battre pendant des années, c'est Kristen qui le porte, le titre olympique.

Par la suite, Julie a porté notre cause encore plus haut et a contesté la décision auprès de la Fédération internationale de natation amateur, la FINA.

Dans le fond, me disais-je, quelle que soit sa décision, j'aurai toujours l'impression qu'on m'a volé quelque chose. Être debout les bras en l'air sur le podium olympique, entendre mon hymne national, jamais je ne vivrai une telle expérience. D'ailleurs, si les gens de la FINA me l'accordaient, ma médaille d'or, comment feraient-ils? Ils me l'enverraient par Purolator?

J'ai toutefois pris conscience qu'il y avait plus malheureux que moi en jetant un coup d'œil à la télévision de CTV et en voyant le visage décomposé de Chris Johnson. Je l'avais rencontré pour la première fois aux Jeux du Commonwealth de 1990

en Nouvelle-Zélande. Comme son frère Greg, il était boxeur. Je l'ai d'abord pris pour un fou.

«*Sylvie, I recognize your legs.*»

Il ressemblait un peu à Bill Cosby, mais un Bill Cosby à qui une casquette en laine Phentex aurait donné un petit air un peu délinquant. Un jour, au beau milieu de l'autobus, il s'était mis à faire semblant de prendre des photos de mes jambes. J'avais trouvé la situation ridicule et ne savais trop comment réagir. Et puis, j'avais des préjugés. C'était un boxeur...

Par la suite, lui et son frère sont venus parfois nous encourager au centre Claude-Robillard. Non, Chris n'était ni un fou ni un demeuré, c'était un clown.

Tandis qu'il obtenait son laissez-passer pour les Jeux de Barcelone, son frère Greg ne parvenait pas à se qualifier. Chris a alors juré de gagner. Pour Greg.

Sa médaille de bronze autour du cou devant les caméras de télévision, il pleurait à chaudes larmes: «*I'm sorry, Greg!*»

Il pleurait, non pas pour lui, mais pour son frère à qui il ne rapporterait pas la médaille d'or promise. Quand j'ai entendu certains le traiter de plaignard, ça m'a fait mal.

Le soir, je l'ai vu et j'ai essayé de comprendre: «Chris, tu as une médaille... Sois fier.» Mais il n'a pas réagi.

Malgré tout ce qui m'était arrivé, je n'étais pas triste comme lui. Il me restait ma fierté. En fait, plus que de la tristesse, c'était d'une «écœurantite» aiguë dont je souffrais vraiment. J'avais maintenant le droit de dire: «Fichez-moi la paix.» J'avais enfin le droit de pleurer. Et j'avais hâte de retourner chez moi, dans mes couvertures, avec mes toutous...

Toute ma vie, j'ai été entourée de toutous. Quand les gens se sont moqués de Nadia parce qu'elle avait pris sa poupée après sa performance olympique à Montréal, je me rappelle que je me suis sentie blessée. Jamais je ne partais sans mon toutou. Même aux championnats du monde, en janvier 1991, je dormais avec mon Garfield. Mes chats, mes toutous, j'avais hâte de les retrouver. Maintenant que c'en était fini avec la synchro, c'était à peu près tout ce qui me restait de la vie.

Le lendemain de la finale en solo, les jumelles Vilagos remportaient elles aussi la médaille d'argent. Un véritable exploit si

on considère leur inactivité de cinq ans, exploit qui aurait été mis beaucoup plus en lumière si tous ces drames ne m'étaient pas tombés dessus l'un derrière l'autre et n'avaient pas monopolisé l'attention des médias.

Ce soir-là fut complètement dément et ne s'est d'ailleurs terminé qu'aux petites heures du matin. De partout, des postes de radio avaient laissé des messages. Parfois, le temps de me présenter ou de prendre un autre appel d'auditeur, on me mettait en attente et je pouvais alors entendre l'émission en cours.

«Toutes les mamans rêvent d'avoir une fille comme elle», disait une auditrice.

Je trouvais ça drôle. «Tiens! Maman devrait entendre ça. Et Martin qui a toujours trouvé que j'ai un fichu caractère.»

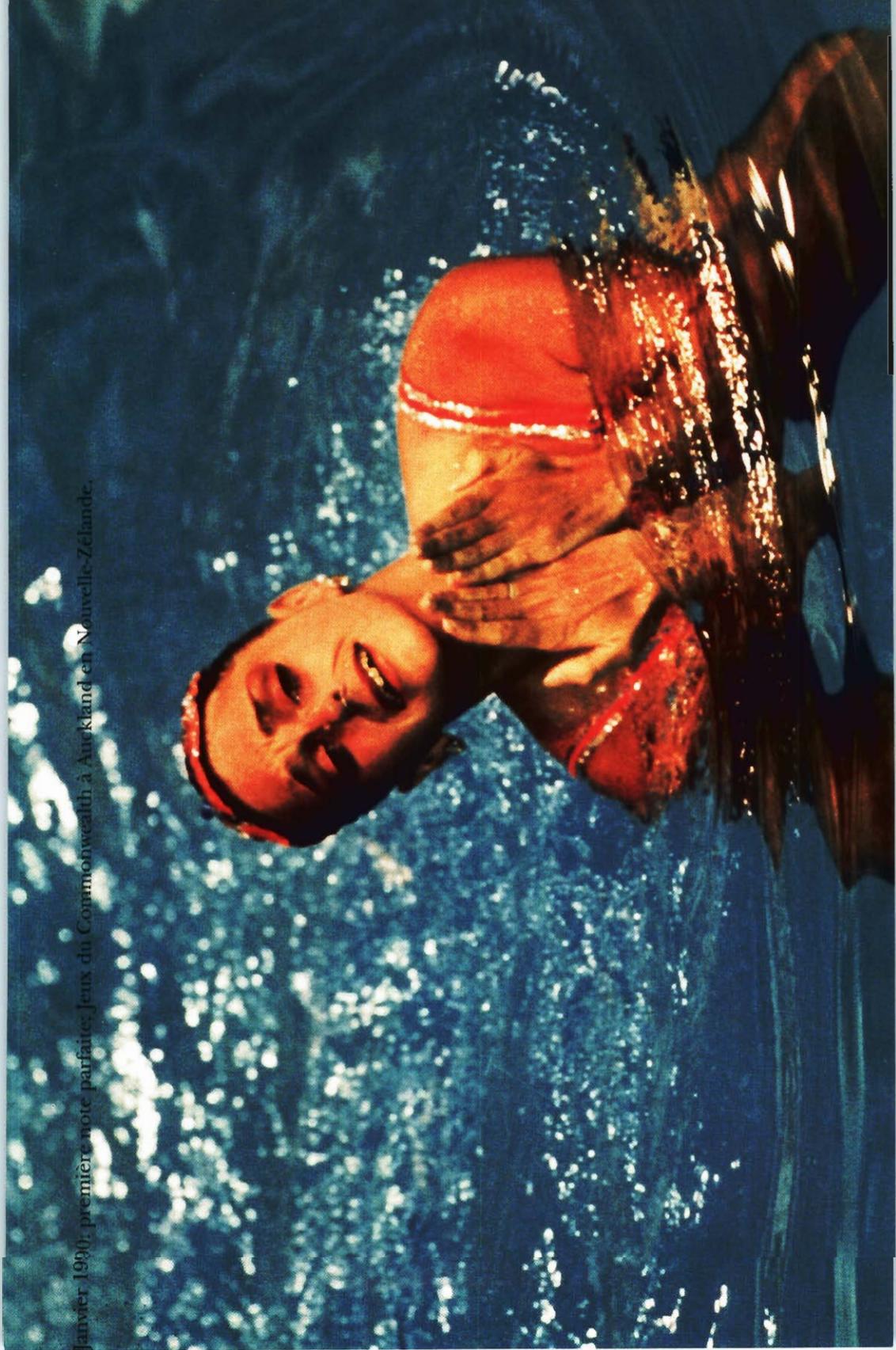
Je ne comprenais pas. Qu'on parle de moi autant, c'était déjà incroyable, mais en ces termes... Tout le monde semblait avoir trouvé admirable que je me présente à la remise des médailles, que j'accepte de monter sur le podium. Est-ce que j'entendais bien? Pour moi, c'était normal de m'y présenter. Jamais je ne m'étais posé la moindre question à ce sujet, jamais il ne m'était venu à l'esprit de ne pas le faire. Jamais.

Après une multitude d'entrevues, je parlais, en direct à la télé, à ma grand-mère et à toute ma bande de fous.

Depuis la bavure de la juge brésilienne, on ne me parlait presque plus du suicide de Sylvain. On aurait dit que la nouvelle tragédie avait un peu effacé l'ancienne, pourtant encore si récente. De victime, j'étais soudainement devenue la fille qui n'a pas laissé tomber...

On parlait de courage, mais pourtant, j'avais tellement peur: «Qu'est-ce qui va m'arriver? Karine, qu'est-ce que je vais faire maintenant?»

Janvier 1990, première note parfaite: Jeux du Commonwealth à Auckland en Nouvelle-Zélande.

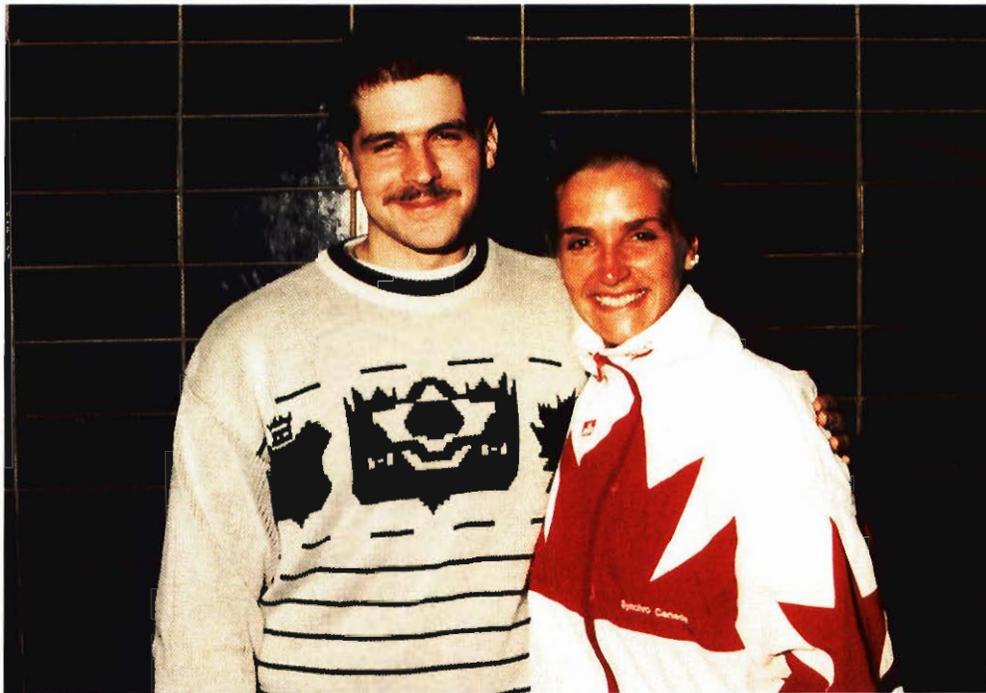




Juillet 1990: Swiss Open à Lancy: médaille d'or. Sylvie, Barbara Brenwald et Julie.



Janvier 1991: aéroport de Dorval; retour du championnat mondial (club CAMO).



Janvier 1991: Sylvie avec son frère Martin.



Janvier 1991: aéroport de Dorval. À son retour du championnat mondial, Sylvie est accueillie par sa famille.



Janvier 1991: mise au jeu au Forum de Montréal.

Maï 1991: championnat canadien à Edmonton.

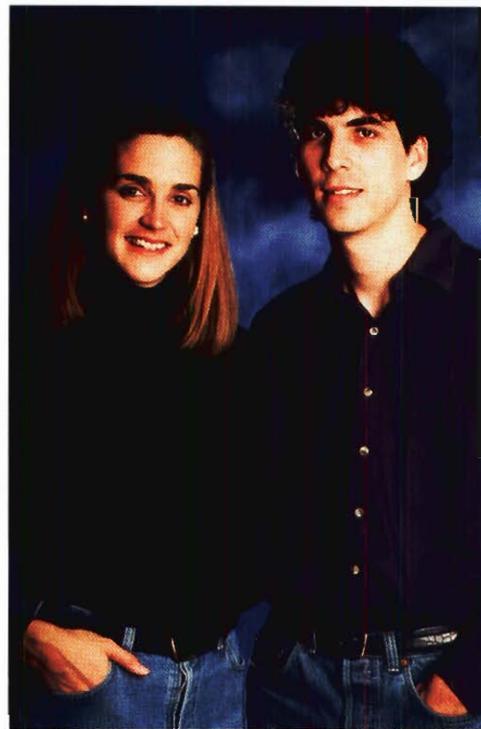




Juin 1991: Roma Synchro; Marjolain Both (Hollande) 3^e, Sylvie 1^{re} et Kristen Babb 2^e.



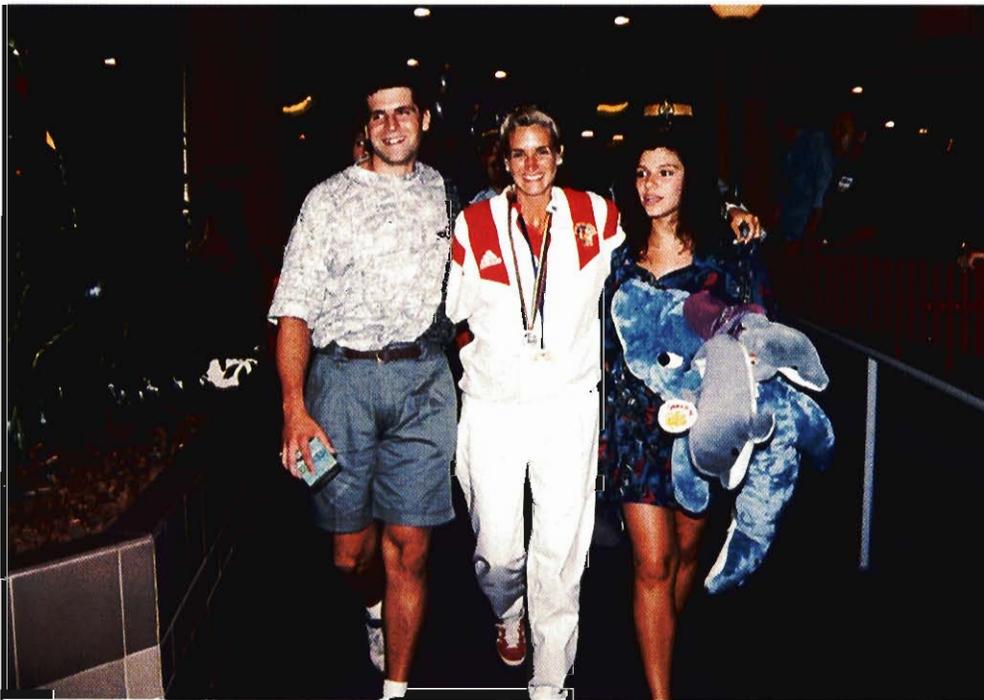
Juin 1991: Roma Synchro.



1992: Sylvie et Sylvain.



Août 1992: les trois médaillées aux Jeux olympiques de Barcelone.
Kristen Babb-Sprague, Sylvie, Fumiko Okuno.



Août 1992: aéroport de Dorval: retour de Barcelone; Martin, Sylvie et Pascale.



Septembre 1992: Stade olympique; athlètes olympiques de nage synchro et les entraîneurs, à un match des Expos. Penny et Vicky Vilagos, Julie, Youppi, Andres Kuleska et Sylvie.



1^{er} janvier 1993: le *Bye Bye*!!!

CHAPITRE XVI

Le tourbillon

«**S**ylvie! Sylvie! Sylvie!»

Il était plus de minuit dix mais, pour moi, avec le décalage horaire, c'était déjà l'aube. Dormir, j'aurais donné n'importe quoi pour dormir.

Mais en voyant la foule amassée à Dorval, j'ai eu une nouvelle poussée d'adrénaline. Et moi qui croyais qu'avec la médaille d'argent, l'accueil serait plutôt tiède...

Un peu avant de quitter Barcelone, j'avais communiqué avec National et Daniel Lamarre. J'avais désespérément besoin de quelqu'un pour m'aider. Daniel a essayé de préparer le terrain: «Ici, c'est la fièvre Sylvie Fréchette. Ça va être gros, prépare-toi.»

Mon frère Martin avait lui aussi tenté de me passer le message. Avec maman, Julie et moi à Barcelone, il était le seul à tenir le fort à Montréal et le téléphone ne déroutait pas. Un matin, à six heures, une station de radio l'avait même réveillé pour avoir, avant même qu'il en prenne connaissance, ses commentaires sur l'histoire de la juge brésilienne. Pauvre Martin! Il est de ces êtres qui, au réveil, ont besoin d'au moins une heure pour reprendre un visage à peu près humain et qui, entre-temps, sont d'humeur massacrant. Dans le style ours mal léché, on ne fait pas mieux. De toute sa vie, personne n'a jamais osé lui parler dès son réveil de

crainte qu'il ne descende à notre intention tous les saints du ciel de leur piédestal.

Quand il m'a suggéré de me préparer «au pire», j'ai cru qu'il avait, comme Daniel Lamarre, perdu les pédales.

«Mais vous êtes complètement malades.»

Je ne les ai pas crus, je ne pouvais pas les croire. Après tout, je n'avais que la médaille d'argent.

Bombardier avait nolisé un jet privé pour nous conduire de Toronto à Dorval et j'avais fait le trajet dans le cockpit, assise entre les deux pilotes. Si j'avais été moins fatiguée, moins «zombi», ce traitement de faveur inhabituel m'aurait peut-être mis la puce à l'oreille. Mais non!

En arrivant à Dorval, j'ai eu un choc. La foule scandait mon nom. De la mer de pancartes Brita qui s'agitaient sous mes yeux, on me lançait des dauphins. Des agents de la GRC repoussaient la foule pour empêcher que je ne sois écrasée. On aurait dit le pape en visite officielle.

Un «flot» m'a entraînée vers une sorte de tribune. C'est là que Jean-Luc Mongrain, en compagnie de Lise Payette et d'Yves Létourneau, m'a remis une médaille d'or massif de vingt-quatre carats coulée par les Mines Noranda et à l'effigie d'un dauphin.

«De la part de tout le Québec.»

Jamais au grand jamais je n'aurais cru qu'on m'aimait autant.

Une petite fille handicapée avait même obtenu un congé de l'hôpital spécialement pour venir me voir.

L'accueil, la remise de la médaille d'or, tout était retransmis en direct par TVA et CKAC.

Après la télévision, les journalistes attendaient leur tour.

«Maintenant, je veux prendre un peu de recul, faire le ménage dans ma tête, redescendre sur terre et voir ce que je voudrais faire dans l'avenir.»

J'étais épuisée. Quand on me demandait si j'étais satisfaite, j'avais l'impression de tergiverser: «J'ai nagé avec mon cœur. Je voulais réussir la performance de ma vie et je l'ai fait. C'est pourquoi je suis heureuse.»

C'était plus que je ne pouvais en supporter. Je trouvais l'accueil très, très gentil, mais je ne songeais plus qu'à aller me coucher.

«*Could you repeat all that in English?*»

Un peu après deux heures, ça s'est calmé et nous avons finalement pu quitter l'aéroport. Un chauffeur d'autobus avait offert à Martin de prendre toute la famille gratuitement, et c'est en chantant et tassés les uns sur les autres que nous sommes arrivés chez grand-mère.

À cinq heures et demie, nous sommes finalement rentrés chez Jean-Pierre. Cela ne me laissait que quelques petites heures pour dormir. J'étais attendue à onze heures chez National pour une série d'entrevues. Et le *party* ne faisait que commencer.

Dans les semaines qui ont suivi, j'ai l'impression d'avoir été emportée par une tornade.

«Sylvie, c'est le premier ministre, pour toi.

— Ben oui, et après, ce sera Jean-Paul II.»

Or c'était bien lui. Au bout du fil, M. Mulroney m'appelait tout simplement Sylvie en me félicitant.

Le lendemain, dans le stationnement du *Journal de Montréal*, une émission de radio organisée en mon honneur réunissait une foule monstre. Grimpée sur une estrade, j'entendais dans mes écouteurs de grands noms du Québec me dire merci: Luc de Larochellière, Marie-Denise Pelletier, Michel Rivard, le maire Jean Doré et son pendant lavallois, Gilles Vaillancourt, Pierre Harvey, Sylvie Bernier, Gaétan Boucher, Myriam Bédard...

Mais merci de quoi, bon Dieu! D'avoir fait ce que j'aime pendant dix-huit ans?

Que j'aie réussi à déplacer autant de monde tenait de la science-fiction. Je flottais littéralement sur un nuage, à la fois incrédule et comblée. Des médailles, des trophées, des invitations à souper, à parler, des lettres d'amour même, il n'y avait plus de fin.

Invitée par les Expos en compagnie des autres athlètes des Jeux, je me suis retrouvée au Stade olympique. Quand on m'a présentée, quand j'ai entendu la foule crier, le cœur m'a manqué. Je n'étais même plus capable de respirer.

Invitée à faire la mise au jeu d'un match des Nordiques, j'ai eu une sensation analogue. Les spectateurs se sont levés. En remontant, les sièges faisaient «toc-toc-toc» à l'infini. J'avais l'impression que mon cœur battait au même rythme.

Chaque fois, c'était le même frisson...

Dresser la liste de tous ces honneurs serait long et prétentieux. Alors, je n'en citerai qu'un autre, celui qui m'a le plus touché. C'était un soir de printemps, à la remise du Canadian Sports Award. Kerrin Lee-Gartner, médaillée d'or olympique en ski alpin, Silken Laumann, qui avait donné un exemple du courage et de la détermination olympiques quelques mois après une terrible blessure en remportant une médaille de bronze en aviron alors que sa seule présence à Barcelone tenait du miracle, et moi étions en lice. Le trophée a finalement été remis à Kerrin, mais Silken l'aurait mérité tout autant.

Soudainement, le ministre Pierre Cadieux a annoncé qu'un nouveau trophée serait remis dorénavant à des athlètes qui savent rester fiers et dignes dans l'adversité. Ce trophée porterait le nom de... Sylvie Fréchette.

Daniel Lamarre, qui était assis à côté de moi et pour qui la nouvelle était aussi une surprise, m'a agrippé le bras. Pendant un moment, j'ai cru que ses doigts resteraient imprimés à tout jamais dans ma chair. Puis, tremblotante, prise au dépourvu, je me suis levée. Je serais la première à recevoir ce trophée qui porterait mon nom.

En m'avançant vers la tribune, je ne pensais qu'à une chose : regarder où je mettais mes pieds instables dans mes souliers à talons.

Je n'ai aucune idée de ce que j'ai pu dire. Tout ce que je sais, c'est que j'ai pleuré longtemps... en français et en anglais.

Le trophée n'était pas très gros, mais, pour moi, il signifiait que je méritais qu'on se rappelle de moi. C'était une façon de me faire passer à l'histoire.

Un jour, dans vingt ans, dans trente ans, dans cinquante ans, on remettrait ce trophée à un athlète qui demanderait qui était Sylvie Fréchette. Et on lui expliquerait...

À mon retour au Québec, on m'avait fait diverses offres d'emploi en relations publiques. Avec les conseils de National, j'ai finalement retenu la plus intéressante et c'est ainsi que je suis devenue représentante de la Banque nationale.

Ce n'était pas intéressant seulement sur le plan pécuniaire. Le président de la banque, M. André Bérard, m'avait dit : «Je se-

rais heureux que tu nous représentes, mais on ne veut pas que tu repartes les mains vides après.» Il m'offrait donc non seulement une commandite, mais aussi une formation. À moi qui ne connaissais absolument rien du monde des affaires et qui n'avais même pas terminé mon bac. Après dix-huit ans d'entraînement, je ne savais pas faire grand-chose à part nager. C'est ce qui m'a décidée.

Ce désir d'échanger, de me faire progresser, je l'ai ensuite retrouvé chez Nicole Rondou, qui a pris en main la nouvelle recrue.

Les chambres de commerce, les écoles, je me suis mise à aller raconter mon histoire un peu partout. Et on en redemandait. Encore et encore.

De temps à autre, on me parlait des Olympiques ou de la mort de Sylvain. Mais le plus souvent, on me demandait d'expliquer les détails de mon entraînement. Et alors, je parlais des bouteilles d'eau de Javel vides qui nous permettent, la tête toujours sous l'eau, de flotter et de ressentir enfin tous les muscles de notre corps sans être obsédées par les mouvements de nos bras et la douleur qu'on y ressent. Quand les bras sont ainsi «en congé», on peut sentir les muscles se contracter, reconnaître celui qui doit travailler.

Je parlais aussi des longueurs de natation dans tous les styles, crawl, dos, brasse et papillon... comme de vrais nageurs. Sauf que, en synchro, on nage l'après-midi ou le soir, jamais le matin. D'ailleurs, ce n'est pas la seule discipline à emprunter aux autres. Saviez-vous que le nageur et champion olympique Mark Tewksbury a travaillé avec Debbie Muir, entraîneur de synchro, pour corriger certains petits travers?

Il y avait aussi le *tubing*. Ça, c'est exactement le contraire des bouteilles d'eau de Javel. Ces horribles tubes de caoutchouc jaunes, Julie les a découverts dans un hôpital. À quoi ils pouvaient bien servir, je ne sais pas, mais pour nous, ils devenaient à chaque jour un instrument de torture. Nous nous les passions autour de la taille et, alors que nous faisons du *egg-beater*, c'est-à-dire des mouvements rotatifs des jambes pour nous tenir, sans l'aide des bras, à la surface de l'eau, les sept kilos supplémentaires travaillaient à nous entraîner vers le fond. Quand arrivaient ensuite les compétitions, nous nous sentions tellement, tellement légères...

De temps à autre, nous nagions revêtues de léotards pour augmenter notre poids. Il y avait aussi les mouvements de flexibilité et, évidemment, la musculation... Bref, j'expliquais tout.

En me voyant arriver dans leur région, les responsables de la Banque nationale arboraient un large sourire. Ce sourire-là, j'ai vite appris à le reconnaître. Il précédait toujours une phrase du genre: «J'espère que tu t'es bien reposée... Tu vas avoir une grosse journée.»

La veille, j'avais remis des trophées de nage synchro avant d'aller à Toronto. L'avant-veille, j'avais visité une école.

J'adorais parler avec les gens, tout simplement, en fait beaucoup plus que de servir un discours plus formel. Juste être là, jaser, et répondre à leurs questions. Avec les jeunes, souvent, cela se passait ainsi... La plupart du temps, les professeurs choisissaient les élèves les plus méritants. Était-ce ma présence ou plutôt la rupture d'avec la routine qui constituait vraiment le cadeau et les excitait ainsi, je ne sais pas. Mais les questions les plus saugrenues surgissaient parfois.

L'école que je visitais ce jour-là était immense, regroupant à la fois le primaire et le secondaire. Ma visite, cette fois, était réservée aux plus grands. J'attendais que tous soient entrés dans le gymnase où je devais prendre la parole quand les élèves d'une classe de deuxième année sont passés près de moi. Me reconnaissant, un petit gars, visiblement très déluré, s'est avancé:

«Eh! Sylvie Fréchette!

— Bonjour, quel est ton nom?

— Je m'appelle Daniel. Eh, Sylvie Fréchette, quel âge que t'as, toi?

— Mon Daniel, quel âge me donnes-tu?»

J'ai eu l'impression qu'il prenait la question comme un défi. Il s'est mis à réfléchir tout en m'inspectant des pieds à la tête, longtemps, trop longtemps à mon goût.

Puis, la réponse est sortie:

«Quarante-huit ans!»

J'aurais voulu mourir. Moi et ma grande gueule!

Évidemment, dans le gymnase, quelqu'un a posé la même question.

«Cette fois, je ne vous ferai pas deviner. Je vais vous le dire tout de suite.»

Et j'ai raconté l'histoire de Daniel, trop heureuse d'éviter ainsi un nouvel affront du même genre.

Une fois, dans une école secondaire de Dollard-des-Ormeaux, à moins qu'il ne s'agisse de Beaconsfield, on avait invité une classe spéciale à me rencontrer. Il s'agissait d'un groupe de décrocheurs potentiels. Je pourrais peut-être réussir à les motiver un peu, m'avaient dit les responsables. Mon Dieu!... Je ne savais trop comment réagir et, surtout, j'ignorais comment eux allaient réagir. Faute de mieux, j'ai décidé de leur parler... tout simplement.

La nage synchro avait illuminé ma jeunesse, comme celle de bien des petites filles. Alors, comme d'habitude, j'ai voulu leur parler des fillettes qui s'activent encore avec joie autour de la piscine, mes petites puces, comme je les appelle. Et là, c'est sorti, clair et bien articulé:

«Le paquet de petites "putes"...»

Devant moi, tous les jeunes étaient figés, le sourire aux lèvres.

Près de la porte, je le savais, le professeur était là, avec le directeur et les gens de la banque. J'aurais voulu disparaître, m'enfoncer dans le plancher. Qu'allaient-ils dire?

Tout doucement, je me suis retournée: ils riaient comme des fous. J'ai éclaté moi aussi. Quant aux jeunes, ils m'ont servi une ovation debout.

Peu importe, on ne m'y reprendra plus. Dorénavant, quand j'arrive à ce passage, j'articule comme jamais: PUSSESSES. Un peu plus et on pourrait me décerner un trophée d'articulation. Et amenez-les les chaussettes de l'archiduchesse!

Il y a aussi certaines situations... Par exemple, j'ai toujours gesticulé, toute ma vie. Avec mes grands bras, il n'était pas rare que je renverse un verre dans un restaurant. Je m'excusais, gentiment, poliment, et on passait à autre chose.

Le problème, maintenant, c'est que je me retrouve souvent à la place d'honneur.

Ce midi-là, j'étais en tournée avec la banque à Laval. Évidemment, on m'avait installée à la table des dignitaires, celle que tout le monde surveille du coin de l'œil.

Tout s'est bien déroulé jusqu'au dessert. Devant moi se dressait une belle poire, debout, comme un soldat au garde-à-vous, avec son coulis de framboise qui lui tombait sur les épaules.

Comme j'étais l'invitée, tous les assistants attendaient que j'entame ma poire avant d'attaquer la leur.

J'ai piqué ma fourchette et là... la poire est partie. Splash! Autour de moi, la nappe était toute rouge.

«Ce n'est pas grave... ce n'est pas grave.»

Plus on le répétait et plus je me sentais rougir.

Plus tard, en faisant le tour des tables pour souhaiter le bonsoir à tout le monde, j'ai remarqué avec une sorte de soulagement les innombrables taches couleur framboise qui décoraient les nappes.

Si jamais je sers des poires au dessert, je m'assurerai d'abord de bien les cuire...

«Demain, Sylvie, tu as une conférence de presse, puis il y a le discours devant le Club Optimiste. Ah oui, et tu n'oublies pas de passer un coup de fil à Toronto... À part ça, on a eu une demande pour un téléthon, il y a aussi une levée de fonds...»

Trois, quatre rendez-vous par jour, sept jours par semaine. Et encore, pour contenter tout le monde, il aurait fallu que je sois à trois endroits en même temps. Heureusement que Daniel Lamarre est là pour dire non à ma place.

Et moi qui croyais que, hors la nage synchro, les gens avaient droit à des congés...

Depuis un petit bout de temps, j'avais retrouvé cette horrible sensation que je croyais à jamais disparue: la panique des dernières secondes en nage synchro. Je n'avais plus le temps de respirer. «Allez, ma grande, replonge, t'es capable. Ça achève!»

CHAPITRE XVII

Et maintenant?

Juin 1993. Dix mois plus tard.

Je me suis dit qu'avec le temps, cela se calmerait, mais non! Pourtant, j'ai réussi à dresser une sorte de mur autour de moi et, pour la première fois de ma vie, je suis capable de dire non à l'occasion, même à Daniel Lamarre, même à la Banque.

Ce courage-là, c'est sans doute Karine qui me le donne. Mais même elle, je réussis à l'envoyer promener plus souvent qu'à son tour. «Lâche-moi, j'ai juste envie d'être Sylvie.»

Ce n'est pas toujours facile d'être juste Sylvie.

«Comme ça, tu manges des biscuits au chocolat...»

Dans l'allée du marché, le monsieur regardait en souriant dans mon panier. C'était amical, pas du tout méchant, mais j'avais l'impression d'être prise en flagrant délit.

«Je le sais, c'est vrai, je suis un peu gourmande, j'ai pris deux kilos depuis les Jeux...»

Si j'avais pu, j'aurais planté là le monsieur et le panier et je serais sortie en courant de l'épicerie. Je me sentais ridicule, non pas à cause des biscuits, mais à cause de ma réaction. Qu'est-ce qui m'arrivait?

Après tout, mes petites gourmandises, moi-même j'en riais.

«Maman, tu sais, j'ai même un petit ventre. Regarde ça, moi qui n'ai jamais eu de ventre...»

Pour la première fois, avant de passer sous la douche, j'ai cru remarquer aussi un peu de cellulite. J'ai ri: «Maintenant, t'es une vraie femme, ma grande.»

Cela fait drôle de passer d'un peu folle à normale. Enfin, «normale», c'est beaucoup dire.

Il m'était presque impossible d'aller au marché, au cinéma, au restaurant sans me faire remarquer. Une fois, maman et moi, nous croyions bien avoir réussi. Oh! nous avons mis les chances de notre côté, nous nous étions installées dans un renforcement un peu sombre, j'étais assise de dos. Personne n'était venu, personne ne nous avait regardées. Nous arborions déjà un petit sourire malicieux et victorieux quand les serveurs se sont avancés avec un beau gâteau: «Ma chère Sylvie, c'est à ton tour...»

C'était tellement gentil! C'est étrange, pendant des années, j'ai été une illustre inconnue. Maintenant qu'on me reconnaît, il m'arrive de souhaiter, ne serait-ce que quelques heures, de retourner à cette époque où je n'étais rien pour personne, sauf pour maman et ma famille. Mais je sais bien que, si cela m'arrivait, je le regretterais et que toute cette chaleur humaine, tout cet amour me manquerait terriblement. Celle qui se fait reconnaître, je le sais, c'est Karine, pas Sylvie. Mais Sylvie en a assez de Karine.

Karine d'ailleurs me fait un peu peur: Et si c'était seulement Karine que les gens aiment, pas Sylvie! Oh! Que c'est donc compliqué! Et puis non, dans le fond, c'est tout simple: ce que j'aimerais, c'est être connue un jour sur deux... Karine un jour, Sylvie le lendemain.

Ici et là, j'ai tout de même réussi à trouver des moments d'intimité.

Une fois, assise dans un fauteuil de jardin, j'ai regardé tranquillement le coucher du soleil sur le balcon arrière de ma maison. Car je me suis acheté une autre maison. À Laval. Cela n'a rien de la copropriété de rêve que Sylvain avait découvert pour nous. Mais c'est grand, clair et tout blanc. Sur le mur de ma chambre, j'ai mis un néon représentant une vague. Ailleurs, il y a des *posters* de Garfield. Non! Seigneur non! Surtout pas de médailles. Elles sont encore toutes chez maman, sur la tringle à rideaux.

Pendant quelques mois, je suis restée chez Jean-Pierre, avec maman. Quand j'arrivais, mon souper était prêt, je vivais dans la ouate, mais, parfois, j'aurais eu envie de me mettre en *boxers* et de grignoter quelques heures plus tard ou même pas du tout. Pendant quatre mois, j'ai été entourée d'amour et d'affection, enveloppée dans le bien-être. Mais j'étais trop bien. J'avais envie de difficultés, envie d'être indépendante.

C'est ainsi que je me suis retrouvée dans ma nouvelle maison. Seule avec mes quatre chats. Or, si j'ai besoin de petits moments de solitude, je les crains aussi. C'est à ces moments que les *flashes* me reviennent.

Après les Jeux, j'ai dû retourner à l'appartement à quelques reprises. Je n'ai jamais pu le faire qu'en amenant un tas de gens avec moi. Comme pour me protéger. De mes fantômes, de mes souvenirs.

Un jour, en vidant les sacs d'épicerie, j'ai remarqué la boîte de céréales. Ces céréales, c'est LUI qui en mangeait, pas moi. Pourtant, je n'ai jamais pu les jeter. Je ne peux pas écouter les cassettes qu'on aimait, mais je ne me sens pas capable de les jeter non plus. Pendant des mois, je n'ai même pas pu écouter RDS.

Le plus difficile, c'était cela, le quotidien. J'ai encore tellement de questions qui restent sans réponse, qui resteront toujours sans réponse.

L'autre jour, c'était l'anniversaire de Sylvain. J'y ai pensé toute la journée. Comment diable vais-je pouvoir revivre un 18 juillet? Je voudrais dormir, sans faire de cauchemar, et me réveiller trois jours plus tard. Rayer cette maudite journée du calendrier, un peu comme les hôteliers décident qu'ils n'auront pas de treizième étage.

De Sylvain et moi, on a dit n'importe quoi. Qu'il s'était suicidé parce que je songeais à le quitter, parce que j'avais un amant, parce que..., parce que... Dans les restaurants, les gens se sont mis à regarder mon frère Martin d'un air soupçonneux. On a dit aussi que Sylvain s'était suicidé pour me faire mal, pour gêner mes Jeux.

C'est ridicule. Sylvain avait toujours souhaité le meilleur pour moi. Qu'il ait voulu me blesser, je ne l'ai jamais cru, je ne veux pas y croire. Je ne sais pas pourquoi il l'a fait. Mais je dois

maintenant accepter que des questions demeurent sans réponse, pour moi comme pour les autres.

À mon retour des Jeux, le quotidien était vraiment devenu un enfer. Dans la journée, j'étais Samson, car le tourbillon m'empêchait au moins de penser, mais le soir, je me couchais et je pleurais.

«Ma grande hypocrite! Dis-le donc que tu as mal.»

Mais j'avais peur de le montrer, comme si le mal pouvait empirer si j'admettais son existence.

Dans mon journal intime, j'écrivais: «Aujourd'hui, tant qu'à te mentir, je préfère ne pas t'écrire.»

Encore aujourd'hui, il m'est difficile de voir Jennifer, la fille de Josée et la nièce de Sylvain. C'est aussi ma filleule, notre filleule. Elle non plus n'a pas oublié. Au début, chaque fois que je la voyais, elle me servait une devinette. Son scénario était déjà prêt et elle présentait à la fois les questions et les réponses.

«Devine à quoi je pense. À une étoile.»

Le reste, je n'avais même pas besoin de l'entendre, je le savais déjà.

«Sais-tu qui est dans l'étoile?»

Oui, oui, je savais qui était dans l'étoile.

«C'est Sylvain...»

Je ne suis pas encore allée au cimetière. Juste après les Jeux, je m'en sentais incapable. Puis, j'ai prétexté l'hiver. C'était froid, c'était sombre, je voulais attendre le printemps. Maintenant qu'est-ce qui m'arrête?

J'ai horreur des embouteillages. Évidemment, tout le monde déteste les embouteillages. Mais à ces moments-là, l'odeur du tuyau d'échappement me revient. Puis, sans que j'y puisse rien, elle m'enveloppe et me ramène en enfer.

Pendant une semaine, au printemps, j'ai réussi à prendre des vacances. J'étais épuisée, j'avais envie de m'en aller, ailleurs, sans mes douze maillots de bain et mon pince-nez.

L'agent de voyages qui m'avait vanté ce club des îles Turks et Caicos m'avait dit qu'il y avait là un dauphin qui venait parfois nager avec les touristes, surtout les femmes. Il m'aimerait, j'en étais sûre.

Il n'est pas venu cette semaine-là. La mer avait cette couleur de turquoise dont les îles tirent leur nom. Un paradis! Heureux de

rencontrer enfin quelqu'un qui avait assez de souffle pour l'accompagner en apnée, le guide m'a entraînée dans les cavernes admirer les poissons multicolores et le corail. Wow!

La plage, blanche et douce, était magnifique. Je ne pensais à rien, j'étais bien. Sur le sable, une chaise longue qu'on avait tirée avait laissé deux marques parallèles et bien nettes. Comme la civière sur le tapis de l'appartement! Oh non, pas ça! Pas ici!

Même au paradis, je ne pouvais plus m'échapper.

Pendant des mois, je n'ai pu me confier à mon journal. Oh! j'écrivais quand même, sur la pluie et le beau temps. Chaque fois, je commençais avec un froid bonjour. Mais le petit prince, lui, était disparu.

En novembre, il est réapparu. Un soir, était-ce dans le bain ou dans mon lit, j'écrivais: «Bonne nuit, petit prince! Qui, je ne sais pas, mais un petit prince dans une grosse tour de cristal, tout ensoleillée, pleine de couleurs douces et tendres... un petit prince, juste pour moi.

«Heureusement qu'on peut rêver! Ça fait du bien de s'évader de la dure réalité. J'ai eu, et j'ai encore beaucoup trop de mal pour penser qu'un jour, cela pourrait m'arriver de nouveau...»

«Dring!»

Au début, de peur d'avoir à refuser une invitation, de crainte d'avoir à dire «Je n'ai pas le temps», je ne répondais pas au téléphone. Quand c'était maman, elle m'avertissait en parlant au répondeur: «Ma grande, réponds, c'est moi.»

J'ai horreur de dire non, surtout à mes amies. De répéter «Je ne peux pas te parler longtemps, j'ai ceci ou cela...», je me sens méchante. J'aurais tellement envie de les voir. La semaine prochaine ou l'autre après, j'aurai sans doute un petit peu de temps à moi.

Natou, Catherine, Annie, je m'ennuie d'elles... et les jumelles. Je venais tout juste de déménager quand le téléphone a sonné. C'était Caro, une des jumelles Doré, des amies du secondaire.

«Ce que je fais? Je suis dans le ménage. Je viens juste d'emménager, il y a de la boue partout.

— Si tu veux, on peut aller t'aider.»

J'ai refusé, je m'arrangeais bien, merci quand même. Quelques minutes plus tard, on sonnait à la porte. Les jumelles étaient là, avec la vadrouille, le seau et tout ce qu'il fallait... Comment puis-je me passer de cette complicité, de ce genre d'amitié?

En même temps que je veux retrouver ma famille et mes amis, j'ai envie de faire toutes sortes de choses, de suivre un cours de photo, de développer les films, même, de parler à mes plantes, de me rouler dans la neige, de voyager, d'écouter de la musique tranquille avec mes chats.

J'ai raté un tas de choses. Je peux encore les rattraper, mais il faut que je me dépêche. Chaque seconde, je veux en jouir.

Depuis mon retour de vacances, j'ai repris goût aux bains de foule. Les poignées de main, les applaudissements, je les savoure goutte à goutte. Même les heures à signer des autographes... J'ai toujours préféré parler aux gens, simplement, comme à de vieux amis, mais pourquoi pas? Il n'y a que cette satanée douleur, dans ma main qui revient de temps à autre. Pendant un moment, on a cru qu'il s'agissait d'arthrite, mais non. Alors qu'est-ce que c'est? Ces jours-là, je dois dire non, mais je ne sais pas si les gens comprennent...

Après les Olympiques, je m'étais juré de passer tous mes anniversaires chez moi. Pourtant, ce 27 juin, je me retrouvais encore au loin, pour la cérémonie de clôture des Jeux de l'Acadie, à Dieppe, au Nouveau-Brunswick. Je regrettais un peu d'avoir accepté. Pour une fois que j'aurais pu célébrer ma fête avec ma famille. J'étais dans le salon des dignitaires quand soudain Renelle, qui devait chanter l'hymne national, a entonné: «Ma chère Sylvie...»

Un peu plus tard, dans l'après-midi, on attendait que Radio-Canada entre en ondes quand tous les jeunes présents au centre sportif, avertis je ne sais trop comment, ont spontanément commencé à chanter: «Bonne fête, Sylvie...» Un moment, j'ai cru que mon cœur allait chavirer.

L'accueil des gens, toute cette chaleur, non, je ne pouvais avoir de plus bel anniversaire.

Maintenant, je veux aussi m'intéresser davantage aux affaires de la banque, apprendre. Karine, je le sais, se débrouillera bien dans le monde des affaires. La banque, Brita, la nouvelle

ligne de maillots à mon nom, elle saura comment naviguer dans tout cela. C'est elle d'ailleurs qui m'aide à parler.

Récemment, c'était mon tour de passer en entrevue à l'émission de Lise Payette. Elle me faisait peur Mme Payette. Elle a toujours su aller chercher le plus intime chez ses invités, creuser profondément...

J'ai accepté, mais dans mon esprit, mon idée était faite: c'est Karine qui va aller la rencontrer. Sylvie, elle, se ferait manger tout rond.

Enfin, l'émission a été annulée à la dernière minute. Le duel entre Karine et Mme Payette n'aura pas lieu.

C'est immanquable, chaque fois que je fais face au public, chaque fois que je m'approche du micro, je sens la salle tourner, les jambes me manquer. Alors Karine me parle, comme elle le faisait avant chaque compétition: «Vas-y ma grande.» Et alors je plonge. Une fois dans l'eau, une fois partie, tout va bien.

L'eau, la piscine, c'est bizarre mais, encore maintenant, je ne peux pas m'en passer. De temps à autre, je retourne nager, pour le seul plaisir de sentir l'eau sur mon corps, pour le seul plaisir de l'effort.

Ce plaisir-là, je voudrais qu'il soit là, toujours. À la Barbade, j'ai un jour rencontré une vieille nageuse de synchro, Mme Edmée Martineau. Elle devait bien avoir soixante-quinze ans. Pourtant, à nager le crawl, elle restait gracieuse et délicate. Quand elle s'est amusée, comme une petite fille, à me faire des jambes de ballet, j'ai regardé ses belles jambes, fines et fermes. J'espère qu'à son âge, je serai comme elle.

Je n'ai pas encore eu de réponse de la FINA. Je n'ai aucun indice de ce que sera la décision finale. Je ne sais qu'une chose: ce ne sera jamais ce que ç'aurait pu être. Jamais.

Si on m'offre la médaille, je serai la femme la plus heureuse du monde. Mais pour que je sois vraiment comblée, il faudrait me promettre que l'on fera tout le nécessaire pour éviter qu'un athlète n'ait à revivre une situation semblable.

Pour une autre non plus, ce ne sera plus jamais pareil. J'ai entendu dire qu'à son retour de Barcelone, la juge brésilienne était devenue une véritable paria dans son propre pays. Elle est pointée du doigt, ses étudiants à l'université la boycottent. Pauvre femme!

Quant à moi, toute cette mésaventure est chose du passé. Je suis en paix avec moi-même. Mais je sens que je regarderai toujours les ordinateurs comme des ennemis potentiels.

Je n'ai pas encore tout à fait décroché de la nage synchro. Il me reste un regret: je suis convaincue de n'avoir pas atteint ma limite. J'aurais pu accomplir davantage, je le sais. D'ailleurs, j'ai encore de bonnes idées... On m'a même demandé de composer une routine courte pour le championnat canadien. Pendant une heure et demie, je me suis retrouvée devant mon entraîneur, dans la piscine que j'ai toujours connue, dans mon élément à moi, mon monde, exactement comme je l'ai toujours voulu. Pendant une heure et demie, je nous ai retrouvées, Karine et moi. Comme avant! Que cela faisait du bien de créer à nouveau. Comme c'était bon!

Créer, je pense que c'est ce qui me manque. Pour l'instant, j'ai plutôt l'impression d'être portée par la vague...

Parfois, on me demande de donner un spectacle. Mais je ne veux pas. Ce n'est pas de la mauvaise volonté, c'est autre chose. Du respect sans doute. Je ne m'entraîne plus, je ne suis plus une vraie athlète olympique. Comment pourrais-je nager devant des athlètes assises sur le bord de la piscine qui, elles, en sont encore des vraies? Comment pourrais-je leur présenter une routine qui ne soit pas à leur hauteur?

Choisissez, par exemple, Lisa Alexander. Ou une autre parmi les meilleures. Moi, je serai là pour les applaudir.

Je ne veux plus vivre dans l'ombre de Sylvie Fréchette, l'athlète. Je ne veux plus vivre dans l'ombre de Karine. Je veux qu'elle s'efface un peu. Pour un temps.

Mais je sais bien qu'elle sera toujours là pour moi. Quand j'en aurai besoin.

Épilogue

J'ai voulu ajouter une conclusion toute personnelle au texte que Lilianne Lacroix a écrit à partir de plusieurs conversations que nous avons eues ensemble. Dans ce livre, j'ai pu partager avec vous les longues heures d'entraînement et de vie à la piscine qui m'ont conduite jusqu'aux Jeux olympiques de Barcelone. Avant 1992, je nageais sans vraiment me soucier du lendemain, sans savoir que nous pourrions devenir complices, vous et moi. Votre attitude lors de ces événements et votre accueil à mon retour à Montréal m'ont fait découvrir combien vous êtes importants pour moi. C'est pour cette raison que j'ai voulu me confier à vous.

Les différentes étapes qui ont mené à la publication de ce livre ont été très éprouvantes pour moi, car elles m'ont obligée à revivre plusieurs fois des épisodes douloureux que j'aurais préféré oublier. Mais je me devais d'aller jusqu'au bout de mes souvenirs afin de les immortaliser. Il me semble aussi que je devais vous décrire tous les instants de joie et de peine que nous avons traversés. Le moment est maintenant venu pour moi de passer à autre chose, de me consacrer à un autre genre de vie.

Je ne sais pas encore ce qui m'attend. Je sais toutefois que je veux demeurer en contact avec vous, car vous m'avez aidée à terminer ma carrière d'athlète dans la sérénité. Je veux maintenant m'attaquer à de nouveaux défis avec autant de passion et de détermination qu'auparavant, même si je sais que ce ne sera pas facile. Je me sens en effet comme à mes débuts sur le bord de la piscine; je dois trouver un environnement qui saura me combler

autant que l'eau. J'ai été une fille de la mer, j'ai vécu dans l'eau pendant vingt-cinq ans, il est donc normal que j'aie un peu le vertige en me retrouvant les deux pieds sur terre. Je comprends mieux à présent ce que doit ressentir un joueur de hockey qui accroche ses patins après avoir remporté la coupe Stanley.

Les médias ainsi que mes premières expériences à la Banque Nationale m'ont permis de déceler chez moi un goût pour les communications que je ne me connaissais pas. Il me faut maintenant apprendre à maîtriser cette discipline et voir si je pourrai m'y sentir aussi à l'aise que dans l'eau. La petite fille de la piscine est maintenant prête à relever les nouveaux défis et à y mettre tout son cœur. Car la vie m'a appris que c'est lorsque l'on y met l'effort que l'on réussit.

La plus grande satisfaction que j'ai ressentie à Barcelone, c'est celle d'être allée au bout de mes possibilités. Alors, surveillez-moi bien! Ma deuxième carrière est commencée.

*Elle a reçu sa
médaille d'or le 15/12/93*

Sylvie Fréchette,
août 1993.

Chronologie

- 27 juin 1967 Naissance à Rosemont
- 14 décembre 1970 Naissance de son frère Martin
- 11 avril 1971 Mort de son père René
- 1979 Première apparition au championnat canadien junior: 23^e sur 24 en duo
- 1981 Championne canadienne junior en solo, duo et équipe
- 1982 Championne canadienne junior en solo et équipe
- 1984 La nage synchronisée devient un sport olympique
- 1985 Coupe du monde FINA: première en équipe
- 1985 Jeux australiens: première en équipe
- 1986 Jeux du Commonwealth à Édimbourg: médaille d'or
- Rencontre en URSS: première en solo
- 1987 Coupe du monde FINA, au Caire: deuxième
- Jeux Pan-Am d'Indianapolis: médaille d'argent
- 1988 Elle est exclue des Jeux olympiques de Séoul
- Synchro Roma, à Rome: première en solo, duo et équipe
- 1989 (février) Soviet Women's Magazine Competition, à Moscou: première en solo
- (mai) Championne canadienne senior en solo
- (juin) Majorca Synchro: première en solo

- Coupe du monde, à Paris: deuxième en solo, troisième en duo (avec Nathalie Guay), deuxième en équipe. Dernière compétition en duo. Jusqu'aux Jeux olympiques de 1992 à Barcelone, elle ne devait plus connaître de défaite
- 1990 (janvier) Jeux du Commonwealth, à Auckland, en Nouvelle-Zélande: médaille d'or en solo. Un des juges lui accorde une note parfaite
- (avril) Coupe Loano en Italie: première en solo
- (mai) Championne canadienne senior en solo
- (juin) Roma Synchro: première en solo
- (juillet) Swiss Open, à Lancy: première en solo
- (novembre) German Open: première en solo
- 1991 (janvier) Championnat mondial, à Perth, en Australie: médaille d'or en solo (record mondial au score cumulatif)
- (mai) Championne canadienne senior en solo
- Coupe du monde, à Bonn: première en solo
- (juillet) Swiss Open au Liechtenstein: première en solo
- Roma Synchro: première en solo
- (septembre) Compétition pré-olympique: première en solo
- (novembre) Compétition internationale à Brno, en Tchécoslovaquie: première en solo
- 1992 (mars) German Open: première en solo
- (avril) Championne canadienne senior en solo
- (mai) Japan Synchro: première en solo
- Roma Synchro: première en solo
- (23 juin au 15 juillet) Camp d'entraînement à Porto-Rico
- (16-17 juillet) Voyage à Toronto pour présenter l'équipe olympique
- (18 juillet) Mort de Sylvain Lake. Ce soir-là, il devait partir pour Barcelone

- Jeux olympiques (22 juillet) Départ pour Barcelone
de Barcelone (25 juillet) Cérémonie d'ouverture des Jeux olympiques de Barcelone; funérailles de Sylvain à Montréal
- (2 août) Préliminaires; elle se classe *ex aequo* avec l'Américaine Kristen Babb
- (5 août) Figures imposées; erreur de la juge brésilienne. Sylvie se retrouve en quatrième place, alors qu'elle aurait dû occuper le premier rang
- (6 août) Finale du solo; Sylvie remporte la finale en solo mais se classe au deuxième rang au combiné: médaille d'argent en solo

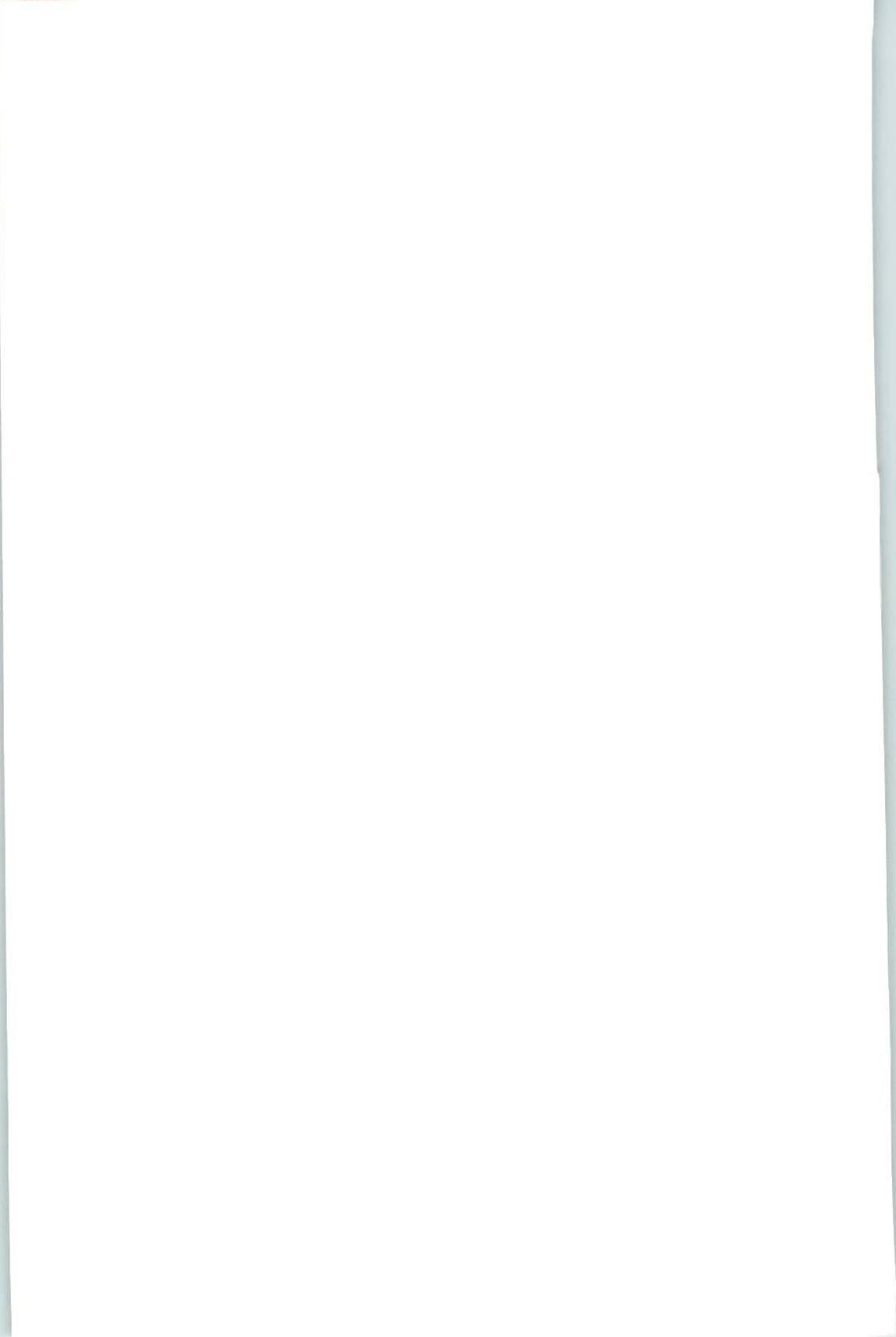


Table des matières

Karine Fréchette.....	9
Chapitre premier	
Le vieux sage	13
Chapitre II	
La grande perche.....	21
Chapitre III	
Bouddha, le prince et Gana.....	27
Chapitre IV	
Le prince charmant	37
Chapitre V	
Outch!	45
Chapitre VI	
Les p'tits bonheurs d'une nageuse synchro	59
Chapitre VII	
Le chemin de croix.....	69
Chapitre VIII	
La route est libre	75

Chapitre IX	
Merveilleux macho!	81
Chapitre X	
Deux Boubous au championnat mondial	85
Chapitre XI	
Les audaces de Karine	93
Chapitre XII	
Picasso, Dali, Van Gogh et... Shakespeare.....	99
Chapitre XIII	
Bonne fête, Boubou	109
Chapitre XIV	
Non!	117
Chapitre XV	
Barcelone	131
Chapitre XVI	
Le tourbillon.....	145
Chapitre XVII	
Et maintenant?	153
Épilogue	161
Chronologie.....	163

Ouvrages parus aux Éditions de l'Homme

Affaires et vie pratique

- * 1001 prénoms, leur origine, leur signification, Jeanne Grisé-Allard
- * Acheter et vendre sa maison ou son condominium, Lucille Brisebois
- * Acheter une franchise, Pierre Levasseur
- * Les assemblées délibérantes, Francine Girard
- * La bourse, Mark C. Brown
- * Le chasse-insectes dans la maison, Odile Michaud
- * Le chasse-insectes pour jardins, Odile Michaud
- Le chasse-taches, Jack Cassimatis
- * Choix de carrières — Après le collégial professionnel, Guy Milot
- * Choix de carrières — Après le secondaire V, Guy Milot
- * Choix de carrières — Après l'université, Guy Milot
- * Comment cultiver un jardin potager, Jean-Claude Trait
- Comment rédiger son curriculum vitae, Julie Brazeau
- * Comprendre le marketing, Pierre Levasseur
- * La couture de A à Z, Rita Simard
- Des pierres à faire rêver, Lucie Larose
- * Des souhaits à la carte, Clément Fontaine
- * Devenir exportateur, Pierre Levasseur
- * L'entretien de votre maison, Consumer Reports Books
- L'étiquette des affaires, Elena Jankovic
- * Faire son testament soi-même, Me Gérald Poirier et Martine Nadeau Lescault
- Les finances, Laurie H. Hutzler
- Gérer ses ressources humaines, Pierre Levasseur
- La graphologie, Claude Santoy
- * Le guide complet du jardinage, Charles L. Wilson
- * Le guide de l'auto 93, D. Duquet, M. Lachapelle et J. Duval
- * Le guide des bars de Montréal 93, Lili Gulliver
- * Le guide des bons restaurants de Montréal et d'ailleurs 93, Josée Blanchette
- * Le guide des plantes d'intérieur, Coen Gelein
- * Guide du jardinage et de l'aménagement paysager au Québec, Benoit Prier
- * Le guide du vin 93, Michel Phaneuf
- * Le guide floral du Québec, Florian Bernard
- Guide pratique des vins de France, Jacques Orhon
- J'aime les azalées, Josée Deschênes
- * J'aime les bulbes d'été, Sylvie Regimbal
- J'aime les cactées, Claude Lamarche
- * J'aime les conifères, Jacques Lafrenière
- * J'aime les petits fruits rouges, Victor Berti
- J'aime les rosiers, René Pronovost
- J'aime les tomates, Victor Berti
- J'aime les violettes africaines, Robert Davidson
- J'apprends l'anglais..., Gino Silicani et Jeanne Grisé-Allard
- Le jardin d'herbes, John Prenis
- * Lancer son entreprise, Pierre Levasseur
- Le leadership, James J. Cribbin
- * La loi et vos droits, Me Paul-Émile Marchand
- Le meeting, Gary Holland
- Mieux comprendre sa vie de travail, Claude Poirier et Nicole Gravel
- * Mon automobile, Gouvernement du Québec et Collège Marie-Victorin

- Notre mariage — **Étiquette et planification**, Marguerite du Coffre
- Nouveaux profils de carrière, Claire Landry
- L'orthographe en un clin d'œil, Jacques Laurin
- * Ouvrir et gérer un commerce de détail, C. D. Roberge et A. Charbonneau
- Le patron, Cheryl Reimold
- * Piscines, barbecues et patios, Collectif
- * La prévention du crime, Collectif
- * Prévoir les belles années de la retraite, Michael Gordon
- Les relations publiques, Richard Doin et Daniel Lamarre
- * Les secrets d'une succession sans chicane, Justin Dugal
- La taxidermie moderne, Jean Labrie
- * Les techniques de jardinage, Paul Pouliot
- Techniques de vente par téléphone, James D. Porterfield
- * Tests d'aptitude pour mieux choisir sa carrière, Linda et Barry Gale
- * Tout ce que vous devez savoir sur le condominium, Robert Dubois
- Une carrière sur mesure, Denise Lemyre-Desautels
- L'univers de l'astronomie, Robert Tocquet
- La vente, Tom Hopkins

Plein air, sports, loisirs

- * L'ABC du bridge, Frank Stewart et Randall Baron
- Almanach chasse et pêche 93, Alain Demers
- Apprenez à patiner, Gaston Marcotte
- L'arc et la chasse, Greg Guardo
- Les armes de chasse, Charles Petit-Martinon
- L'art du pliage du papier, Robert Harbin
- La basse sans professeur, Laurence Canty
- La batterie sans professeur, James Blades et Johnny Dean
- * La bicyclette, Jean Corbeil
- Le bridge, Viviane Beaulieu
- Carte et boussole, Björn Kjellström
- Le chant sans professeur, Graham Hewitt
- La clarinette sans professeur, John Robert Brown
- Le clavier électronique sans professeur, Roger Evans
- * Les clés du scrabble, Pierre-André Sigal et Michel Raineri
- * Comment vivre dans la nature, Bill Rivière et l'équipe de L. L. Bean
- Le conditionnement physique, Richard Chevalier, Serge Laferrière et Yves Bergeron
- * Construire des cabanes d'oiseaux, André Dion
- Corrigez vos défauts au golf, Yves Bergeron
- Culture hydroponique, Richard E. Nicholls
- * Le curling, Ed Lukowich
- De la hanche aux doigts de pieds — Guide santé pour l'athlète, M. J. Schneider et M. D. Sussman
- Devenir gardien de but au hockey, François Allaire
- Le dictionnaire des bruits, Jean-Claude Trait et Yvon Dulude
- * Les éphémères du pêcheur québécois, Yvon Dulude
- * Exceller au baseball, Dick Walker
- * Exceller au football, James Allen
- * Exceller au softball, Dick Walker
- * Exceller au tennis, Charles Bracken
- * Exceller en natation, Gene Dabney
- La flûte traversière sans professeur, Howard Harrison
- Le golf au féminin, Yves Bergeron et André Maltais
- Grandir en 100 exercices, Henri B. Zimmer
- Le grand livre des sports, Le groupe Diagram
- Le guide complet du judo, Louis Arpin
- Le guide complet du self-defence, Louis Arpin

- * **Le guide de la chasse**, Jean Pagé
- Le guide de l'alpinisme, Massimo Cappon
- * **Le guide de la pêche au Québec**, Jean Pagé
- * **Le guide des auberges et relais de campagne du Québec**, François Trépanier
- * **Le guide des 52 week-ends au Québec 93**, André Bergeron
- Le guide des destinations soleil 93, André Bergeron
- Guide des jeux scouts, Association des Scouts du Canada
- Le guide de survie de l'armée américaine, Collectif
- * **Guide de survie en forêt canadienne**, Jean-Georges Desheneaux
- La guitare, Peter Collins
- La guitare électrique sans professeur, Robert Rioux
- La guitare sans professeur, Roger Evans
- * **J'apprends à nager**, Régent la Coursière
- * **Je me débrouille à la chasse**, Gilles Richard
- * **Je me débrouille à la pêche**, Serge Vincent
- Jeux pour rire et s'amuser en société, Claudette Contant
- * **Jouez gagnant au golf**, Luc Brien et Jacques Barrette
- Jouons au scrabble, Philippe Guérin
- Le karaté Koshiki, Collectif
- Le karaté Kyokushin, André Gilbert
- Le livre des patiences, Maria Bezanovska et Paul Kitchevats
- * **Maîtriser son doigté sur un clavier**, Jean-Paul Lemire
- Manuel de pilotage, Transport Canada
- Le manuel du monteur de mouches, Mike Dawes
- Le marathon pour tous, Pierre Ancil, Daniel Bégin et Patrick Montuoro
- La médecine sportive, Dr Gabe Mirkin et Marshall Hoffman
- La musculation pour tous, Serge Laferrière
- * **La nature en hiver**, Donald W. Stokes
- * **Nos oiseaux en péril**, André Dion
- * **Les papillons du Québec**, Christian Veilleux et Bernard Prévost
- * **Partons en camping!**, Archie Satterfield et Eddie Bauer
- Les passes au hockey, Claude Chapleau, Pierre Frigon et Gaston Marcotte
- Le piano jazz sans professeur, Bob Kail
- Le piano sans professeur, Roger Evans
- La planche à voile, Gérald Maillefer
- La plongée sous-marine, Richard Charron
- Le programme 5BX, pour être en forme,
- * **Racquetball**, Jean Corbeil
- * **Racquetball plus**, Jean Corbeil
- Les règles du golf, Yves Bergeron
- * **Rivières et lacs canotables du Québec**, Fédération québécoise du canot-camping
- S'améliorer au tennis, Richard Chevalier
- Le saumon, Jean-Paul Dubé
- Le saxophone sans professeur, John Robert Brown
- * **Le scrabble**, Daniel Gallez
- Les secrets du baseball, Jacques Doucet et Claude Raymond
- Le solfège sans professeur, Roger Evans
- La technique du ski alpin, Stu Campbell et Max Lundberg
- Techniques du billard, Robert Pouliot
- Le tennis, Denis Roch
- * **Le tissage**, Germaine Galerneau et Jeanne Grisé-Allard
- Tous les secrets du golf selon Arnold Palmer, Arnold Palmer
- La trompette sans professeur, Digby Fairweather
- * **Les vacances en famille: comment s'en sortir vivant**, Erma Bombeck
- Le violon sans professeur, Max Jaffa
- * **Le vitrail**, Claude Bettinger
- Voir plus clair aux échecs, Henri Tranquille et Louis Morin
- Le volley-ball, Fédération de volley-ball

Psychologie, vie affective, vie professionnelle, sexualité

- * 30 jours pour un plus grand épanouissement sexuel, Alan Schneider et Deidre Laiken
- 20 minutes de répit, Ernest Lawrence Rossi et David Nimmons
- * Adieu Québec, André Bureau
- À dix kilos du bonheur, Danielle Bourque
- Aider mon patron à m'aider, Eugène Houde
- À la découverte de mon corps — Guide pour les adolescentes, Lynda Madaras
- À la découverte de mon corps — Guide pour les adolescents, Lynda Madaras
- L'amour comme solution, Susan Jeffers
- L'amour, de l'exigence à la préférence, Lucien Auger
- Les années clés de mon enfant, Frank et Theresa Caplan
- * Apprendre à lire et à écrire au primaire, René Bélanger
- Apprivoiser l'ennemi intérieur, Dr George R. Bach et Laura Torbet
- L'approche émotivo-rationnelle, Albert Ellis et Robert A. Harper
- L'art de l'allaitement maternel, Ligue internationale La Leche
- L'art de parler en public, Ed Woblmuth
- L'art d'être parents, Dr Benjamin Spock
- L'autodéveloppement, Jean Garneau et Michelle Larivey
- Avoir un enfant après 35 ans, Isabelle Robert
- Balance en amour, Linda Goodman
- Bientôt maman, Janet Whalley, Penny Simkin et Ann Keppler
- * Le bonheur au travail, Alan Carson et Robert Dunlop
- Le bonheur possible, Robert Blondin
- Ces hommes qui méprisent les femmes... et les femmes qui les aiment,
Dr Susan Forward et Joan Torres
- Ces hommes qui ne peuvent être fidèles, Carol Botwin
- Ces visages qui en disent long, Jeanne-Élise Alazard
- Changer ensemble — Les étapes du couple, Susan M. Campbell
- Chère solitude, Jeffrey Kotler
- Le cœur en écharpe, Stephen Gullo et Connie Church
- Comment aider mon enfant à ne pas décrocher, Lucien Auger
- Comment communiquer avec votre adolescent, E. Weinhaus et K. Friedman
- Comment déborder d'énergie, Jean-Paul Simard
- Comment garder son homme, Alexandra Penney
- * Comment parler en public, S. Barrat et C. H. Godefroy
- * La communication... c'est tout!, Henri Bergeron
- Le complexe de Casanova, Peter Trachtenberg
- Comprendre et interpréter vos rêves, Michel Devivier et Corinne Léonard
- Découvrez votre quotient intellectuel, Victor Serebriakoff
- Découvrir un sens à sa vie avec la logothérapie, Viktor E. Frankl
- Le défi de vieillir, Hubert de Ravinel
- * De ma tête à mon cœur, Micheline Lacasse
- La deuxième année de mon enfant, Frank et Theresa Caplan
- * Dieu ne joue pas aux dés, Henri Laborit
- Les douze premiers mois de mon enfant, Frank Caplan
- Les écarts de conduite, Dr John Pearce
- En attendant notre enfant, Yvette Pratte Marchessault
- Les enfants de l'autre, Erna Paris
- * L'enfant unique — Enfant équilibré, parents heureux, Ellen Peck
- L'esprit du grenier, Henri Laborit
- Êtes-vous faits l'un pour l'autre?, Ellen Lederman
- * L'étonnant nouveau-né, Marshall H. Klaus et Phyllis H. Klaus
- Être soi-même, Dorothy Corkille Briggs
- Évoluer avec ses enfants, Pierre-Paul Gagné
- Exercices aquatiques pour les futures mamans, Joanne Dussault et Claudia Demers
- La femme indispensable, Ellen Sue Stern
- Finies les phobies!, Dr Manuel D. Zane et Harry Milt
- La flexibilité — Savoir changer, c'est réussir, P. Donovan et J. Wonder

La force intérieure, J. Ensign Addington
 Gémeaux en amour, Linda Goodman
 Le grand manuel des arts divinatoires, Sasha Fenton
 * Le grand manuel des cristaux, Ursula Markham
 Les grands virages — Comment tirer parti de tous les imprévus de la vie,
 R. H. Lauer et J. C. Lauer
 La graphologie au service de votre vie intime et professionnelle, Claude Santoy
 Guérir des autres, Albert Glaude
 Le guide du succès, Tom Hopkins
 L'histoire merveilleuse de la naissance, Jocelyne Robert
 L'horoscope chinois 1993, Neil Somerville
 L'infidélité, Wendy Leigh
 L'intuition, Philip Goldberg
 J'aime, Yves Saint-Arnaud
 J'ai quelque chose à vous dire..., B. Fairchild et N. Hayward
 J'ai rendez-vous avec moi, Micheline Lacasse
 Le journal intime intensif, Ira Progoff
 Le langage du corps, Julius Fast
 Le mal des mots, Denise Thériault
 Ma sexualité de 0 à 6 ans, Jocelyne Robert
 Ma sexualité de 6 à 9 ans, Jocelyne Robert
 Ma sexualité de 9 à 12 ans, Jocelyne Robert
 La méditation transcendante, Jack Forem
 Le mensonge amoureux, Robert Blondin
 Mon enfant naîtra-t-il en bonne santé?, Jonathan Scher et Carol Dix
 Nous, on en parle, Marcelle Lamarche et Pol Danheux
 Parle-moi... j'ai des choses à te dire, Jacques Salomé
 Parlez-leur d'amour, Jocelyne Robert
 Parlez pour qu'on vous écoute, Michèle Brien
 Pas de panique!, Dr R. Reid Wilson
 Penser heureux — La conquête du bonheur, image par image, Lucien Auger
 Père manquant, fils manqué, Guy Corneau
 Les peurs infantiles, Dr John Pearce
 * Les plaisirs du stress, Dr Peter G. Hanson
 Pourquoi l'autre et pas moi? — Le droit à la jalousie, Dr Louise Auger
 Préparez votre enfant à l'école dès l'âge de 2 ans, Louise Doyon
 Prévenir et surmonter la déprime, Lucien Auger
 Le principe de Peter, L. J. Peter et R. Hull
 Psychologie de l'enfant de 0 à 10 ans, Françoise Cholette-Pérusse
 * La puberté, Angela Hines
 La puissance de la vie positive, Norman Vincent Peale
 La puissance de l'intention, Richard J. Leider
 La question qui sauvera mon mariage, Harry P. Dunne
 S'affirmer et communiquer, Jean-Marie Boisvert et Madeleine Beaudry
 S'aider soi-même davantage, Lucien Auger
 Se comprendre soi-même par des tests, Collaboration
 Se connaître soi-même, Gérard Artaud
 Secrets d'alcôve, Iris et Steven Finz
 Les secrets de la flexibilité, Priscilla Donovan et Jacquelyn Wonder
 Se guérir de la sottise, Lucien Auger
 S'entraider, Jacques Limoges
 La sexualité du jeune adolescent, Dr Lionel Gendron
 Si je m'écoutais je m'entendrais, Jacques Salomé et Sylvie Galland
 Si seulement je pouvais changer!, Patrick Lyles
 Les soins de la première année de bébé, Paula Kelly
 Stress et succès, Peter G. Hanson
 * Superlady du sexe, Susan C. Bakos
 Survivre au divorce, Dr Allan J. Adler et Christine Archambault
 Le syndrome de la fatigue chronique, Edmund Blair Bolles
 Le syndrome de la corde au cou, Sonya Rhodes et Marlin S. Potash

La tendresse, Nibert Wöfl
Tout se joue avant la maternelle, Masaru Ibuka
Transformer ses faiblesses en forces, Dr Harold Bloomfield
Travailler devant un écran, Dr Helen Feeley
* Un monde insolite, Frank Edwards
* Un second souffle, Diane Hébert
Verseau en amour, Linda Goodman
* La vie antérieure, Henri Laborit
Vivre avec un cardiaque, Rhoda F. Levin
Vouloir c'est pouvoir, Raymond Hull

le jour,
éditeur

Ouvrages parus au Jour

Affaires, loisirs, vie pratique

L'affrontement, Henri Lamoureux
Les bains flottants, Michael Hutchison
Le cœur de la baleine bleue, Jacques Poulin
Conte pour buveurs attardés, Michel Tremblay
* La France à la québécoise, André Bergeron et Émile Roberge
* Le guide du répondeur bien branché, Robert Blondin et Lucie Dumoulin
J'avais oublié que l'amour fût si beau, Évette Doré-Joyal
Jean-Paul ou les hasards de la vie, Marcel Bellier
Oslovik fait la bombe, Oslovik

Essais et documents

* 1759 La bataille du Canada, Laurier L. LaPierre
17 tableaux d'enfant, Pierre Vadeboncoeur
* L'accord, Georges Mathews
L'administration et le développement coopératif, Marcel Laflamme et André Roy
À la recherche d'un monde oublié, N. Laurin, D. Juteau et L. Duchesne
* Les années Trudeau — La recherche d'une société juste, T. S. Axworthy et
P. E. Trudeau
* Le Canada aux enchères, Linda McQuaid
Carmen Quintana te parle de liberté, André Jacob
Le Dragon d'eau, R. F. Holland
* Elle sera poète, elle aussi! Liliane Blanc
En première ligne, Jocelyn Coulon
* Femmes de parole, Yolande Cohen
* Femmes et politique, Yolande Cohen, Andrée Yanacopoulo et Nicole Brossard
* Les femmes sont-elles allées trop loin?, Francine Burnonville
Le français, langue du Québec, Camille Laurin
* Goodbye... et bonne chance!, David J. Bercuson et Barry Cooper
* Hans Selye ou la cathédrale du stress, Andrée Yanacopoulo
Hiérarchie ethnique dans la grande entreprise, Jean-Marie Rainville
L'histoire des femmes au Québec, Le collectif Clio
Jacques Cartier - L'odyssée intime, Georges Cartier
La maison de mon père, Sylvia Fraser
Les mythes à travers les âges, Joseph Campbell

Psychologie, vie affective, vie professionnelle, sexualité

- L'accompagnement au soir de la vie, Andrée Gauvin et Roger Régnier
Adieu, Dr Howard M. Halpern
Adieu la rancune, James L. Creighton
L'agressivité créatrice, Dr George R. Bach et Dr Herb Goldberg
Aimer, c'est choisir d'être heureux, Barry Neil Kaufman
Aimer son prochain comme soi-même, Joseph Murphy
L'amour lucide, Gay Hendricks et Kathlyn Hendricks
L'amour obsession, Dr Susan Foward
Apprendre à vivre et à aimer, Léo Buscaglia
Arrête! tu m'exaspères — Protéger son territoire, Dr George Bach et Ronald Deutsch
L'art d'engager la conversation et de se faire des amis, Don Gabor
L'art de vivre heureux, Josef Kirschner
Au centre de soi, Dr Eugene T. Gendlin
Augmentez la puissance de votre cerveau, A. Winter et R. Winter
L'autosabotage, Michel Kuc
Bien vivre ensemble, Dr William Nagler et Anne Androff
Le bonheur, c'est un choix, Barry Neil Kaufman
Le burnout, Collectif
La célébration sexuelle, Ma Premo et M. Geet Éthier
Ces hommes qui ne communiquent pas, Steven Naifeh et Gregory White Smith
C'est pas la faute des mères!, Paula J. Caplan
Ces vérités vont changer votre vie, Joseph Murphy
Comment aimer vivre seul, Lynn Shanahan
Comment apprendre l'autodiscipline aux enfants, Thomas Gordon
Comment décrocher, Barbara Mackoff
Comment faire l'amour à la même personne pour le reste de votre vie,
Dagmar O'Connor
Comment faire l'amour à une femme, Michael Morgenstern
Comment faire l'amour à un homme, Alexandra Penney
Comment faire l'amour ensemble, Alexandra Penney
Communication efficace, Linda Adams
Contacts en or avec votre clientèle, Carol Sapin Gold
Dire oui à l'amour, Léo Buscaglia
Dominez les émotions qui vous détruisent, Dr Robert Langs
La dynamique mentale, Christian H. Godefroy
Les enfants hyperactifs et lunatiques, Dr Guy Falardeau
L'éveil de votre puissance intérieure, Anthony Robins
Exit final — Pour une mort dans la dignité, Derek Humphry
Faites la paix avec votre belle-famille, P. Bilofsky et F. Sacharow
La famille moderne et son avenir, Lyn Richards
La fille de son père, Linda Schierse Leonard
La Gestalt, Erving et Miriam Polster
Le grand voyage, Tom Harpur
L'héritage spirituel d'une enfance difficile, Josef Kirschner
L'homme sans masque, Herb Goldberg
L'influence de la couleur, Betty Wood
Jouer le tout pour le tout, Carl Frederick
Maîtriser son destin, Josef Kirschner
* Les manipulateurs, E. L. Shostrom et D. Montgomery
Le miracle de votre esprit, Dr Joseph Murphy
Née pour se taire, Dana Crowley Jack
Négocier — entre vaincre et convaincre, Dr Tessa Albert Warschaw
Nos crimes imaginaires, Lewis Engel et Tom Ferguson
Nouvelles relations entre hommes et femmes, Herb Goldberg
Option vérité, Will Schutz
L'oracle de votre subconscient, Dr Joseph Murphy
Parent au pouvoir, John Rosemond

Parlez pour qu'on vous écoute, Michèle Brien
Paroles de jeunes, Barry Neil Kaufman
* La personnalité, Léo Buscaglia
Le pouvoir de la motivation intérieure, Shad Helmstetter
Le pouvoir de votre cerveau, Barbara B. Brown
La puissance de la pensée positive, Norman Vincent Peale
La puissance de votre subconscient, Dr Joseph Murphy
* La rage au cœur, Martine Langelier
Réfléchissez et devenez riche, Napoleon Hill
Retrouver l'enfant en soi, John Bradshaw
S'affirmer — Savoir prendre sa place, R. E. Alberti et M. L. Emmons
S'affranchir de la honte, John Bradshaw
La sagesse du cœur, Karen A. Signell
S'aimer ou le défi des relations humaines, Léo Buscaglia
Savoir quand quitter, Jack Barranger
Secrets de famille, Harriet Webster
Les secrets de la communication, Richard Bandler et John Grinder
Seuls ensemble, Dan Kiley
Le succès par la pensée constructive, Napoleon Hill
La survie du couple, John Wright
Tous les hommes le font, Michel Dorais
Triomphez de vous-même et des autres, Dr Joseph Murphy
* Trop peu de sexe... trop peu d'amour, Jonathan Kramer et Diane Dunaway
Un homme au dessert, Sonya Friedman
Uniques au monde!, Jeanette Biondi
Vivre avec les imperfections de l'autre, Dr Louis H. Janda
Vivre avec passion, David Gershon et Gail Straub
Volez de vos propres ailes, Howard M. Halpern
Votre corps vous parle, écoutez-le, Henry G. Tietze
Votre talon d'Achille, Dr Harold Bloomfield

* Pour l'Amérique du Nord seulement. (0607)

«Respirez pour moi», disait-elle à ses proches avant une compétition. Et Karine, sa jumelle imaginaire, respirait pour elle: Karine la compétitrice, la championne que Sylvie portait en elle.

À Barcelone en 1992, Sylvie Fréchette partait grande favorite pour enlever le titre olympique en nage synchronisée. Mais les épreuves se sont mises à pleuvoir. Le décès de son grand-père, la mort tragique de son conjoint à quelques jours du départ pour les Jeux et, enfin, cette erreur d'un juge qui risquait de lui coûter la médaille d'or... Karine allait-elle réussir à relever Sylvie à temps?

De son enfance pleine de clins d'œil jusqu'aux grands Jeux, des blessures jusqu'aux médailles, des frustrations jusqu'à cet amour inconditionnel pour son sport, la médaillée d'argent de Barcelone se souvient. Dans un style alerte et vigoureux, Lillianne Lacroix nous livre l'essentiel de ses confidences et nous fait découvrir la championne autant que la femme sensible et fragile qu'elle dissimule. Karine et Sylvie. Deux femmes en une.

Lillianne Lacroix est journaliste à *La Presse* et fut la première femme à écrire dans les pages sportives de ce quotidien. Elle a également signé plusieurs articles dans des magazines québécois.

ISBN 2-7619-1118-0



9 782761 911184

